LAVIE

DE

M. Louis-Marie

GRIGNION de Montfort

Par Picot de Clorivière

(5º malo. et Renner.)

Recteur de Paramé 1785

A MADAME VICTOIRE DEFRANCE

MADAME,

Souffrez que je vienne déposer à vos pieds, la Vie d'un Homme extraordinaire, que la divine Providence, qui reille toujours sur ce grand Royaume, a suscité dans le commencement du siecle, pour y contribuer au salut d'un grand nombre d'ames.

Ė PITRE.

M. de Montfort, tant qu'il à vécu, ne s'est jamais fait voir à la Cour des Rois; &, quoiqu'à l'exemple de son divin Maître, il se soit immolé sans cesse pour le bien des hommes; quoiqu'il l'ait procuré d'une maniere éclatante; le mépris, l'opprobre, les persécutions ont été le plus souvent son partage, & la récompense de ses travaux.

Ce sont ces titres même que j'allégue pour présenter cet ouvrage à MADAME. Il a besoin d'être décoré d'un nom, tel que le vôtre. Quand la vern la plus aimable, quand une pièté véritable & pleine de sagesse est réunie à ce que la grandeur a de plus relevé, le monde même est forcé d'accorder son suffrage à ce qu'elle juge digne de son approbation. Il faut aussi que cet Oracle de la vérité s'accomplisse dans cet humble Serviteur du plus grand des Maîtres; Celui qui s'abaisse sera exalté.

Ajouterai-je que cet homme de Dieu prophétise encore aprés sa mort; qu'une société de Missionnaires, qu'une Congrégation de saintes Filles, décorées du beau

ÉPITRE.

de grands biens en beaucoup d'endroits de ce Royaume, se font gloire de l'avoir pour Fondateur.

Ces motifs sont sans doute capables d'intéresser pour cet ouvrage une grande ame, qui ne trouve ici-bas de satisfaction réelle, que celle de faire du bien à tout le monde; cependant, je dois l'avouer; sans la protection de votre auguste Sœur, qui, comme vous, MADAME, fait la gloire de la Religion; content dans mon obscurité, j'aurois en sécret admiré des vertus, qui, étant placées auprès du Trône, ne peuvent rester inconnues; mais je n'aurois jamais ose porter mon ouvrage à vos pieds.

Je suis avec le plus profond respect, de

MADAME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, P. J. PICOT DE CLORIVIERE, Recteur de Paramé.

PRÉFACE.

L'HOMME Apostolique, dont nous écrivons la vie, a paru au commencement de ce siecle. Dès le temps de sa premiere jeunesse, on l'a regardé comme un modele de perfection ; dans un âge plus avancé, ceux qui l'ont fréquenté le plus, ont remarqué dans lui les vertus les plus héroïques, un recueillement profond & continuel, une pénitence égale à celle des anciens Anachorètes, un zele ardent & infatigable; par-tout, les croix, la pauvreté, les humiliations, ont été son apanage & ses délices. Il a méprisé le monde, & s'est vu lui-même l'objet des mépris du monde, qui ne pouvoit souffrir un homme, qui fouloit à ses pieds les Divinités qu'il encense; il a combattu l'enfer, & l'enter de son côté n'a jamais cessé de de le persécuter en mille manieres; des gens de bien eux - mêmes se sont souvent déclarés contre lui, ne pouvant goûter ce que ses manieres avoient d'extraordinaire & de singulier; au milieu des contradictions, qui sembloient se multiplier sous ses pas, il a répandu la semence Evangélique, & cette semence, arrosée de ses sueurs, a produit les fruits les plus merveilleux & les plus durables ; il est mort enfin comme il avoit vécu, &, depuis sa mort, l'opinion que les peuples s'étoient formée de sa sainteté, n'a fait que cioître de jour en jour; &, ce qui paroîtroit incroyable, si nous n'en avions pas sous les yeux des témoignages toujours subsistans, deux Congrégations respectables, se sont élevées sur son tombeau & sont

sorties, pour ainsi dire, de ses cendres, pour perpétuer ses œuvres de zèle & de charité.

Voità l'abrégé de ce que contient la vie de M. Grignion de Montfort, à qui l'on peut Sans doute donner un rang distingué, parmi ces hommes véritablement grands, qui ont illustré notre siecle par leur sainteté. En contribuant, autant qu'il est en nous, à le faire connoître de plus en plus, nous croyons entrer dans les vues de notre divin Maître qui se plaît à glorifier, après leur mort, ceux qui pendant leur vie n'ont cherché qu'à s'abaiser pour l'amour de lui. Nous avons cru pareillement travailler à l'édification des fideles, en mettant sous leurs yeux l'assemblage des vertus & des dons précieux, dont le Seigneur avoit enrichi l'ame de ce serviteur zélé. Il ne peut que leur être tiès-avantageux de voir. par des exemples arrivés en quelque forte fous leurs yeux, que le bras de Dieu n'est point raccourci, & qu'il n'est rien dont un homme ne puisse venir à bout, quand il est animé de son esprit. Nous ajoutons, que, quoique, dans la vie de M. de Montfort, comme dans celle de tous les Saints les plus anciens, il y ait beaucoup de traits qu'il faut se contenter d'admirer, il en est encore un grand nombre, qui sont tout-à-fait propres à réveiller l'ardeur du commun des Chrétiens, & qu'on peut sans crainte proposer à leur imitation.

Ces raisons nous persuadent que toutes sortes de personnes attachées véritablement à la Religion (car c'est pour elles seules que nous écrivons) verront avec plaisir reparoître, en quelque maniere au milieu d'elles, ce grand Serviteur de Dieu. Mais si ce plaisir est commun à tous les sideles ensans de l'Eglise,

hous avons sujet d'espérer qu'il sera plus particulièrement senti dans ces pays, où il a **availlé davantage, & par ces personnes avec qui il a eu des liaisons plus étroites; ces pays sont la Bretagne, qui sui a donné naissance, & qui a eu part aux premiers fruits de son Apoltolat; Paris, où pendant long-temps, il a puilé les prémices de l'esprit Ecclésiastique dans une de ses meilleures sources, je veux dire, le Séminaire de S. Sulpice; le Poisou, le Pays d'Aunis, & sur-tout la Rochelle, qu'on peut regarder comme le siège & le centre de ses Missions. Par les personnes avec qui le Missionnaire a eu de plus grands rapports, j'entends en général les Ecclésiastiques séculiers, la plupart des Ordres Religieux. pour lesquels il avoit la plus grande vénération, sur-tout celui de S. Dominique, auquel il étoit spécialement aggrégé; grand nombre de Confrécies, de l'un & de l'autre sexe, qu'il a érigées en divers endroits; & plus encore que les autres, les Missionnaires du S. Esprit, & les Filles de la Sagesse, qui le regardent comme leur Pere & leur Fondateur.

ecrite à-peu-près huit ans après sa mort. Elle a le mérite d'avoir paru la premiere, torsque la mémoire du Missionnaire étoit encore toute récente, & par là, d'avoir confervé long - temps l'impression salutaire que ses Missions avoient faite, sur une multitude presque infinie de personnes. En la lisant, on ne peut s'empêcher d'avoir une haute idée de celui qui en a fourni la matiere; & l'on y trouve un grand nombre de traits édifians, capportés d'une maniere simple & naturelle;

mais soit que les manuscrits n'eussent core été ramassés, soit qu'elle ait été faite trop à la hâte, on n'y trouve aucun ordre, aucune méthode, la suite des événemens est renversée, le temps n'est marqué presque nulle part, & des saits très - considérables y sont entiérement omis. Ce sont là les reproches, qu'on a saits à cette ancienne vie dans le temps même qu'elle a paru; aussi depuis long-temps, les personnes, dévouées à M. de Montfort, souhaitoient ardemment qu'on en publiât une nouvelle, plus méthodique & plus détaillée.

Pour la faire, cette nouvelle vie, outre L'ancienne qui nous a été de quelque service, mous avons eu des secours, que n'a point eus M. Grandet (a), ou du moins dont dont il m'a point fait ulage. Ces secours sont 1º. Un Mémoire très-détaillé, fait par M. Blain (b), Prêtre, qui avoit été condisciple de M. de Montfort, tant à Rennes qu'à Paris, & qui avoit été son ami particulier; 20. La vie de la Sœur Marie-Louise de Jesus, premiere Fille de la Sigesse, écrite par M. Allaire, Chanoine de S. Hilaire le grand, à Poitiers. 3°. Et principalement un recueil rrès-étendu, fait par M. Besnard, de tout ce qu'il a pu trouver de plus certain, touchant l'homme de Dieu. C'est sur-tout aux soins de ce digne successeur de M. de Montfort, que la nouvelle vie doit son existence. Né à Rennes

⁽a) Prêtre & Chanoine d'Angers, Auteur de la première vie.

⁽b) Ecclésiastique de beaucoup de mérite & de sevoir. Il a écrit la vie du fondateur des Ecoles Chrégiennes, & est mort Chanoine à Rouen, où il a saig quelques établissements de charité.

en 1717, un an après la mort de l'homme Apostolique, lorsque tout Rennes, toutela Bretague retentissoit encore des bénédictions que les peuples lui donnoient, pour les grands biens qu'il avoit faits, il concut pour lui, presque en naissant, les sentimens les plus viss d'estime & de vénération. Ayant lu la vie, lorsqu'il étoit dans les Ordres sacrés. il forma des lors le dessein de se joindre à ses Missionnaires, dès qu'il seroit en état de le faire. Il le fit en effet en 1743, & depuis cette époque, il s'est donné des soins infinis pour rassembler tout ce qui regardoit M. de Montfort. Il a recueilli ce que MM. Vatel & le Valois en ont laissé par écrit, il a Eréquenté plusieurs de ceux qui l'avoient accompagné dans ses Missons, ou qui avoient le plus conversé avec lui; il a même parcouru la plupart des endroits où il avoit demeuré, & n'a composé son recueil, que de ce qu'il tenoit de témoins oculaires, ou dont il avoit lui-même sous les yeux des témoignages assurés. Après tant de soins pour s'assurer de la vérité, nous ne croyons pas qu'on puisse nous soupçonner d'être infideles, & nous pouvons avec le saint Auteur de la vie de S. Martin, conjurer ceux qui nous liront, d'ajouter soi à nos paroles, & de croire que nous lecturi n'avons rien écrit, dont nous n'ayons de bons sunt, ut fisémoignages; car nous n'ignorons pas, qu'il dem dictis survit fallu plutôt garder le silence, que d'a-adhibeants vancer rien de faux. Au reste que le lecteur neque me examine les faits par lui-même, & selon les quidquam, regles d'une saine critique, il verra, qu'il en pertum & est bien peu, qui ne soient accompagnés de probatum toutesles circonstances propres à les faire croire, scripsisse Ce n'est point à nous à parler de la maniere arbitretur:

de vitá B.

Martini.

falsa dice-dont ces faits sont rapportés. Nous nous re maluis sommes attachés à ne dire que le vrai, & à le se. Sulpit. présenter dans l'ordre qui nous a paru le plus convenable; pour la diction, nous avons cru qu'il suffisoit qu'elle fut nette, précise, & pure, sais rien d'affecté ni dans les expressions, ni dans les tours. Un stile oratoire & figuré ne nous semble pas propre en général à cette sorte d'écrits, & beaucoup moins en parlant d'un homme, qui n'a jamais rien aimé que ce qu'il voyoit être parfaitement conforme à la simplicité de l'Evangile. Contents de faire connoître ce qui le regardoit, nous avons également évité, & de nous embarraffer de mille choses, arrivées de son temps, soit dans l'Eglise, soit dans l'état auquel il n'a point eu de part, étant uniquement occupé du soin de glorifier Dieu dans sa vocation : & de surcharger cette histoire de réslexions morales. Un petit nombre de réflexions de ce genre, que le sujet amenoit comme de luimême, étoit suffisant pour le but que nous nous proposions. Ce sont des exemples & des faits, & non pas des discours de morale. qu'on s'attend à trouver dans la vie d'un homme remarquable par sa sainteté.

Quant au fonds même de l'histoire, il nous paroît inutile de répondre à ces bruits vagues qu'on faisoit courir contre le missionnaire pendant sa vie, pour le décréditer auprès de ceux qui ne le connoissoient pas, & pour le faire passer dans l'esprit du monde, pour un homme non-seulement singulier, mais extravagant. Le temps, comme il arrive toujours, a dissipé ces faux bruits, & l'on donne universellement à la haute sagesse de M. de Montsort, les éloges qui lui font dus. S'i

de personnes des préjugés à son désavantage, nous espérons que la lecture de cer ouvrage les sera disparoître entiérement. Je parle toujours de ceux qui prennent les jugemens de l'Evangile pour regle. Nous ne devons pas nous inquiéter des jugemens du monde. On sait de quelle maniere il a traité la souveraine sagesse, lorsqu'elle a paru parmi les hommes. On sait aussi que notre divin Maître a promis à ses plus chers disciples, que le monde ne les traiteroit pas autrement qu'il l'a traité lui-même.

On pourroit nous objecter, avec plus de sondement, que dans la vie du Serviteur de Dieu, nous rapportons des faits, que bien des personnes, même de piété, ont regardé comme des excès blamables, & pour lesquels il s'est vu plus d'une fois interdit en différens Diocèses. Nous répondons à cette objection. que ce n'est point un panégyrique, mais une histoire, que nous écrivons, & que nous n'avons point dû, au dépens de la vérité. cacher ni dissimuler ce qui pourroit paroître répréhensible dans la conduite du Serviteur de Dieu. Mais en même temps nous souhaitons qu'on fasse attention que ces actions. au moins la plupart, pourroient justifiées par des exemples pareils, qu'on m'oferoit pas censurer dans les Saints, que l'Eglise a canonisés. L'Evangile même nous en fournit. Par deux fois différentes, Notre Seigneur, un fouet à la main, n'a-t-il pas chassé du Temple, tous ceux qui y vendoient les choses nécessaires aux Sacrifices? N'en a til pas fait sortir devant lui les bœufs & les moutons, jetté par terre l'argent des Chan-

geurs, & renversé leurs bureaux; quoiqu'us ancien ulage semblat accréditer cette espece de négoce, qu'il s'exerçat fous les yeux des Magistrats, des Prêtres, des Pontifes, & qu'une apparente nécessité, & la fin à laquelle il se rapportoit, couvrit en quelque sorte ce qu'il avoit en lui-même de profane & d'indécent? Ce sont, il est vrai, de ces traits que tous ne doivent point imiter. Mais M. de Montfort étoit un homme extraordinaire. Dieu l'avoit plus particuliérement envoyé rour prêcher l'Evangile aux pauvres, & au simple peuple, que des actions d'éclat ont coutume de frapper. Si sa Mission eût été pour ce qu'on appelle les sages du fiecle, il est à croire que le même esprit de Dieu, qui l'anime it l'auroit fait agir d'une maniere un pen dissérente. Et ce qui donne tout lieu de penfer, qu'il n'agilloit alors que par un mouvement surnaturel, c'est que dans ces sortes d'occasions il paroissoit embrasé d'un Leu divin, qu'il étoit revêtu d'une force & d'un courage qui lui faisoient mépriser les dangers les plus évidens, qu'il y pratiquoit les actes les plus héroïques, & que, loin que ces sortes d'actions nuisissent au bien des ames, elles étoient toujours couronnées des plus grands fuccès, & suivies de conversions éclatantes (a).

(a) Benoît XIV dans son Décret du 24 Septembre 1747, pour constater l'héroïcité des vertus de l'Apôtre de s'ertagéne, après avoir exposé l'objection qu'on faisoit, que pour dissiper les danses, il frappoit quelquesois les les danseurs d'une discipline, ou même d'une clet, y repond, que si l'on fait attention au caractère grossier de ceux avec qui il avoit à traiter; si l'on considére l'extrême douceur du Serviteur de Dieu en tant d'autres secasions, & tant de marques de sa tendresse & de sa

Les interdits, auxquels le Missionnaire a été plus d'une fois sujet, seroient, plus que toute autre chose, capables de faire à son égard une impression défavorable sur les esprits les mieux disposés. Il est donc nécessaire de le justifier là dessus, & d'écarter les soupcons que la conduite sévere de quelques Prélats pourroit faire naître. Nous ne le ferons Prélats d'avoir Pas en accusant ces prévenus & mal intentionnés, ou bien en dilant, qu'il faut faire peu de cas de ces sortes de censures, langage qui n'a pu se trouver que dans la bouche des hommes dévoués à l'erreur, & qui seroit bien éloigné de l'esprit de M. Monfort, qui n'a jamais vu que la personne de Jesus-Christ dans celle des premiers Pasteurs, lors même qu'ils le traitoient avec plus de lévérité; mais nous croirons l'avois suthsumment disculpé, en disant que s'il a été interdit, ce n'a jamais été ni pour sa dochine, ni pour ses mœurs, auxquels ceuxmêmes qui l'interdisoient, ont rendu les plus grands témoignages; que plus d'une tois, il s'est vu réhabilité dans ses fonctions presque aussitôt après avoir été interdit ; qu'il est à croire que la même chose seroit encore arrivée d'autres fois, s'il avoit pris la peine de se justifier, & de présenter dans leur vrai jour les faits pour lesquels on l'interdisoit; qu'au reste on étoit dans un temps où les esprits étoient divisés, & qu'il n'est pas

charité pour les Negres, qui l'ont toujours regardé comme leur Pere; & fi l'on réfléchit que ces fortes de corrections n'ont excité aucune plainte; on n'y trouvera rien à reprendre; rien de contraire à la douceur & au devoir d'un Missionnaire. Nous faisons ici la même séponse.

étonnant que besucoup d'Ecclésiastiques, de ceux mêmes qui approchoient le plus des Evêques, se déclarassent contre un homme qu'on savoit être inviolablement attaché à la doctrine de l'Eglise; qu'enfin rien n'a fait paroître davantage sa vertu, que la maniere humble & respectueuse avec laquelle il a constamment supporté les rudes & frequentes épieuves de ce genre auxquelles elle a été mise par quelques Supérieurs Ecclésiastiques.

Voilà ce dont nous avons cru devoir prevenir ceux entre les mains de qui ce livre pourra tomber. Maintenant, pour me conformer au décret de N. S. P. le Pape, Urbain VIII, je proteste, que lorsque j'ai donné le nom de saint à M. de Montsort, ou à quelques autres personnages d'une haute vertu, ou lorsque j'ai parlé de miracles, & autres événemens extraordinaires, je ne l'ai fait que, selon l'usage ordinaire reçu dans les conversations, sans prétendre en aucune manière prévenir le jugement de l'Eglise, qui seule a droit de prononcer avec certitude sur ces sortes de choses.

Laus Deo semper.

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

A VANT-PROPOS. Naissance de M. Grignion. Sa premiere enfance. Graces qui parurent des-lors en lui. Sa piété. Son amour pour la Mere de Dieu. Ce qu'il faisoit pour l'inspirer aux autres. On le met su College. Il est reçu dans la Congrégation. Bonnes œuvres qu'il pratiquoit à cet det. Soins qu'il se donne pour ses freres. Moyens que la Divine Providence lui donne four avancer dans la vertu. Son cours de Philosophie. Idée de ce qu'il étoit alors. Ce qu'il souffre de son pere. Sa vocation à l'état Ecclesiastique. Soin qu'il a de s'y préparer. Mpart pour Paris. Son voyage. Son parfait détachement de toutes choses. Mortification qu'il pratique en arrivant à Paris. Il entre ther M. de la Bermondiere. Epreuve à laquelle il y est mis. Son amour pour la paurett. Ses mortifications. Son Directeur l'abandonne en cela à sa discrétion. Ses veilles suprès des morts. Son application à l'étude. Mort de M. de la Barmondiere. Ses sentimens à cette occasion. Il tombe malade & M conduit à l'Hôtel-Dieu. Secours qu'il resoit de la Providence. Il entre au petie Slminaire de Saint-Sulpice. Sa régularité,

ijX

On lui défend d'aller aux Ecoles de Sorbonne. Preuve qu'il donne de sa capacité, Son recueillement habituel. Son goût pour les choses saintes. Ses conversations. Pieuses pratiques, qu'il introduit dans le Séminaire Sa confiance dans la divine Providence. Ce qu'on trouvoit de répréhensible dans M. de Montfort. Différens jugemens qu'on porte desa conduite. Ce qu'il souffre des autres Séminaristes. Plaintes qu'on fait de lui. M. Bouin, Supérieur du Séminaire le justifie. Il se met sous la direction de M. l'Echassier. Epreuve à laquelle celui-ci le met. Son Supérieur le mortifie en tout & d'une maniere publique, M. de Montfort fait le vœu de chastelle avant d'entrer dans les Ordres sacrés. Soin qu'il a de se mortisier en tout. Son exadisude à s'acquitter de tous ses emplois. Succhi avec lequel il fait le Cathéchisme. Il sépart deux jeunes gens qui se battoient l'épée à la main. Son pélerinage à Notre - Dame de Chartres. Il est fait Prêtre, & celebre f premiere Messe.





LAVIE

D = E

M. Louis-Marie GRIGNION DE MONTFORT, Missionnaire Apostolique, Instituteur des Missionnaires du Saint-Esprit & des Filles de la Sagesse.

LIVRE PREMIER.

WATER A

DANS le siecle dernier, dans ce siecle AVANTglorieux, qui porte le nom du plus grand Propos.
de nos Rois, une soule de Personnages
d'une sainteté consommée, avoient travaillé, de tout seur pouvoir, à sanctisser
la France, que de grands Hommes en
tout genre illustroient alors par seurs talens Tandis que l'Episcopat répandoit la
plus vive sumiere, & que, du haut des
chaires chrétiennes, les Orateurs sacrés
instruisoient les Peuples, & faisoient revivre l'éloquence des Chrysossomes & des
Ambroises; un saint Vincent de Paule,
un Cardinal de Bérulle, un Ollier, un

Bourdoise, les successeurs du zele & des travaux des Nobletz & des Mannoirs, & quantité d'autres de tout état & de toute condition, faisoient des prodiges de sainteté, & travailloient, avec un succès étonnant, à la vigne du Seigneur, laissant après eux des Ouvriers formés de leurs

mains & remplis de leur esprit.

C'est à la suite de tous ces grands Serviteurs de Dieu, & je puis dire d'un pas égal au leur, qu'a marché l'Homme Apoltolique, dont nous écrivons la vie, quoiqu'emporté par l'impétuosité de l'esprit qui le guidoit, & qui le conduisoit au même but, il ait suivi quelquesois une route un peu dissérente de la leur. S'il vint après eux', s'il ne parut qu'à la fin d'un fiecle illustré par tant de saints Personnages, il semble que le Seigneur a voulu réunir en lui la plupart des traits les plus éclatans de leur sainteté, & couronner par la ses faveurs. On peut dire aussi que Dieu le fie voir, comme un phénomene brillant, au commencement de ce siecle; & qu'il sit éclater en lui, d'une maniere toute particuliere, la sainte folie de la Croix, asin de confondre d'avance cette sagesse orgueilleuse, qui, de nos jours, s'est portée à des excès d'impiété, dont le monde n'avoit point encore vu d'exemple.

Louis-Marie GRIGNION, dit Naissance DE MONTFORT, nâquit au Diocese de M. de Saint-Malo, dans une petite ville ap-

pellée, Montfort-la-Canne, le troisieme An. 1673. jour de Janvier de l'année 1673. Son pere le nommoit Jean-Baptiste Grignion de la Bacheleraye, & sa mere Jeanne Robert; l'un & l'autre d'honnête famille, mais assez peu savorisés des hiens de la fortune. Ils eurent huit enfans, tant garçons que filles: Le premier de tous fut celui dont nous écrivons la vie. Il reçut au Baptême le nom de Louis; mais sa tendre dévotion pour la Mere de Dieu, lui ayant fait desirer de porter son nom, cette grace lui fut accordée, lorsqu'il reçut le Sacrement de Confirmation; & depuis ce temps, il joignit toujours à son premier nom celui de Marie, afin de témoigner par la qu'il appartenoie spécialement à cette Reine des Vierges. Co sut le même esprit de pieté, qui lui sit dans la suite substituer à son nom de famille celui de Montfort, du lieu de sa naissance. Quoiqu'il demeurât dans le siecle, pour le convertir à Jesus-Christ, il ne se contenta pas, pour suivre en tout l'exemple des premiers Apôtres, de renoncer à toutes les prétentions qu'il y pouvoit avoir ; il voulut encore, en changeant de nom, comme le Sauveur du monde l'avoit fait pratiquer à quelques-uns de ses Disciples, & comme on le pratique encore en plusieurs Ordres Religieux, faire voir à tout le monde,

& se rappeller continuellement à lui-même, qu'il étoit mort à toutes les choses de la terre, & qu'il ne devoit plus écouter la

voix de la chair & du sang.

A 2

parurent alors en

On put bientôt s'appercevoir que c'étoit miere en une de ces ames privilégiées, en qui Dieu fance. Les le plaît à manifester les trésors de sa grace, graces qui & qui ne se ressentent presque point de la corruption de la nature infectée par le péché. Toutes ses inclinations étoient tournées vers le bien; & tout ce qu'on pouvoit lui dire, qui eût rapport à la piété, faisoit une douce. & vive impression sur son esprit. Sa conduite, son air, ses paroles montroient qu'il en étoit pénétré, d'une maniere dont à cet âge on est rarement sulceptible. Cet enfant de bénédiction n'avoit pas plus de quatre à cinq ans, que, voyant la mere en proie à la peine, par une suite de ces chagrins domestiques, qui sont comme inséparables de la vie conjugale, il la consoloit, & l'encourageoit à supportet patiemment ses peines, par des paroles si pleines d'onction, & si fort au-dessus des lumieres naturelles qu'il pouvoit avoir, qu'il sembloit que l'esprit de Dieu même les lui mettoit à la bouche.

Sa piece.

Ce surent là comme les premiers train de lumiere, par où le Seigneur voulut faire connoître la grace éminente, dont il avoit enrichi ce te ame d'élite. Ils ne sirent que croître, à mesure que le jeune Louis croissoit lui-même, & s'avançoit davantage en âge; sans que jamais il y eut de temps dans sa vie, à compter depuis sa plus tendre en fance, où sa beauté intérieure reçût aucune flétrissure considérable; où même elle ne sit pas de grands progrès; de soin

Dr M. GRIGNION.

qu'on peut bien lui appliquer, dans un sens An. 1680 qui ne convient qu'à très peu d'ames choi-Lies, cette parole du Sage : Que les sentiers Juftor du juste sont comme la lumiere, qui, depuis semita qua-son aurore, augmente toujours en splendeur, dens cresjusqu'à ce que, parvenue à fon midi, elle ait cit usque atteint toute sa perfection. Des qu'il fut en ad perfecctat d'apprendre les premiers élémens, les prov.4.18. parens l'envoyerent aux écoles avec les augres enfans; mais, déjà soigneux de plaire I son Dicu, & d'éviter tout ce qui pouvoit l'ossenser, il se tenoit toujours dans les bornes du devoir, & ne se laissoit point aller à ces traits, qu'on excuse, & que même on autorise quelquesois dans les enfans, quoiqu'ils soient en eux l'effet d'une malice qu'on devroit dès-lors travailler à corriger. Il n'y avoit en lui presque rien de puérile. Attentif aux leçons de ses Maitres, il ne leur donnoit jamais de justes suiers de plaintes. De retour dans la maison paternelle, il cherchoit toutes les occasions de témoigner à ses parens le respect & la soumission qu'il seur devoit. Il seur rendoit tous les services que son âge lui permettoit de leur rendre, & prévenoit en tout leurs desus. Ce qu'il faisoit, moins par un mouvement naturel, & pour se conformer aux lumieres d'une saine raison, que par une vue de foi, qui lui découvroit déjà, dans leurs personnes, celle du souverain Maître à qui tout doit obéir.

Tous ses momens étoient utilement rem- Son aplis; mais il n'y en avoit point de plus mour pour

 \mathbf{A}

chers pour lui, que ceux qu'il consacroit la mere de à la priere. Le goût de la piété étoit en lui comme naturel. Il ne trouvoit jamais trop long à son gré le temps qu'il passoit à l'E. glise. On l'y voyoit même souvent dans un grand recueillement, intérieurement occupé de Dieu, qui seul avoit pu lui montrer, dans un âge si tendre, à prier ainsi en esprit & en vérité. Ce qui parut dès-lors de plus remarquable dans sa piété, & ce qui en sut, toute sa vie, comme le caractère distinctif, ce sut son attachement singulier pour la Mere de Dieu. Il sembloit qu'il pressentoit déjà les faveurs insignes qu'il recevroit par son moyen; que ce seroit elle qui mettroit son innocence à l'abri de la contagion du siecle, qui le conduiroit, comme par la main, dans les voies sublimes, mais toujours épineuses de la perfection; qui veilleroit toujours sur lui avec une tendresse maternelle, pour le préserver d'une infinité de dangers, auxquels il seroit exposé dans la suite de sa vie, & pour l'ame & pour le corps, & qui seroit sa grande Protectrice auprès de Dieu, pour obtenir la conversion d'une soule innombrable de pécheurs. Il n'y avoit rien que le jeune Louis ne sît pour suivre un attrait si précieux. Tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de Marie, étoit l'objet particulier de ses soins. C'étoit toujours un nouveau plaisir pour lui, d'entendre parler de ses grandeurs & de ses mysteres. Il visitoit ses chapelles, ornoit ses images,

& ne passoit point de jour sans réciter son AN. 1682. chapelet, pratique qu'il a toujours conservée, & qu'il recommandoit à tout le monde, comme on le verra par la suite de cette histoire.

Cette piété si vive, dont son cœur étoit Ce qu'it rempli, ce tendre amour qu'il avoit pour faifeit les choses saintes, & particulierement communipour la Reine des Vierges, il s'efforçoit quer aux de les communiquer aux autres enfans de autres. son age. Souvent il les entretenoit de Dieu. il les aidoit à apprendre le catéchisme, & leur faisoit quelques lectures de piété. Lorsqu'il s'élevoit entre eux quelque dispute, il les réconcilioit, & son zele industrieux mettoit en œuvre toutes sortes de moyens pour les porter doucement à la vertu. Il se privoit même pour cela des choses qui lui saisoient plaisir, parce que le plus grand de tous ses plaisirs étoit de voir Dieu sidélement servi, & la très-sainte Vierge dignement honorée. Une sœur, qu'il avoit a la maison, & qu'il aimoit plus tendrement, parce qu'il trouvoit en elle des dispositions plus semblables aux siennes, éprouvoit plus que personne les effets de son zele. Il l'associoit à ses pratiques de dévotion; & lorsqu'elle y sentoit de la répugnance, il l'animoit & l'encourageoit, en lui faisant même de petits présens. C'est : sinsi que des l'age le plus tendre, il préludoit en quelque sorte aux fonctions apostoliques, auxquelles la partie la plus considérable de sa vie devoit être consacrée.

An. 1685.

On to met

Une pareille conduite peut sans doute paroître étonnante dans un enfant; mais il est des ames qui ne sont point assujeties aux regles ordinaires, & dans qui la grace se plaît à faire éclater singulierement son empire. Le pere du jeune Louis, voyant en lui d'heureuses dispositions pour l'étude, l'envoya à Rennes pour en poursuivre le cours. Il étoit alors dans sa douzieme année, & il trouva dans cette Ville tous les secours qu'il pouvoit desirer, soit pour la piété, soit pour les lettres. Le College y étoit alors très-florissant. Le premier soin des Maîtres étoit de former de véritables Chrétiens, & d'insinuer dans le cœur de leurs éleves les vertus solides de la Religion, bien plus encore que le goût des sciences profanes qu'ils leur enseignoient Sous leur conduite, la vertu de Louis Grignion se fortifia beaucoup. Elle prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens, & se déployoit à proportion de son âge, & des occasions qui se présentoient.

It est reçu dans la Congrégation

Des qu'il eut passé les premieres classes des Humanités, elle lui mérita d'être reçudans la Congrégation de la sainte Vierge. C'étoit une assemblée où l'on faisoit profession d'honorer la Sainte Vierge d'un culte particulier. Elle étoit composée de tout ce qu'il y avoit de plus servent parmi les Ecolieis; tous les moyens spirituels y étoient employés pour les porter à la perfection: de pieuses exhortations, la lecture des bons livres, la récitation de l'Of-

nce de la Sainte Vierge, la beauté du culté An. 1689. entérieur, l'oraison mentale, & l'usage fréquent des Sacremens. On voyoit chaque année une foule de jeunes gens sortir de ces Congrégations, pour se consacrer au service des Autels; & ceux qui restoient dans le monde, en étoient d'ordinaire l'édification. Ce fut une grande joie pour M. Grignion, de se voir attaché, par des liens plus etroits, au service de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa Mere; & personne ne sut jamais plus sidele que lui & remplir des engagemens qui s'accordoient si bien avec son goût pour la piété.

Ces engagemens, & tous les moyens de

salut qu'ils lui procuroient, ne suffisoiens auvres pas encore pour contenter le desir immense quoit à cet que le servent Ecolier avoit de s'avancer, age. chaque jour, dans la voie du salut. Il y avoit alors à Rennes un faint Prêtre

nommé Bellier, qui rassembloit chez lui quelques jeunes gens, à qui il faisoit des conférences de piété, & qu'il envoyoit ensuite dans les Hôpitaux, pour y servir les pauvres, leur faire la lecture, & leur apprendre le carhéchisme. Louis Grignion sut du nombre de ceux qui venoient recevoir

ses lecons, & ce sut sans doute à cette école, qu'il conçut le goût qu'il conservatoutesa

vie pour le service & le soulagement des pauvres dans les Hôpitaux. C'étoit là son occupation, les jours qui n'étoient point destinés à l'étude. Le reste du temps, il

étoit fort retiré, & fuyoit avec soin la AS

,

▲N. 1690.

compagnie des autres jeunes gens de son âge, qui n'auroient pu que le dissiper & l'engager dans de vains amusemens. Le seul délassement qu'il crut pouvoir se permettre, & pour lequel il avoit heaucoup de goût, fut le dessin. Il y réussissioit parfaitement. Quoiqu'il n'eût point eu de Maîtres en ce genre, il exécutoit assez bien tout ce qu'il vouloit; &, lorsqu'illui tomboit entre les mains que que image de piété qui lui paroissoit bien faite, il se délassoit, dans ses momens de loisir, à en tirer des copies. Un jour entre autres il en fit une, qu'un Amateur trouva si fort à son goût, qu'il lui en donna sur le champ un louis. Cet argent servit au jeune Ecolier, pour se procurer accès chez un Peintre, dont il reçut quelques leçons. Il est à croire qu'avec une imagination brillante, & le goût qu'il avoit pris pour la peinture, il y auroit excellé, s'il s'y étoit constamment appliqué; mais des occupations plus sérieuses ne lui permirent pas de cultiver long-temps ce talent. Toutefois ce qu'il en avoit su, ne lui sut pas tout-à-sait inutile; il en sit usage dans les Missions pour la décoration des Autels.

Soins qu'is se donne pour ses secres. Son pere étant venu s'établir à Rennes avec sa samille, asin de pourvoir plus aisément à l'éducation de ses autres ensans, ce sur pour le jeune Grignion une nouvelle occasion de saire éclater ses vertus & les talens dont il étoit doué. Il servoit de précepteur à ses freres, & se donna tous les

DE M. GRIGNION. II

soins que demandoit cet emploi; sans An. 1690. negliger ceux qu'il devoit à son propre **ancement. Il satisfaisoit à tout admirablement, & les nouveaux embarras où il le trouvoit, loin d'altérer en rien sa piété, sembloient lui donner une nouvelle force.

La divine Providence, qui veilloit sur que la Prolui d'une maniere toute particuliere, lui videncelui avoit sait trouver dans le Directeur de sa fournit conscience, un Homme bien capable d'y four avanentretenir toutes les saintes dispositions veriu. qu'elle y avoit mises. C'étoit le P. Descartes (a), fort connu par la grace qu'il avoit de conduire les ames à la plus haute perfection, & dont la mémoire est encore en bénediction. Ce Directeur éclairé reconnut sissement l'élévation de cette ame qui lui tioit confice. & lui donna tous ses soins. Les leçons & les exemples qu'il reçut vers le même temps de son Régent de Rhétorique, le P. Gilbert, sirent aussi sur le jeune Grignion, de vives impressions qui l'animoient à la vertu. Ce vertueux Régent, qui quelques années après passa dans les pays étrangers, où il confomma bientôt ses jours dans les travaux Apostoliques, ne lailloit passer aucune occasion de parler de Dien à les écoliers. Il en parloit comme un homme, qui ne respiroit que Dien. Mais, parmi la foule de jeunes gens qui composoient saclasse, il n'y en avoit qu'un

(a) On a de lui le petit livre intitulé le Palais de Tamour Divin, qu'il composa dans sa vieilleise.

An. 1691. petit nombre qui prositassent de ses instructions; la plupart y étoient insensibles & même prenoient plaisir à pousser à bout sa patience; chaque classe, c'étoit de nouvelles injures qu'il avoit à supporter; & & c'étoit de sa part de nouveaux traits d'une patience héroïque, sa douceur n'en étoit jamais altérée, il n'y paroissoit pas même sur son visage, & l'on auroit eru qu'il ne s'en étoit point apperçu, s'il n'avoit pas pris occasion de-la de témoigner plusde tendresse & d'affection, à ceux qui s'oublicient si fort à son égard. Il les prèvenoit en tout, & leur parloit en particulier avec une douceur, qui en gagnoit quelquesuns & les faisoit rentrer dans leur devoir. Touché de ces exemples, qu'il voyoit se renouveller chaque jour, Louis Grignion admiroit dans son Régent une vertu, dont il devoit être lui-même dans la suite un excellent modele. Il écoutoit avidement ses leçons. De son côté, le Régent avoit une estime finguliere pour ce fervent Disciple, & le regardoit déjà comme un Saint. C'est ainsi qu'ils'en expliqua quelque temps avant son départ pour les Missions, en

M. Blain, parlant à une personne, qui avoit été sous

lui Condisciple de M. Grignion.

Le cours de ses Humanités étant fini, de Pnito- le vertueux jeune homme commença son phie. Cours de Philosophie; & ce temps, si fatal à la phipart des jeunes gens, qui font pour l'ordinaire un si mauvais usage de la plus grande liberté qui leur est alors

donnée, & semblent vouloir se dédomma- An. 1692. ger par là de l'espece de contrainte où ils ont cte jusques-là de faire le bien; ce temps, dis-je, fit voir combien étoit solide sa verto Il en parut même des traits qui la caradériserent. En voici un qui mérite d'être rapporté, parce qu'il montre tout à la fois la grandeur de sa charité & combien il étoit au-dessus du respect humain, quand il s'agissoit d'une action agréable à Dieu, & qui pouvoit être utile au prochain. Il rencontra, lorsqu'il entroit en Logique, un écolier si pauvre & si mal vêtu, qu'il étoir l'objet du mépris & de la risée des autres. M. Grignion, sans en être prié, se chargea de lui procurer un vêtement convenable, & sollicita pour lui la charité de ses compagnons. Il s'en faut bien que la somme, qu'il amassa par ce moyen, fut suffi-Sante pour l'objet qu'il se proposoit. Il étoit d'ailleurs par lui-même hors d'état d'y suppléer. Mais son ingénieuse charité lui suggéra ce qu'il devoit faire en ce cas. Ayant mené le pauvre écolier chez un marchand, il dit à celui-ci: voici mon frere & le vôtre; j'ai quêté dans la Classe ce que j'ai pû pour le vêtir; si cela n'est pas sustifant, c'est à vous à ajouter le reste. Ces paroles eurent leur effet. Le marchand fit ce qu'on lui demandoit avec tant de simplicité; & le pauvre écolier fut vêtu au grand étonnement des autres, qui commencerent à regarder avec un ceil de vénération l'an- Idle de teur de cette bonne œuvre.

Voici le témoignage que rend aux ver-étoit alors.

ce qu'il

An. 1692. tus qu'on remarqua des-lors en lui, un de ceux qui étudioient avec lui. Je rapporterai ses propres paroles, de peur qu'on ne m'accuse d'exagération. « M. Grignion, » dit M. Blain (a), dans une classe rem-» plie de quatre cens Etudians paroissoit » un modele de verta. Des lors il se li-» vroit aux exercices de l'oraison & de la » pénitence & ne pouvoit goûter que » Dieu. Tous ces plaisirs, où la jeur este » trouve tant de charmes, étoient insi-» pides pour lui. Il n'en auroit pu parler » & n'en avoit pas même l'idée; car tou-» te son enfance s'étoit passée dans une » innocence admirable & dans le plus » grand éloignement du mal. Il connois-» soit si peu tout ce qui peut altérer la » pureté, qu'un jour, que je lui parlois » des tentations contre cette vertu, il me » dit qu'il ne savoit pas ce que c'étoit. » Depuis que je l'ai connu, ses inclina-» tions m'ont toujours parutoutes célestes. » Il ne sembloit même pas que ce qui » sait de si vives impressions sur le cœur » du commun des hommes en fit aucune » sur le sien. De-la cette grande facilité, » qu'il avoit pour la vertu. A peine eut-» il connula persection, qu'il en conçut » le desir le plus ardent. Quelque peni-» nible, quelque étroite que soit la voie » qu'il faut tenir, pour y parvenir, on » l'y vit marcher à si grands pas & avec » tant, de courage, qu'il paroissoit n'y

⁽a) Manuscrit dont il est parlé dans la Présace.

DE M. GRIGNION. 15

* rencontrer aucune épine, on du moins An. 1692, * n'en pas sentir la pointe. Ce que la ver-» tu a de plus héroïque & de plus sublime * sembloit en lui, comme naturel, tant * la grace étoit éminente. Il ne faisoit » qu'entrer dans la carrière, & déjà il » avoit laissé bien loin derriere lui les » plus avancés. Au recueillement le plus » profond, à l'oraison la plus continue, * à la pénitence la plus austère & la mor-» cification la plus universelle, il joignoit » une paix, une douceur, une tranquil-» lite d'ame, que je n'ai jamais vue s'al-» terer au milieu des contradictions & des » hamiliations les plus sensibles. Il veil-» loit tellement sur tous ses sens, qu'on » ne voyoit en lui ni gestes, ni regards, ni paroles, ni manieres, rien en un » mot, qui fut inconsidéré. Ses yeux » étoient presque toujours baissés; & un » air de piété, répandu sur son visage » & sur toute sa personne, le singulari-» soient déjà en quelque sorte, & le fai-» soient distinguer de presque tous ses compagnons d'étude ».

Tant de vertus, & des vertus si rares si dans un jeune homme étoient bien pro-joussir de ptes à lui concilier l'estime de tous ceux son pere qui le connoissoient; mais le Seigneur les lui cachoit à lui-même. Il avoit de sa propre personne les sentimens les plus bas; à non content de desirer que les autres eussent de lui les mêmes sentimens, il ne nègligeoit point les occasions de se rendre

AN. 1692. méprisable à leurs yeux, lorsqu'il le pout voit faire sans se rendre moins agréable à ceux de Dieu. Ce fut là toute sa vie un de ses principaux attraits, & Dieu prit plaisir à lui fournir abondamment de quoi le satisfaire. Dans le temps dont nous parlons, son propre pere fut en cela l'instrument de la divine Providence. Commeil étoit d'un caractere naturellement violent, & qu'il ne goûtoit pas toujours ce qu'un sentiment de piété faisoit faire à son fils, il s'emportoit assez souvent contre lui, & se seroit même plus d'une fois laissé allet à quelques excès, si celui-ci ne s'y sut soigneusement dérobé par la fuite. Le pieux jeune homme n'en étoit pas moins soumis, ni moins respectueux envers son pere, il n'en étoit pas moins attentifà rendre toutes sortes de services dans la maison paternelle. Jamais on ne l'entendit se plaindre de la conduite qu'on tenoit à son égard. Tout son soin étoit de la faire servir à son avancement dans la vertu. Quelquefois ces emportemens arrivoient à l'heure du repas; alors, quelque besoin qu'il eut de prendre sa nourii ure, il regardoit cela comme une injonction que le Seigneur lui failoit de s'en abstenir, & dans cette pen-Sée, on l'a vu dans ces circonstances refu-· ser des rafraîchissemens que ses amis lui offroient.

Sa voca. Son recours dans ces occasions & dans tion à l'étau Ecelét toutes les peines où il pouvoit se trouver, sassique, étoit Marie. Cette dévotion, qu'il avoit

DE M. GRIGNION.

eue pour la Mere de Dieu des son berceau, As. 1692. & qu'il avoit comme sucée avec le lait, ne par l'ens'étoit point rallentie dans son coent : elle tremise de y avoit pris au contraire de nouvelles for- Marie. ces. La connoissance pus parfaite qu'il avoit de ses grandeurs, l'avoit rendue plus solide & plus éclairée. Il étoit en tout le zelé défenseur de ses glorieux privileges; & son plus grand plaisir étoit d'entendre parler de sa bonne Mere, car c'est ainsi qu'il avoit contume d'appeller Marie. Il passoit souvent au pied de ses Autels les. heures entieres, à genoux, immobile, le visage enflammé, & comme dans une espece d'extase. Toutes les fois qu'il alloit en classe, il ne manquoit jamais d'entrer dans l'église des Carmes, pour y faire ses prieres, & il s'y tenoit souvent un temps considérable, devant une image de la sainte Vierge: Il n'est point douteux que cette Mere de miséricorde ne recompensat son serviteur, du zele qu'il montroit pour sa gloire, & qu'elle n'obtint pour lui de trèsgrandes graces. Une des plus signalées, fut celle qu'il en reçut en cet endroit-la même, comme il le découvrit quelques années après à un des compagnons de ses travaux, par la connoissance qui lui sut donnée, que Dieu l'appelloit à l'état eccléfialtique : connoissance si claire, qu'il ne lui resta pas là-dessus le moindre doute, & qu'il n'eut pas même besoin d'y déliberer davantage.

An. 1692. Depuis ce temps, il ne songea plus qu'à se rendre digne, autant qu'il étoit possible, Soin, d'une vocation dont il avoit la plus haute qu'il a de idée. Il étoit persuadé, qu'en entrant dans la Milice sainte, on contractoit l'obligation la plus étroite de ne plus vivre que pour J. C. de ne chercher en tout que la gloire, de renoncer à tout fordide intérêt, capable de souiller le cœur & de l'empêcher d'être tout entier à Dieu; en un mot, d'être dans un sens très-particulier, l'homme de Dieu, formé sur le modele de J. C., tout embrasé des flammes de la charité divine, & toujours prêt à mettre tout en œuvre pour embraser les autres du même seu. Ce sut sur ces sublimes idées qu'il régla sa conduite; & si sa vie, jusqu'alors, avoit été très - innocente & très-pure, elle fut depuis toute surnatue relle & remplie d'œuvres très-heroïques & très-parfaites. Il résolut de suivre en tout le flambeau de la Foi, & de ne plus agir que conformément aux maximes du faine Evangile. Il ne consultoit presque point d'autre regles; c'étoit par la qu'il considéroit toutes les choses de la vie & qu'il leur accordoit leur estime, ou les jugeoit dignes de son mépris : ce qui le faisoit agir & parler en bien des cas d'une maniere très-différente du commun des hommes. même des plus gens de bien. On en vit alors des preuves frappantes. Etant à la campagne, chez un de ses amis, pendant

DE M. GRIGNION. 19

les vacances qu'il prît à la fin de sa Phy- Ax. 1693. fique, il recherchoit la compagnie des pauvres; il les entretenoit & leur donnoit toutes les marques possibles d'affection & même de respect. On le surprit même une sois, prosterné aux pieds d'un pauvre ulcéré & tout disgracié de la nature, révérant en sa personne celle de l'Homme-Dieu, qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous. Une autre sois, étant chez son pere, quoiqu'il rédoutat beaucoup ses emportemens, il eut le courage de jetter au seu, en son absence, un livre où il y avoit quelques images peu décentes, & qui pouvoient préjudiciables & faire naître de mauvaises pensées. Il crut qu'il valoit mieux s'exposer aux traitemens les plus fâcheux de la part d'un pere, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la sévérité, que de laisser subsister le scandale.

Plein de si saintes dispositions, il commença ses études Théologiques, & son ris.
intention étoit de les achever dans le
même Collège, où il avoit fait toutes les
autres, avec tant d'avantage pour son ame.
C'étoit là le cours naturel des choses, &
la modique fortune de ses parens ne leur
permettoit pas del'envoyer ailleurs. Mais,
dans les desseins de la divine Providence,
qui vouloit donner en lui un modele d'un
détachement entier de toutes choses, &
d'un parsait abandon, il étoit déterminé
qu'il commenceroit par sortir du sein de
sa samille; il le falloit pour que sa vertu

An. 2693. fût plus exercée, pour qu'il n'eût aucun appui naturel, & pour que les fins sublimes, auxquelles le Seigneur le destinoit, fussent plus parfaitement remplies. Paris étoit le lieu, où, loin de sa famille, il devoit achever de briser tous les liens qui pouvoient encore l'attacher à la terre: & puiser, comme dans sa source, le véritable esprit de l'état, qu'il avoit embrassé. Une occasion, qui sembloit toute naturelle, lui en fit naître la premiere pensée. Une Demoiselle, que des affaires avoient attirée de Paris à Rennes, & qui demeuroit ches le pere de M. Grignion, lui parla des Séminaires de saint Sulpice, qu'il ne connoissoit point encore : le bien qu'elle dit de la sainteté de M. Ollier, qui les avoit fondés, il y avoit environ cinquante ans: tout ce qu'elle rapporta de la maniere édifiante dont on y vivoit, & du grand nombre de saints Ecclésiastiques qu'on en voyoit sortir, fit une forte impression sur l'esprit du vertueux jeune homme. Il conçue le desir d'entrer dans une si sainte école; il adressa pour cet effet au Seigneur des prieres pleines d'ardeur & de confiance; & le Seigneur, qui lui avoit inspiré ces prieres, ne tarda pas à les exaucer. Mle de Montigny, cette personne, dont on vient de pailer, étant de retonr à Paris. écrivit à sa famille qu'elle trouveroit le moyen de satisfaire le desir que le jeune M. Grignion avoit d'entrer au Séminaire, & qu'il pouvoit se mettre en marche,

facilement une chose qui lui paroissoit, un ne peut plus avantageuse; & le fils, ne vit en cela que les dispositions d'une providence pleine d'amour qui veilloit attentivement sur lui, & qui lui frayoit le chemin, par lequel il devoit marcher; sans s'arrêter à considérer tous les embartas, presque inévitables, dans lesquels cette démarche alloit l'engager.

Son voyage de Rennes à Paris fut com- Son voya-

me l'estai des œuvres Apostoliques, qu'il se. sie dans la suite. Il le sit tout entier à pied, quoiqu'il sut de plus de soixante-dix lieues. C'étoit, il est vrai, une nécessité pour lui; ce qui lui fut donné pour ce voyage n'ayant pas même été sussissant pour payer les frais de sa nourriture tout le long du chemin, malgré toutes les précautions qu'il put prendre pour n'en user qu'avec la plus grande économie. Mais cette nécessité, qui pour tant d'autres, auroit été si pénible, & dont le mauvais temps, (on Étoit alors au commencement de l'hiver & les pluies continuelles qui l'accompagnérent tout le temps qu'il fut en route, devoient naturellement augmenter encore sa peine.) Cette necessité, dis-je, fut pour lui une matiere de joie & de triomphe. Il se réjouissoit de ressentir les effets de la pauvreté que la vie & les leçons de Homme-Dieu devroient rendre si chere & si respectable à tous ceux qui se sonc gluire d'être ses disciples. Obligé, vers la

AN. 1692. fin de son voyage, de demander l'aumône pour subvenir aux besoins de la vie, il reçut dans le même esprit tous les rebuts, les soupçons, & les paroles fâcheuses, auxquels son état l'exposoit. C'étoit comme une viande délicieuse dont se repaissoit son ame; & il y trouva tant de goût, que des-lors il prit la résolution de se la procurer, autant qu'il lui seroit possible. Loin de détourner sa vue des épreuves bumiliantes qu'un semblable commencement sembloit lui présager; il y fixoit ses regards avec complaisance, & ce pressentiment de ce qu'il auroit à souffrir, saisoit sur lui l'effet qu'a coutume de faire sur les ames attachées à la terre, l'espoir de quelque grand bien temporel, dont elles sont flattées. Son esprit étoit sans cesse élevé vers Dieu; le Crucifix & le Chapelet, qu'il avoit toujours à la main, lui en rappelloient le souvenir, & les peines; les fatigues qu'il enduroit, loin de l'en distraire, ne servoient qu'à fortifier l'union qu'il avoit avec lui.

shi ment de les.

Telles étoient les dispositions du saint fan déra-joune homme. Son air, ses paroles, la soutes cho- sérénité qui paroissoit sur son front, tout en lui découvroit, sans qu'il y pensat, la sublimité de ses sentimens : mais il n'y en eut point qu'on remarquat davantage que son parfait dégagement, par rapport à sa famille & son pays. Sa foi, son amour pour Dieu étouffoient en lui la voix de la nature. Assuré de trouver Dieu par-tout

& cuolidérant toutes les satisfactions de ce An. 1693. monde, comme le plaisie d'un moment, à peine regarda t-il la séparation où il alloit être, peut-être pour long-temps; de ses parens & de tout ce qu'il avoit, de plus cher sur la terre, comme la matiere d'un sacrifice La grace seule avoit imprimé ce sentiment dans son cour naturellement sensible Il écoit appuyé sur des principes invariables; aussi ne ressembla t-il en rien à ces mouvemens passagers d'une serveur qui ne dure qu'autant de temps que dutent les consolations sensibles qui l'ont salt naître, & qui s'évanouissent bientôs avec elle. On n'y vit jamais la moindre altération, & le jeune Grignion s'efforçoit même dès - lors d'inspirer le même dégagement à ses plus intimes amis. Ecrivant quelque temps après à l'un d'eux, il lui reignit d'une maniere si touchante le honheur dont il jouissoit, en se voyant désormais délivré de tout autre soin que celui de plaire à son Dieu; il lui remontra si fortement combien il étoit nécessaire de s'éloigner de sa famille, & de briser tous les liens de la chair & du sang pour servic le Seigneur avec une liberté parfaite, que toutes ses paroles sembloient pleines de fen, & portoient dans l'ame de ceux qui les lisoient les vives impressions dont la sienne étoit pénétrée. Il employoit entre autres ces paroles de Dieu à Abraham: Sois de conpays & vas dans la terre que je te montrerai; & il les expliquoit en termes

Au. 1693. fi pleins d'énergie & de piété, qu'il étoit évident que Dieu les avoit fait entendre à son cœur, comme à celui du pere

des Croyans.

Mortifica-

Après de si généreux sacrifices; après tion qu'il les fatigues d'un long voyage, il étoit assez sonarrivée naturel qu'il se sut accordé quelque innocente relaxation pour se dédommager un peu des efforts qu'il avoit été contraint de faire. M. de Montsort, c'est ainsi que nous appellerons désormais l'homme de Dieu, quoique nous ne lachions pas au juste le temps auquel il changea de nom, nous ne croyons pas pouvoir mieux placer ce changement qu'à cette époque, où en se séparant de sa famille, il parut vouloit faire un divorce éternel avec elle. M. de Montfort pensa bien différemment, ce n'étoit pas sa pratique de se conduire par les régles ordinaires que suggere la prudence de la chair, ou même que demande quelquefois la foiblesse humaine. Il ne savoit point saire de treve avec ses sens; persuadé qu'ils ne pourroient se fortifier qu'au préjudice de l'esprit, & que l'exercice de la mortification, de celle sur-tout, dont le propre est de les assujettir & de les régler, ne peut jamais être parfait, à moins qu'il ne soit continuel. Sur ce principe, il se priva de voir, à son arrivée, ce que la capitale a de plus curieux. Les superbes édifices, les jardins, les curiosités sans nombre, qui s'offrent de tou-

tes parts dans cette grande ville, & qui An. 1693. font l'admiration des étrangers, n'avoient rien qui pût attirer les regards de cet homme de foi, qui comptoit pour peu de chose tout ce qui peut se voir des yeux du corps. Loin de chercher à les voir, il ne daignoit pas même y jetter la vue, lorsqu'ils se présentoient en son chemin. Et ce qu'il fit alors, il le fit toujours. Tout le temps qu'il demeura dans Paris, jamais il ne sit un pas pour satissaire sa curiofité. Il y marchoit toujours les yeux modestement baissés; de sorte qu'après y être demeuré plusieurs années, il en sortit sans avoir rien vu de ce qu'on y vante davantage. Il n'y avoit que les objets de dévotion, que sa piété le portoit à regarder. On étoit même étonné de le voir saluer des images de Marie qui se trouvoient au - dessus des portes, & qui n'étoient apperçues que de lui. Il sembloit qu'il falloit que ce fut une espece d'instinct & de sympathie qui les lui découvroit, vu qu'il ne levoit presque jamais les yeux de dessus la terre.

Bientôt après son arrivée à Paris, la charitable Demoiselle, dont la divine Pro- le chez M. de vidence s'étoit servie pour l'y faire venir, la Barle conduisit à la Communauté de M. Battu mondière. de la Barmondière, ce digne Ecclésiastique avoit été Curé de la paroisse de Saint-Sulpice. Mais une infinité detraverses, qu'il avoit eues à essuyer dans l'exercice de ses

 \mathbf{B}

An. 1693. fonctions (a) l'avoient comme obligé de s'en démettre C'étoit un homme d'un grand zele, d'une douceur inaltérable, & qui joignoit à des lumieres très étendues l'humilité la plus profonde & la docilité d'un enfant. Sa vie étoit fort austere, & depuis qu'il s'étoit démis de sa cure, il n'y avoit personne, même de ceux qui l'avoient auparavant le plus persécuté, qui ne rendît justice à son mérite & à ses vertus. Ce qu'il avoit souffert n'avoit rien diminué de son zele, & l'usage qu'il faisoit de ses biens, étoit de les employer à l'éducation d'un certain nombre de jeunes gens qui se destinoient à l'état Ecclésiastique, & qui n'avoient pas le moyen de se procurer l'entrée dans les Séminaires de S. Sulpice. Ces jeunes gens formoient ensemble une Communauté dans laquelle il les faisoit vivre de la maniere la plus réguliere, pour les éprouver & les perfectionner dans leur vocation. M. de Montfort fut admis parmieux, moyennant une modique pension qu'on promit de payer. Ce respectable Supérieur en avoit entendu parler, & le récit qu'on lui avoit fait de ses vertus l'avoit

⁽a) La Fabrique de Saint-Sulpice ayant fait banqueroure pour les dépenses faites à l'Eglise sous le Prédecesseur de M, de la Barmondiere, sut attaque de la maniere la plus vive par les Créanciers. Le Curé même qui étoit abiolument étranger à cette affaire, fur insulté plusieurs sois. Ces traverses, jointes à une maladie grave qu'il essuya vers ce temps-là, le firent se démettre de sa Cure en 1689,

enchanté, de sorte qu'il sit l'accueil le plus An. 1693. gracieux à son nouvel hôte. De son côté le vertueux jeune homme ne sut pas moins charmé de tout ce qu'il apperçut dans son Supérieur. Il ne se lassoit point de bénir le Seigneur d'être dans une maison si sainte & si servente. Il s'y regardoit, comme dans un Paradis, où dégagé de tout autre soin, il ne s'occupoit plus que de ce qui pouvoit le rendre propre à glorisser son Pere céleste. C'est ainsi qu'il s'en exprimoit dans une lettre qu'il écrivit en ce temps-là à un de ses anciens condisciples, en des termes qui témoignoient

Cette joie sut bientôt interrompue. Après

les premiers mois, on cessa de payer la pen- à laquelle sion qu'on avoit promise, ce quile met-il est mis. toit dans le cas d'être congédié d'une maison dans laquelle il se plaisoit si sort. La chose paroissoit comme nécessaire dans une année de disette, où la Communauté avoit déjà beaucoup de peine à subsisser, & où la misere étoit si générale dans la Capitale, que la charité des riches ne pouvoit suffire pour subvenir aux besoins des pauvres. L'épreuve étoit bien capable d'allarmer tout autre que M. de Montfort. Que seroit-il devenu; qu'auroit-il fait en cette circonstance, loin de de sa famille, sans ressource & dénué de toute espece d'appui? Quelqu'un le lui demanda à lui-

. même: & il ne répondit autre chose, sinon

la joie.

zill n'y avoit point encore pensé, qu'il ne

Ax. 1693, vouloit s'appuyer que sur Dieu. Cette réponse étoit parfaitement conforme à ses sentimens. Jamais homme n'a pratiqué plus à la lettre cette maxime de l'Evangile, qui défend de s'inquiéter pour le lendemain. D'ailleurs toute sa conduite extérieure manischoit la paix dont il jouissoit en luimême. Son front conserva toujours alors la même sérénité ; on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte, & son esprit n'en fut pas moins tranquillement occupé de Dieu. Accoutumé depuis long - temps à tout regarder en lui, il ne songeoit qu'à se conformer amoureusement à ses adorables desseins, dès qu'ils lui seroient connus, & se reposoit sans inquiétude sur le sein paternel de la Providence. Une telle confiance ne pouvoit manquer d'être récompensée. Le vertueux Supérieur, quoiqu'il n'eût pas sujet d'être fort content de ce qui venoit d'arriver, consentit à garder M. de Montfort; mais, afin qu'il ne fut pas à charge à la maison, il fut réglé qu'il seroit un de ceux dont l'emploi étoit d'aller veiller les morts de la paroisse & que la rétribution. attachée à cet office, lui tiendroit lieu de pension.

mour pour zé.

Cet accommodement fut tout-à-fait du la pauvre- goût de notre jeune Ecclésiastique. Son amour & son estime pour la pauvreté lui firent accepter avec reconnoissance un sort que beaucoup d'autres auroient regardé comme très - pénible. Il se revêtit avec joie des livrées de cette vertu. Content

de dépendre entiérement de la divine Pro- AN. 1693. vidence, il s'abandonna sans réserve à tous ses desseins. Non-seulement il ne craignoit jamais qu'elle lui manquât; mais il vit dans son état des trésors inépuisables qui lui fourniroient le moyen de soulager tous ceux quiseroient dans le besoin. C'est ce qu'il fit dès-lors, & ce qu'il continua toute sa vie de faire avec des succès prodigieux. Il sembloit ne recevoir que pour donner, comme s'il n'eut été que le dépositaire des aumônes qu'on lui faisoit. Après avoir donné tout l'argent qu'il pouvoit avoir reçu, il se dépouilloit encore pour revêtir de ses habits, ceux dont l'indigence égaloit la fienne. Cela l'obligeoit à mendier les secours des riches, & l'exposoit de de leur part, à bien des rebuts, des humiliations & même des reproches: mais c'étoit cela même qui relevoit à ses yeux le prix de la pauvreté.

Il n'est point douteux qu'il n'y trouvât Ses mortibien des occasions de mérite, & une am-fications. ple matiere de mortifications. Ce n'étoit cependant pas encore assez pour satisfaire l'insatiable desir qu'il en avoit. Il y ajoutoit les austérités les plus grandes; on pourroit même dire qu'elles étoient excessives, sur-tout si l'on considére l'application qu'il étoit en outre obligé de donner à l'étude: application, qui, comme une lime sourde, mine insensiblement par sa continuité les santés les plus robustes. Mais, pour se justifier en cela de toute

Au 1693. indiscrétion, il suffit de dire qu'il avoit soumis toute sa conduite aux lumieres de fon directeur.

Son l'aban-

C'étoit M. de la Barmondiere lui-même. M. de Montfort, n'avoit pas esu pouvoir donne en mieux placer sa confiance, que dans un cela à sa homme si justement respecté pour sa discrétion. sagesse, & de plus éprouvé dans le creuset des afflictions. Pour se conduire en tout par l'obéissance, il avoit commencé par lui donner une pleine connoissance de lui-même; il lui avoit découvert, le mieux qu'il lui avoit été possible, tout cequi pouvoit regarder sa conscience; quelle avoit étés depuis sa premiere enfance, la conduite du Seigneur à son égard, & comment il y avoit répondu; les graces principales qu'il en avoit reçues, & les effets qu'elles avoient produites en lui, les fautes dont il avoit été coupable, ce qu'il crovoit devoir mettre en lui quelque obstacle à la perfection; ce qu'il faisoit pour répondre aux desseins de Dieu, les bons desirs qu'il lui inspiroit ; sses pratiques de dévotion, ses prieres, & le plan de piété qu'il se proposoit de suivre, pour se rendre digne du saint Etat, qu'il avoit embrassé. Le sage Directeur ne trouva presque rien à réformer dans son disciple; il vit en lui une de ces ames privilégiées, dont l'Esprit-Saint veut être entiérement le maître, & qu'il se plaît à diriger par lui-même. L'humilité profonde & l'obéifsance parfaite qu'il y découvroit en étoient

la preuve. Il crut qu'il pouvoit ne pas l'as- An. 1694. treindre aux loix ordinaires; & pour ce qui est des austérités, il lui permit de suivre les infoirations du divin Esprit. Rendu par là l'arbitre de ses pénitences, le fervent jeune homme crut pouvoir se livrer à l'attrait qu'il avoit pour elles. Il étoit alors d'une santé robuste, & la crainte de diminuer ses forces, ne se présentoit jamais à son esprit, que comme une de ces illusions dangereuses, qu'il faut éviter avec soin, quand on yeur marcher à grands pas dans le chemin de la vertu. L'exemple d'un grand nombre de Saints lui faisoit croire, qu'avec la grace de Dieu, on peut, en ce genre, ce qui paroît impossible à la nature. Dès qu'il entendoit parler de quelque pénitence, que quelqu'un d'eux avoit pratiquée, il y sentoit incontinent de l'attrait; & c'en étoit presque assez pour lui faire croire que Dieu demandoit de lui qu'il l'embrassat. Disciplines sanglantes, & renouvellées tous les jours, haires, cilices, ceintures & brasselets de fer hérissés de pointes aiguës, tout étoit habituellement à son usage. Il se servoit successivement de ces instrumens de pénitence, & jamais il n'étoit sans porter sur sa chair la mortification de Jesus-Christ.

Les veilles qu'il étoit obligé de passer au- Ses veilprès des morts, souvent trois & quatre les auprès fois dans le cours d'une semaine, doivent des morts. sans doute se compter au rang des plus rudes austérités. On sait qu'il n'y a rien de

B 4

. 1694. plus capable d'affliger la nature, & de dompter tout à la fois la chair & l'esprit, sur-tout de la maniere dont le servent Ecclésiastique s'en acquittoit. Il étoit alors permis de prendre des rafraîchissemens, qu'il étoit d'usage de présenter à ceux qui passoient la nuit : l'extrême frugalité qu'on observoit à la Communauté de M. de la Barmondiere, rendoit cet adoucissement comme nécessaire : néanmoins M. de Montfort s'en priva constamment; il ne prenoit pas même en son entier la modique nourriture qu'on lui servoit au résectoire commun; & la croyant trop bonne & trop abondante pour lui, il en retranchoit ce qu'il y jugeoit de meilleur, pratique qui dut lui coûter beaucoup plus qu'à bien d'autres, à cause de son tempérament, qui demandoit naturellement plus de nourriture. Arrivé dans le lieu où il devoit passer la nuit, quoique ce fût quelquesois dans les plus belles maisons de Paris, il n'y regardoit rien de ce que les appartemens pouvoient avoir de curieux; il se mettoit d'abord en oraison, & restoit d'ordinaire quatre heures à genoux dans ce saint exercice; il en donnoit ensuite deux à la lecture. spirituelle; les deux suivantes, il les accordoit au sommeil; & ce qui lui restoit de temps, il l'employoit à l'étude des cahiers de Théologie, dont il alloit prendre les leçons en Sorbonne avec le relte de la Communauté. Tel étoit l'ordre que le fervent Etudiant observoit dans ses veil-

ks. A l'école, &, pour ainsi dire, en pré-Ax. 1694. sence même de la mort, il y contemploit à loifir le néant de toutes les choses humaines, & s'y pénétroit de plus en plus de ces grandes vérités, qu'il sut dans la suite manier avec tant de force, & si bien insinner dans l'esprit & le cœur des pécheurs les plus endurcis. Il suivoit en esprit les ames au Tribunal du souverain Juge; il écoutoit la discussion qui s'y fait des œuvres bonnes & mauvailes, & le compte exact qu'il y faut rendre de toutes les graces qu'on a reçues. Il ne manquoit pas de s'appliquer à lui-même les réflexions que ces objets faisoient naître dans son esprit; quelquesois même, afin qu'elles y fissent une plus vive impression, il fixoit ses regards sur le visage des morts, auprès desquels il veilloit. Cette vue le frappoit singulierement. C'étoit comme un miroir. dans lequel il appercevoit clairement la briéveté de la vie, & le terme où viennent toujours aboutir les projets des humains. Deux de ces corps morts, entre autres, lui parlerent tellement au cœur, qu'il n'en perdit jamais le souvenir. L'un étoit celui d'un homme de la premiere qualité, qui, à la sortie d'un lieu de débauche, avoit été malheureusement attaqué & percé du coup qui l'avoit conduit au tombeau. L'autre étoit celui d'une des premieres Dames de la Cour, que l'on idolatroir pour sa beauté. Le premier jettoit une telle insection, que le lendemain les bedeaux qui BS

46

AN, 1694. le porterent en terre, quoiqu'accoutumés à pareille fonction, ne pouvoient en supporter l'excessive puanteur. Le second étoit tellement défiguré en moins de vingt-quatre heures, qu'on ne pouvoit rien voir de plus horrible & de plus hideux. Le vertueux jeune homme ne pouvoit penser à ces choses, sans bénir Dieu de son état, & sans s'attacher de plus en plus à la pauvreté qu'il avoit embrassée. Il comptoit aussi, pour bien peu de chose, toutes les peines qu'elle lui faisoit endurer, toutes les pénitences qu'il s'imposoit à lui-même, & toutes les mortifications qu'il avoit à essuyer de la part d'autrui.

L'étude.

Je ne dirai rien ici de celles ci, quoique plication à le Seigneur, qui vouloit conduire son serviteur par un chemin de croix & d'humiliations, prit soin, dès ce temps-là, de l'en favoriser très-abondamment, pour augmenter ses mérites, & pour étancher en partie la soif ardente qu'il en avoit. Je ne parlerai point non plus d'un grand nombre d'autres vertus, qui se firent alors remarquer en lui, sa ferveur, son obéissance, son silence continuel lors des temps de recréation, & le soin qu'il avoit de s'entretenir de Dieu avec ses camarades, toutes les fois qu'il étoit dans le cas de parler; vertus dont nous aurons bientôt occasion de faire mention. Une chose, que je ne dois pas oublier en cet endroit, c'est que, malgré ses pénitences, & les fatigantes occupations dont on a parlé, il n'en donnoit

pas moins à l'étude de la Théologie, tout An. 1694. le temps qu'il falloit pour s'y rendre habile; persuadé que, sans la science, quelque progrès qu'il pût faire dans les vertus, il ne pourroit jamais répondre à ce que sa vocation exigeoit de lui. Il étudioit avec beaucoup de soin, & Dieu bénissoit tellement son travail, que M. de la Barmondiere, qui examinoit scrupuleusement l'avancement de tous ceux qu'il avoit sous sa conduite, ne balançoit pas à le préférer à tous ses condisciples pour la science, quoiqu'il y eût dans sa Communauté d'excellens esprits. Ce sut sans doute pour s'y appliquer davantage, & n'avoir rien qui pût le distraire de ce qui regardoit directement le fervice de Dieu, qu'il renonça pour toujours à la Peinture, l'Architecture & la Sculpture, arts qui demandent une belle imagination, & pour lesquels il avoit beaucoup de goût. Son Supérieur, qui ne l'ignoroit pas, avoit pensé qu'il étoit à propos pour lui de les cultiver, & vouloit le mettre à lieu de le faire, afin que ce talent put un jour servir à la décoration des Autels; mais la mort de celui-ci, qui arriva vers ce même temps, à peu près vingt-un mois depuis l'entrée de M. de Montfort - dans sa Communauté, lui laissa pleine liberte d'en faire le sacrifice, qu'on pourroit regarder comme considérable, s'il n'avoit point été précédé & suivi d'autres facrifices incomparablement plus grands.

diere.

La mort de M. de la Barmondiere doit Mort de être mise de ce nombre. Il perdoit tout en M. de sa le perdant, un pere temporel & spirituel. C'étoit l'unique ressource qu'il avoit sur la terre. S'il eût plu au Seigneur de lui conferver un pareil protecteur, il est à croire qu'il n'auroit manqué de rien, vu la part qu'il avoit à son estime & à son affection; mais, ce protecteur mort, M. de Montfort ne voyoit plus devant lui qu'un avenir désolant pour la nature. Le coup étoit affreux; il étoit même pour lui tout-à fait imprévu; le jeune & fervent Ecclésiastique s'étoit enfin déterminé, par l'ordre de son Directeur, à recevoir les Ordres mineurs; &, pour s'y préparer, il avoit été, comme c'étoit alors la coutume du Diocese de Paris, faire une retraite chez les Prêtres de la Mission à S. Lazare. Ce sut pendant son absence que M. de la Barmondiere tomba malade, & mourut en peu de jours. A son retour, ce fut la premiere nouvelle qu'onlui annonça. On n'usa pour cela d'aucune précaution; on vouloit voir de quelle maniere il la prendroit. Il en fut surpris; mais il ne fit paroître aucune émotion. Ceux qui l'épioient le plus, ne remarquerent aucune altération sur son visage, & l'on vit bien en cette occasion, que rien ne peut ébranler celui qui ne veut avoir que Dien pour appui.

C'est dans les rencontres imprévues, imens à telles que celle-ci, que l'homme pris, pour

ainsi dire, au dépourvu, se montre tel Ax. 1694. qu'il est. Quoique véritablement vertueux, cette occas'il n'est pas encore tout-à-fait mort à lui-sion. même; comme la réslexion ne peut point alors appeller la vertu à son secours, il faut que sa foiblesse se montre à déconvert; le calme donc & la paix, dont jouit en cette occasion M. de Montfort, montrent bien à quel haut degré de mortification il étoit dejà parvenu. D'ailleurs, si sa sermeté n'eût été qu'une vertu de faste & d'ostentation, elle n'eût pas été constante, elle eût démenti dans le secret les sentimens dont elle se paroit en public. Or elle sut en tous temps la même. Une lettre, qu'il écrivit peu de jours après à un de ses parens qu'il avoit à Rennes, en est la preuve. Après avoir rendu à M. de la Barmondiere le témoignage qu'il devoit à ses vertus, & le tribut de reconnoissance qu'exigeoient de lui tous les bienfaits qu'il en avoit reçus; il lui parloit de l'état d'incertitude dans lequel il se trouvoit. Puis il ajoutoit ces mots, qui marquoient sa grande confiance: Je ne m'en embarrasse point, dit - il; j'ai dans les Cieux un Pere qui ne peut me manquer. Il m'a conduit ici; il m'y a conservé jusqu'à présent; il me fera toujours éprouver ses miséricordes ordinaires, quoique, pour mes péchés, je ne mérite que des châtimens.

Cette lettre étoit datée du 20 Septembre 11 entre de l'année 1694. La Communauté, où just-dans la qu'alors il avoit vécu d'une maniere si édi-nauté de hante, sut bientôt après dissipée. Le coup et. Bou-

à l'hôpi-

An. 1695. qui avoit frappé le Pasteur, avoit dispersé le troupeau. Chacun se plaça le mieux qu'il tombe ma- put. Ceux qui avoient quelques ressources, 1ade, & entrerent dans les Séminaires de Saint-Sulest conduit pice. M de Montfort eût volontiers suivi ceux-ci. C'étoit là que tendoient ses vœux, dans l'unique dessein de s'y persectionner dans la vertu. Le temps marqué par la Providence n'étoit pas encore venu : il falloit qu'il passat auparavant par une épreuve, qu'une personne moins mortifiée auroit regardée comme très-rude. La Communauté de M. Boucher lui sut ouverte, & il se crut très-heureux d'y pouvoir être admis. Tout y étoit propre à contenter son goût pour la pauvreté & la mortification; on n'y connoissoit point l'usage du vin. Les mets qu'on y servoit, n'avoient rien que de rebutant; & quelque appétit que l'on pût avoir, il falloit se faire des efforts pour se résoudre à les prendre, de sorte que l'heure du repas sembloit plutôt faite pour tourmenter la nature, que pour la soulager. Une si mauvaise nourriture, jointe à une étude continue, acheva de détruire la santé de M. de Montfort, que ses austérités & ses veilles avoient déjà beaucoup altérée. Dans cette maison, chaque Ecolier faisoit à son tour la cuisine. C'étoit le tour du vertueux jeune homme, & il la faisoit la haire sur le dos, lorsque la maladie se déclara par des accès si violens, qu'il ne lui fut pas possible de la dissimuler. Il sut obligé de se mettre au lit; &

comme la maladie paroissoit devoir être An. 1695. longue & fâcheuse, & que la Communauté n'étoit pas en état de lui fournir les secours & les remedes nécessaires, peu de jours après on le transporta à l'Hôtel-Dieu. Cette épreuve, que souvent les plus nécessiteux redoutent comme le comble des calamités, n'eut rien pour lui d'affligeant. Il eut de la joie de se voir placé parmi les pauvres de Jesus Christ; & il ne nouvoit s'empêcher de la témoigner à ceux de ses amis qui venoient le visiter. Quel honneur, leur disoit-il, d'être dans la Maison de Dieu! Ce n'est pas qu'il ne vit bien que cet honneur n'étoit pas du goût du monde, & qu'en particulier sa famille ne s'en seroit pas fort accommodée; mais il ne se regardoit plus depuis long-temps comme appartenant au monde, & ne croyoit pas devoir se gouverner par des vues purement humaines. Tout ce qui lui fit de la peine, fut de n'être pas confondu dans la foule, & qu'on l'eût placé dans la salle des Prêtres, quoiqu'il ne fût encore que dans les Ordres inférieurs. Il ne se plaignoit aussi que des soins & des attentions qu'on avoit pour lui; car les Sœurs n'eurent pas de peine à s'appercevoir que ce n'étoit pas un homme ordinaire qu'on leur avoit amené. Sa douceur, sa modestie, sa patience les frappoit; & l'estime qu'elles concurent de sa haute vertu, faisoit qu'elles étoient plus assidues à lui rendre tous les services que sa situa--tion pouvoit exiger. Elles le surprenoient

AN. 1695. toujours en prieres, toujours uni à Dieu, & produisant les actes que l'amour le plus pur peut inspirer. Jamais il ne sortoit de sa bouche la moindre plainte : s'il rompoit le silence, lorsqu'on lui parloit, ce n'étoit que pour bénir Dieu, & témoigner sa soumission parfaite à ses ordres. On le venoit voir pour s'édisser, & pour être témoin de ses sentimens; & jamais on ne sortoit d'auprès de lui, fans se sentir plus de ferveur & de desir de sa persection, tant il y avoit d'onction répandue dans ses paroles. Les choses de Dieu en fournissoient toujours la matiere; il parloit si peu de ce qu'il souffroit, qu'à l'entendre parler, on ne l'eût pas même soupçonné d'être malade. Cependant le mal augmentoit de jour en jour; les remedes ne produisoient aucun bon effet; & sa mort paroissoit comme certaine. Il n'y eut que lui qui ne perdit jamais l'espoir de sa guérison. Il s'en tint toujours assuré; & lors même qu'il sembloit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il dit si positivement à un de ses amis, M. Blain, qu'il en reviendroit, qu'on peut présumer sans témérité, vu la vie fainte qu'il avoit toujours menée, qu'il en avoit reçu de Dieu une connoifsance surnaturelle. Quoiqu'il en soit, sa convalescence sut aussi rapide, que l'avoit été le progrès de sa maladie. Il parut tout à coup comme ressuscité, & bientôt il fut en état de se lever, de marcher & de reprendre ses exercices accoutumés,

Dans ce même temps, la divine Provi- An. 1693. dence sit voir, d'une maniere bien senfible, qu'elle n'abandonnois point un hom-qu'il resoit me qui s'abandonnoit lui-même entiére- de la Proment entre ses mains. Louis de Montfort Mance. n'étoit point inconnu dans les Séminaires de Saint-Sulpice, à cause de l'étroit rapport qu'il y avoit entre eux & la Communauté de M. de la Barmondiere. De plus, la haute estime qu'en faisoit ce digne Supérieur; tout ce que ses compagnons d'étule, dont plusieurs étoient passés à Saint-Sulpice, rapportoient de sa vertu peu commune; le témoignage qu'on lui rendoit dans la nouvelle Communauté où il avoit demeuré depuis; enfin les traits héroïques de vertu qu'il avoit fait paroître dans sa maladie, & pendant son séjour à l'Hôtel-Dien: tout cela faisoit qu'on l'y regardoit comme un jeune homme dejà très-avancé dans la vertu. M Bouin, Directeur du petit Séminaire, homme tres-consommé dans les voies des Saints, le connoissoit parciculierement, parce que M. de la Barmondiere, qui, tout éclaire qu'il étoit, ne croyoit cependant pas devoir s'en rapporter à ses propres lumieres pour la conduite d'une ame si privilégiée, le lui avoit envoyé quelquefois pour lui demander conseil, & lui découvrir l'état de son ame. Cette connoissance avoit beaucoup augmenté son estime pour lui, de sorte qu'on ne pouvoit pas être mieux disposé qu'il l'étoit en sa faveur. Aussi la proposition que

An. 1695. fit M. d'Alegre, d'appliquer à M. de Monte, fort une pension de 150 livres qu'elle annexoit au petit Séminaire de Saint-Sulpice, fut-elle acceptée avec beaucoup de joie. M. Bouin fit plus. Comme cette pension n'étoit pas suffisante pour le petit Séminaire, où l'on payoit deux cens cinquante livres, il procura au fervent Ecclésiastique, sans que celui-ci l'en eût sollicité, ou même qu'il y eût seulement pensé, un bénéfice qui lui rapportoit cent livres, & pouvoit lui tenir lieu de patrimoine. Il étoit situé à Saint-Julien de Coureilles, à deux lieues de Nantes; & M. des Joucheres, Archidiacre de Nantes, en prit possession pour lui. Le jeune homme rendit compte à son oncle, par une lettre du 11 Juillet 1695, de ces nouveaux bienfaits. qu'il recevoit du Seigneur, & en particulier du dernier, dont il ignoroit alors l'auteur. Je vous prie, lui dit-il en finissant. de remercier Dieu pour moi des graces qu'il me fait, non seulement pour les choses temporelles, qui sont peu de chose, mais pour les éternelles.

Séminaire Sulpice.

It entre M. de Montfort entra donc au petit Séminaire de Saint-Sulpice, au grand conde Saint- tentement de tout le monde. Il y fut reçu par les Directeurs du Séminaire, comme un Ange du Ciel, dont l'exemple ne pouvoit manquer de répandre une nouvelle ferveur parmi les jeunes Ecclésiastiques qu'ils y élevoient; & ceux-ci avoient une si haute idée de la vertu de leur nouveau

DE M. GRIGNION.

Condisciple, qu'un Te Deum ayant été AN. 1691chanté publiquement le jour de son entrée au Séminaire, sans qu'on leur en eût dit le motif, ils se persuaderent que c'étoit pour remercier Dieu de l'entrée de M. de Montfort, comme d'une grace fignalée faite à cette maison.

99.

Il n'y eut rien dans la conduite du nou- Sa rique veau Séminariste, qui démentît l'opinion tarités favorable qu'on avoit de sa vertu. On lui vit pratiquer de nouveau, mais d'une maniere plus excellente qu'il ne l'avoit fait encore, toutes les vertus dont il avoit toujours donné jusqu'alors les exemples les plus édifians. La régularité, l'observance exacte de toutes les loix particulieres d'une maison, contribue, plus que toute autre chose, au maintien du bon ordre dans une Communauté; c'est d'elle sur-tout que résulte l'édification générale; & celui qui se fait un devoir d'y être constamment sidele, trouve en elle une sauve-garde assurée de toutes les vertus, & un moyen efficace & général pour s'avancer dans les sentiers de la perfection; tandis qu'il veille avec soin sur lui-même, pour ne point transgresser des devoirs qui sont de pur conseil; il n'est point à craindre que l'esprit de malice puisse le porter aisément à violer des préceptes; & comme ce soin l'oblige, en mille occasions, à renoncer à sa propre volonté, & à son inclination naturelle dans des choses, qui d'elles-mêmes sont très-licites, il devient nécessairement

99.

Ax. 1695- pour lui la source d'une infinité de sacrisices, & d'actes de vertu très-méritoires & très-précieux aux yeux de Dieu. Montfort posséda cette vertu dans un trèshaut degré; & ce qui prouve combien il la possédoit solidement, c'est qu'on la lui vit pratiquer toujours, avec la même constance, tout le temps qu'il demeura dans le Séminaire. Jamais il ne s'écarta, dans aucun point, des regles qu'on y prescrit, quoiqu'elles entrent dans les plus perits détails, & qu'elles obligent à la plus entiere dépendance. Soumis, comme un novice, à ses Maîtres, il ne disposoit de rien, il ne saisoit rien sans leur permission, & leur rendoit un compte exact de toutes ses démarches & de toutes ses dispositions intérieures. Cette soumission s'étendoit jusqu'aux moindres choses, & lui lioit en quelque sorte la langue, même jusqu'à l'empêcher de proférer une parole hors des temps de recréation. Mais s'il rencontroit quelque ami qui desirât lui parler, ou qui le priât de lui rendre quelque service; avant de se prêter à ses desirs, il savoit adroitement s'esquiver, pour aller en demander l'agrément à ses Supérieurs.

l'étude.

Il n'y avoit pas encore long-temps qu'il d'aller en étoit au Séminaire, que sa soumission fut Sorbonne. nisse à une épreuve assez rude. Il reçut orà dre de ne plus aller aux écoles de Sorbonne, & de se contenter des leçons de Théologie qu'on donnoit à la maison. Soit que les Directeurs de la Communauté crussent-

99.

qu'étant aussi peu avantagé qu'il l'étoit des AN. 1695biens temporels, il ne seroit point en état de faire la dépense nécessaire pour prendre ses degrés; soit qu'ils s'imaginassent que ces degrés lui seroient inutiles, ou enfin qu'ils ne portassent pas de sa capacité un jugement aussi favorable que M. de la Barmondiere, qui le préséroit, pour l'esprit, à tous ses condisciples. Quoi qu'il en soit, une pareille défense fut très-pénible au vertueux jeune homme, qui avoit un goût décidé pour l'étude, & qui regardoit la science comme une partie essentielle & nécessaire dans un Ministre des Autels. Peutêtre jamais l'obéissance ne lui coûta-t-elle davantage que dans ce point; & cependant il se rendit, sans résistance & sans murmure, à la volonté de ses Supérieurs; de forte qu'on ne connut la violence qu'il se faisoit à lui-même, que par la confidence qu'il en fit à un ami, pour lequel il n'avoit rien de caché. Toutefois, comme il étudioit, par un motif surnaturel, la peine qu'il ressentit d'une semblable disposition, ne le découragea point, & n'abattit rien de son application; & dans toutes les occasions qui s'en présenterent, il sit voir que sa grande piété n'étoit point un obstacle à ses progrès dans les sciences propres de son état. C'est ce qui parut sur-tout un jour qu'il soutenoit une these sur la grace. Ses compagnons se persuadoient qu'il ne pouvoit allier ensemble la contemplation & la science; & soit qu'ils voulussent le

AN. 1695- retirer d'un recueillement qui leur paroissoit excessif, soit qu'ils y sussent portés par quelque sorte d'envie, & qu'ils eussent dessein de mortifier & d'humilier une personne dont la vertu éclipsoit la leur, plusieurs d'entre eux résolurent de le pousser à bout, en lui proposant les argumens les plus forts dans une matiere dejà très-difficile par elle-même, & en entassant un grand nombre d'autorités prises des Ss. Peres, qui paroissoient combattre le sentiment qu'il soutenoit. Leurs efforts ne servirent qu'à faire briller davantage la solidité de son jugement, la pénétration de son esprit, & l'étendue de ses connoissances. Il résolut toutes les difficultés qu'on lui proposa, d'une maniere si nette; il expliqua les passages qu'on lui objecta d'une maniere si satisfaisante, & il sut, à son tour, en citer un si grand nombre d'autres en sa faveur, que Ubi Deus ses adversaires en demeurerent étonnés; Magitter & avouerent que l'Esprit saint est le meilleur eito disci- de tous les maîtres, & qu'il n'y a rien de tur, quòd bon & d'utile, qu'on ne puisse apprendre docetur. S. en peu de temps à son école.

Greg.

habituel.

Son re- Ce qu'on y apprend avant toutes choses, eueillemet c'est la science de l'oraison, le goût des choses saintes, la haine de soi-même, & le mépris du monde. C'est aussi ce qu'y cherchoit principalement notre vertueux Eccléfiastique, & ce qui parut en lui de la maniere la plus éclatante. Les dispositions qu'avoient faites de lui les Directeurs du-Séminaire, favorisoient l'amour qu'il avoit

pour la priere, & lui laissoient plus de An. 1695temps pour vaquer à ce saint exercice. Il sut en profiter de maniere, qu'il acquit, en peu de temps, un très-grand don d'oraison. Après avoir donné le temps nécessaire aux études théologiques, tout celui qu'il n'étoit pas obligé de donner au prochain, ou bien à la réparation des forces de la nature, il le passoit à converser avec Dieu, & presque toujours à genoux, soit à l'Eglise, soit en sa chambre. Les graces senfibles qu'il y recevoit, l'empêchoient de le trouver jamais trop long. Car, dans les premieres années du Séminaire, il étoit, autant qu'on peut le conjecturer, dans cet état de la vie spirituelle, où le Seigneur répand plus abondamment ces fortes de faveurs sur les ames qu'il veut s'attacher uniquement. Hors même de la priere, étant comme enivré de ce vin nouveau qu'il y avoit puisé, il ne pouvoit pas toujours empêcher qu'on n'en vît des effets. Soit à table, soit en recréation, il répandoit quelquesois des larmes, que la force de l'amour divin faisoit couler de ses yeux; d'autres fois, l'impétuosité de ce même amour lui faisoit tout à coup pousser des sanglots, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de retenir. Souvent, tout concentré en lui-même, il ne pouvoit prendre aucune part à tout ce qui se passoit autour de lui. Rien ne pouvoit l'affecter, hormis ce qui Le rapportoit directement à Dieu; & même, en de certains temps, on l'eût cru

99.

An. 1695- dans une espece d'extase, tant il étoit aliéné de ses sens, & plongé dans un profond recueillement. -Quelque chose qu'il fît, lors rnême qu'il s'efforçoit de sortir de la grande attention qu'il avoit à Dieu, pour se prêter davantage au prochain, il étoit visible qu'il n'en sortoit jamais. Sa présence seule suffisoit pour inspirer aux autres le recueillement, & pour les rappeller à Dieu; son air, son maintien, ses gestes, tout en lui sembloit indiquer que celui qui lit dans Invisibi- les replis de nos cœurs, & qui connoît à quam vi- fond nos pensées les plus secrètes, n'étoit dens susti. pas moins présent à son esprit, que s'il

puit. Heb. l'eût vu de ses propres yeux.

Les.

ΧĹ.

A une foi vive, répondoit le goût qu'il Son goût avoit pour les choses saintes. Il étoit trop chosessain. éclaire sur les grandeurs de Dieu, pour ne pas estimer tout ce qui avoit avec lui quelque rapport. Rien de plus tendre & de plus animé que sa piété. Elle paroissoit, ou plutôt elle éclatoit dans toutes les occasions. Le moindre objet de dévotion étoit capable de le rallumer; c'étoit un feu toujours prêt à s'embraser, & qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contenir. Bien éloigné de cette fausse spiritualité, qui, sous prétexte d'une perfection plus épurée & plus dégagée des sens, affecte de ne point recourir à ces objets sensibles que l'eglise expose aux yeux de ses enfans, il y avoit continuellement recours. Inftruit par sa propre expérience, il savoit combien ils sont propres à rappeller l'esprit &

& le cœur à Dieu, & combien le Sei-An. 1693 gneur se plait à se servir de ces moyens, fi foibles & si bas en apparence, pour opérer en nous de grandes choses. Depuis son enfance, il avoit toujours été finguliérement attaché au S. Rosaire. Cet attachement s'étoit plutôt augmenté que diminué avec l'âge. Les lumieres qu'il avoit acquises, n'avoient fait que le fortifier, &, pour marque de son dévouement à Marie, il portoit communément le Rosaire suspendu à sa ceinture. Il étoit encore plus soigneux de ne point perdre de vue l'Image de Jesus crucifié, & celle de sa sainte Mere. Il les avoit toujours sur lui; souvent il les tenoit dans ses mains, & lorsqu'il étudioit, il avoit soin de les placer l'une & l'autre devant lui.

Dans les conversations, il ne parloit que de Dieu, ou de Marie. Son cœur ne versations. tarissoit jamais sur ces objets. Son amour l'y rappelloit sans cesse; & sans mêmequ'il y sit réslexion, il y revenoit continuellement; c'étoit toujours avec un nouveau. goût: ses idées, pour tout ce qui regardoit la piété, étoient grandes & sublimes; mais on eut dit qu'il en manquoit pour traiter des choses les plus communes; tant il étoit alors abstrait, & prenoit peu de part à ce qui se disoit. S'il vouloit même, par esprit de charité, se contraindre & contribuer à la récréation commune, en accordant son discours à ceux des autres, il le faisoit de si mauvaise grace,

An. 1695- qu'il étoit aisé de voir que c'étoit un homme hors de sa sphere, qui parloit de choses dont il n'étoit nullement affecté. On en fit l'épreuve assez peu de temps après l'entrée de M. de Montfort au Séminaire. Plusieurs se plaignirent au Supérieur, de ce que dans les temps destinés à la récréation, leur nouveau camarade ne les entretenoit que d'objets plus propres pour l'oraison, que pour un temps où il convenoit de se divertir en se prêtant à des objets moins sérieux. Celui qui faisoit alors les fonctions de Supérieur au petit Séminaire de S. Sulpice, étoit M. Bouin, homme rempli de l'esprit de Dieu, & vraiment digne d'avoir la conduite de cette sainte Maison. Ce sage Directeur, qui ne pour voit lui-même ouvrir la bouche que pour parler des choses divines, crut cependant devoir condescendre aux desirs de ses inférieurs. Il donna ordre à son pénitent de se conformer pour la conversation à ses condisciples, & de s'entretenir, au moins de temps en temps, de choses indifférentes & propresà égayer la conversation Celuici fit de son côté ce qu'il put pour obéir. Il parla moins de Dieu; mais intérieurement occupé de lui, son esprit ne pouvoit se porter sur d'autres objets, & sa langue lui refusoit son ministere. Pour triompher de cet obttacle, & se faire violence à luimême, dans la crainte de manquer à l'obéissance, il s'appliqua sérieusement à le remplit l'esprit de certains traits, de cera DE M. GRIGNION.

caines histoires amusantes, pour les conter ensuite en récréation; il en sit même un petit recueil; mais, tous ses soins furent inutiles; tout ce qu'il pouvoit dire de cette nature perdoit son sel dans sa bouche; son esprit, son imagination, d'ailleurs si brillante & si séconde, ne savoit prêter aucun agrément à ses discours; & l'on ne pouvoit s'empêcher de sourire, lorsqu'on l'entendoit raconter, d'un air dévot, les choses en elles mêmes les plus comiques, Les efforts qu'il faisoit pour obéir, n'en étoient que plus louables; mais il fallut enfin lui laisser suivre l'impulsion de l'esprit de Dieu, & l'abandonner à l'attrait qui le portoit à parler des choses saintes.

Il sut en faire usage pour faire goûter Pieuses à un grand nombre de ses compagnons, qu'it introde l'aveu & de l'agrément des Supérieurs, duit dans plusieurs pratiques qu'il croyoit propres le Sémià ranimer & à soutenir leur ferveur. La naire, plupart avoient pour objet le culte de Marie: il eut voulu communiquer à tout le monde, la haute idée qu'il avoit de ses grandeurs, & sa tendre dévotion pour elle. Ayant lu le livre du fameux Archidiacre d'Evreux, qui traite de l'esclavage de la Mere de Dieu, il sit connoître cette pieule association dans le Séminaire, & plusieurs l'embrasserent à son exemple. M. Tronson, Supérieur de Saint - Sulpice, qui étoit alors à Issy, sut consulté làdessus, & ce grand homme, de son temps une des plus vives lumieres du Clergé de

72

An. 1695-France, permit au fervent Séminariste de suivre en cela le mouvement de son zele. Il crut seulement devoir faire un léger changement à la formule d'association en substituant à la qualité d'esclaves de Marie, celle d'esclaves de Jesus en Marie. Par une suite de ce même amour pour l'auguste Mere de Dieu, notre saint jeune homme n'eut pas plutôt connoissance du Pseautier de saint Bonaventure, ouvrage où tout respire l'amour le plus tendre & le plus affectueux pour Marie, qu'il se hâta de le faire connoître aux autres, qu'il se fit une loi de le réciter, & qu'il en conseilla l'usage à ceux qui, comme lui, n'étoient pas encore engagés dans les ordres sacrés. Chaque jour c'étoit de sa part de nouvelles industries pour réveiller sa ferveur & celle des autres Séminaristes. Dans cette vue, il composa des cantiques qu'il récitoit ensuite, sans s'embarrasser des critiques qu'on en pouvoit faire. La piété les avoit dictes; c'étoit elle seule qui conduisoit la voix & qui animoit son geste, lorsqu'il les chantoit. Tantôt il persuadoit à ses camarades d'adresser aux saints Anges les uns des autres, les saluts qu'il est d'usage de se faire réciproquement. Tantôt il leur montroit, par son exemple, à avoir continuellement à la bouche des paroles d'actions de graces; afin de témoigner à Dieu leur reconnoissance, pour tant debiens dont il ne cessede nous combler, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grace.

Avec tout cela, s'il repcontroit quelque An. 1697 tableau de Notre Seigneur on de la sainte Vierge, qui lui parût propre à inspirer de la dévotion, c'étoit une heureuse découverte dont il ne manquoit pas de faire parc à ses amis. Souvent même, quand ces choses étoient de nature à pouvoir s'acheter, il en faisoit emplette & les distribuoit ensuite à d'autres.

Ce dernier trait pourroit surprendre, vû la grande pauvreté dans laquelle vi- fiancedans voit M. de Montfort, & dont il s'étoit la Provifait une loi de laquelle il ne s'écarta jamais. Cette loi, il l'observa dans le Séminaire avec la derniere exactitude. Il n'avoit rien en propre, & ce qui étoit à son usage, étoit ce qu'il y avoit de plus pauvre; mais, quand il s'agissoit de bonnes œuvres, & de faire de pieuses emplettes, on eut cru qu'il avoit à sa disposition des sonds inépuisables. On a déja vu ce qu'il saisoit en ce genre, des le temps qu'il étoit encore chez M. de la Barmondiere. Le petit Séminaire fut souvent témoin de pareils essets de sa charité. Sans en sortir, il trouvoit le moyen d'affister un grand nombre de pauvres, sur - tout d'Ecclésiastiques. Des personnes, qui connoissoient ses vertus & ses besoins, se faisoient un plaisie de lui donner; mais ce qu'il en recevoit ne restoit dans ses mains, qu'autant qu'il le falloit, pour en faire des œuvres de charité, ou pour l'employer à des choses qu'il croyoit utiles au prochain. Octoit

An. 1696- l'homme de la Providence; s'il avoit en elle une confiance filiale, elle avoit de lui le soin qu'une mere tendre a de son enfant. Plus il étoit saintement prodigue envers les autres des ressources qu'elle lui faisoit trouver pour lui-même, plus elle se plaisoit à lui en fournir de nouvelles & de plus abondantes. L'expérience qu'il en avoit, lui faisoit même faire quelquesois des dépenses peu compatibles avec modicité de ses moyens; comme d'acheter des amas de mauvaises chansons qu'il entendoit chanter dans les rues, ou de mauvais livres qu'il trouvoit sur les quais, pour les déchirer aussi-tôt en présence des vendeurs. On avoit beau lui représenter que les personnes les plus opulentes ne pourroient pas remédier à un pareil mal, il ne pouvoit écouter que son zele, & l'indignation qu'il avoit de voir Dieu outragé, & le salut du prochain en danger. La moindre de ses craintes étoit que de pareilles œuvres lui fissent jamais manquer de ce dont il avoit besoin. Il s'étonnoit même de ce que tout le monde n'avoit pas dans la Providence une confiance pareille à la sienne. Un jour, qu'il vouloit se procurer quelque chose dont il avoit un pressant besoin, il pria un bon seculier, M. le Vallier, qui demeuroit, ainsi que lui, au petit Séminaire, de la lui acheter, & lui donna pour cet effet une somme modique, qui étoit tout ce qu'il avoit alors. La som-. me n'étoit pas, à beaucoup près, assez gran,

STORE THE STORE OF THE STORE OF

67

de pour la chose qu'il demandoit. Le Sécu- 201. 1695 lier le lui représenta, mais envain : il n'en recut point d'autre réponse, finon qu'il n'avoit pas de foi; en effet, il n'en eut pas assez pour multiplier la somme, & on se moqua de lui, quand il la proposa pour une chose qui valoit trois sois davantage. Il rapporta donc l'argent à celui qui le lui avoit donné, & celui - ci lui reprocha de nouveau qu'il manquoit de foi, & il ajouta, que sa bonne Mere, parlant de la très-sainte Vierge, Inisourniroit le surplus; ce qui ne manqua pas d'arriver presque aussi tôt.

Quelque louables qu'eussent été de pareils sentimens dans le fervent Sémina-trouvoitée riste, ils auroient été justement suspects, repréhensi-& l'on eût pu plutôt les regarder com- de Montme l'effet d'une imagination vive & bouil- fort. lante, que le fruit d'une vertu solide, fi la conduite d'ailleurs n'eut pas été des

plus régulieres, & si dans la pratique du bien il eut moins consulté l'obéissance que son humeur & sa propre volonté. Mais c'est un reproche qu'on n'eut jamais droit de faire à M. de Montfort. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que dans sa conduite il y avoit quelque chose de fingulier, qui frappoit, & qui ne prévenoit pas tous les esprits en sa faveur. Le souverain mépris qu'il avoit pour les choses du monde, ne lui permettoit pas toujours

de faire attention à ce qu'on y regarde

communément comme des bienséances.

An. 1695- Il y avoit dans ses gestes, dans son tob, dans ses manieres, dans son maintien, quelque chose de simple, qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Fait pour vivre avec les hommes, & pour gagner les hommes à Dieu, peut-être auroit-il dû se plier davantage à leur goût, en ce qui n'est point contraire à la véritable vertu. Souvent on l'en a averti, & s'il ne se corrigea pas sur ce point, s'il sortit du Séminaire avec ces intérieur fingulier, qu'il y avoit apporté, on peut dire, que ce ne sut, en aucune maniere, la faute des Messieurs, qui en étoientalors les Directeurs, & qu'ils se donnerent pour cela tous les soins que Leur prudence & leur zele pouvoient exiger. Mais, s'il est juste de les excuser, je ne crois pas non plus qu'on puisse faire un crime à M. de Monfort', de pareils défauts, qui n'étoient en lui qu'extérieurs. Souvent on en voit de semblables en bien des personnes, qui sont bien éloignées d'être aussi vertueuses que lui, sans qu'on les leur rév proche, ou que même on y fasse beaucoup d'attention. Toutes les fois qu'il en fut repris, quelque sévere que fût la réprimande, il la reçut avec toute la modestie & l'humilité possible; il sit même des efforts pour s'en corriger; mais, soit qu'il n'apperçut pas assez en lui-même ce que tout le monde y voyoit, soit que, tout occupé des choses divines, il ne put pas arrêter ses pensées sur ce qui lui sembloie de pures bagatelles; bientôt il perdoit de

vue tout ce qui lui avoit été dit sur cet Aut 1695objet; ou plutôt, disons que Dieu permettoit ces légeres ombres dans son serviteur, afin de couvrir en lui ses plus grands dons, & de le tenir lui - même dans une plus profonde humilité. Peutêtre aussi, dans bien des occasions, re grand amateur de la Croix de Jesus crair gnoit-il de se trop rapprocher du monde & de n'être pas affez fidele aux secretes inspirations de son divin Maître, s'il eût agi d'une autre maniere. C'est ce que l'on doit sur-tout penser de certaines actions qui lui étoient familieres, & dont il ne se désista jamais, quoiqu'elles parussens ridicules & bizarres à bien des personnes, & qu'elles lui attirassent bien des railleries de leur part; comme, par exemple, lorsqu'il fréquentoit les écoles de Sorbonne, de s'y mettre à genoux en arrivant, pour y faire la priere; lorlqu'il accompagnoit quelqu'un de ses condisciples en visite, de se mettre à genoux à la porte, ou sur l'escalier, en l'astendant; & quand il devoit faire partie de la compagnie, de se tenir dans un profond recueillement sans y prendre part, pour peu que la conversation roulat sur des obiets profancs & qui lui fussent étrangers; lorsqu'il alloit dans les rues, d'y tenir les yeux si baissés, qu'il voyoit à peine peu de pas au-devant de lui; d'y marcher le plus souvent la tête découverte, par respect pour la présence de Dieu, & d'as Cs

An. 1695 voir alors son chapelet ou son crucifix à la main, comme dans une église. Toutes ces choses peuvent être regardées comme de pieux excès qu'on ne doit point légérement imiter; mais qu'il seroit, je crois, téméraire de condamner tout-à-fait, dans un homme tel que M. de Montfort, à cause de la sublimité de ses motifs, & de l'élévation de son esprit. Car les attribuer au vain desir de se singulariser, ou à quelque autre vue, également vicieuse; c'est ce que démentent évidemment & la conduite irréprochable qu'il a constamment soutenue, & les grandes choses que le Seigneur a opérées par son ministère.

Differens iugemens gu'on porte de sa conduite.

Quoiqu'il en soit, comme tous les traits que nous venons de décrire prêtoient à la malignité, que c'étoit ce qui s'appercevoit d'abord dans notre fervent jeune homme; & que la plupart de ceux avec qui il vivoit, dans un âge où l'on ne s'arrête qu'au dehors, & où l'on s'attache bien plus à relever le ridicule dans autrui, qu'à étudier ce qu'on y pourroit imiter, ne pouvoient pas, ou ne vouloient pas pénétrer les motifs qui pouvoient excuser ou même sanctifier ce qui leur paroissoit en lui de désectueux; il est certain que sa conduite sut dès-lors un problême. Chacun l'expliqua selon qu'il étoit affecté. Les uns ne croyoient pas, que, pour quelques manieres extérieures, fingulieres, il est vrai, mais après tout innocentes en elles-mêmes & provenant d'un bon prin-

59

cipe, on putjustement condamner un jeune Ant 1695homme, en qui on ne pouvoit remarquer rien de véritablement répréhensible, & qui se conduisoit en tout de la maniere la plus édifiante & la plus conforme aux sublimes maximes de l'Evangile. Les autres, dont l'imagination le plaisoit à repandre les plus noires couleurs sur tout ce qui ne quadroit pas avec leurs idées fe représentant les actions peu communes de M. de Montfort, comme l'effet d'un naturel vain, bizarre, ennemi de l'ordre & de l'obéissance, concluoient dela que tout ce qui paroissoit en lui de plus louable n'étoit qu'orgueil & qu'illusion, un fantôme de vertu sans réalité. Il est vrai que pour peu qu'on fût de bonne foi, & qu'on examinat les choses sans préjugé, il étoit difficilé qu'on put se former un jugement si sinistre, ou du moins en demeurer sérieusement convaincu : mais plufieurs feignoient de le croire, ou formoient la-dessus des doutes, & l'on agissoit en conséquence. Dans les uns, ces doutes favorisoient leur penchant naturel à toujours prendre en mauvaile part les actions du prochain; dans les autres c'étoit une jalousie secrete, qui se couvroit de divers prétextes pour se dérober à la vue des autres, & qui souvent même avoit l'art de se cacher à elle-même sa propre noirceur. Quelques - uns étoient bien aises qu'on regardat, comme équivoque, une vertu à laquelle ils sen29.

AN. 1695- toient bien qu'ils ne pourroient pas atteindre; d'autres trouvoient dans ces soupçons quelque soulagement à la peine qu'ils ressentaient de se voir éclipsés par une personne plus jeune qu'eux, dans l'esprit de ceux dont ils souhaitoient le plus d'être estimés. Telles furent les principales sources d'une guerre très-pénible que la vertu de M. de Monfort eut des lors à soutenir, & qui fut pour lui chaque jour, une occasion séconde des victoires les plus signalées. On ne peut douter que l'esprit de ténébres n'y eut beaucoup de part, & qu'il ne mit alors en jeu, comme il a toujours fair, les diverses passions des hommes pour pousser, s'il le pouvoit, à bout une vertu qu'il prévoyoit devoir être un jour employée à la ruine de son empire; mais ce qu'on y doit envisager sur - tout, c'est la conduite du Seigneur, qui, par ces premiers combats, vouloit préparer son serviteur à soutenir dans la suite les chocs les plus furieux de la part de l'enfer & du monde, & montrer en lui la force & la richesse de sa grace.

Ainsi M. de Montfort, après être entré de dans le petit Séminaire avec une réputation ses cama-pen commune de sainteté, se vit bientôt en butte aux mépris, aux railleries d'un grand nombre de ceux avec lesquels il vivoit. Ses manieres extraordinaires devinrent d'abord un objet de plaisanterie pour une jeunesse, kervente d'ailleurs, mais qui

99.

royoit avoir droit de se divertir aux dé- An. 1695pens de tout ce qu'elle pouvoit remarquer de ridicule en autrui. Ces plaisanteries revenoient sans cesse, & souvent étoient accompagnées de tout ce qui pouvoit les ren-. dre plus piquantes & plus mortifiantes : cependant, comme elles ne suffisoient pas pour corriger notre vertueux jeune homme, il y eut plus d'une fois, parmi ces compagnons, de ces gens qu'on nomme des originaux, beaucoup plus finguliers dans leurs manieres, que celui qu'ils persécutoient pour sa singularité, qui lui donnerent des soufflets, pour lui faire redresser la tête, lorsque, sans s'en appercevoir, il la tenoit un peu trop penchée d'un côté. C'est ce qui lui arriva, une fois entre autres, dans une conférence publique. Un avertissement de cette nature auroit paru bien dur à tout autre; M. de Montsort ne paroissoit le sentir, que pour redresser au même instant la fituation de tête qui choquoit, & dont on le reprenoit.

Les moins pieux; on sait que, même dans les meilleures Communantés, ce qu'on fait sont eux qui donnent le ton, tandis que la vertu modeste cherche la retraite & le silence; les moins pieux se plaignoient de ce qu'il n'avoit à la bouche que les louanges de Marie; ils lui reprochoient d'aimer plus la Mere que le Fils, & par conséquent de lui rendre un culte excessif, & qui par la même ne pouvoit lui plaire. M. de Montsort ne cessa pas pour cela de parler de la

Plainter

99

AN. 1695. Mere de Dieu; mais il parla davantage de Dieu même & des choses divines. Cela ne les contenta pas. Ils se plaignirent aux Supérieurs du Séminaire, que cette affectation qu'il avoit à ne parler que de choses saintes, étoit une chose insupportable, & que c'étoit renverser l'ordre, en donnant à la priere un temps fait pour délasser l'esprit. Ce fut à cette occasion, qu'il eut ordre de se porter à des discours indifférens. Nous avons déjà dit ce qu'il fit en conséquence. Il s'efforça d'obéir; mais le peu de grace qu'il avoit à parler des choses profanes, le peu de goût qu'il prenoit à ce qui ne fait que flatter l'esprit, & une espece d'incapacité pour ce qui ne se rapporte point à Dieu, le firent regarder de plusieurs comme un esprit simple, comme un homme ignorant qui ne seroit jamais bon à rien: &, quand on fut que, dans fa retraite, il s'occupoit quelquefois à composer des cantiques, ceux d'entre les Séminas xistes qui se piquoient d'esprit; curent unes grande curiofité de les voir, pour en rico à ses dépens, ne croyant pas qu'il pût som tir de la plume d'un dévot aussi abstrait. rien que de propre à exciter leurs risées. Ils durent cependant y trouver, que Mi de Montfort y parle noblement de Dieu & des choses saintes, & que l'esprit de piété qui les a dictés, en y répandant la grace & l'onction qui lui sont propres, a bien suppléé à ce qu'il pourroit y manquer du côté des regles de l'art. Voilà, dis-je, ce qu'ils y auroient dû trouver; mais des esprits An. 1695.

préoccupés n'étoient guere en état de por
ter un jugement sain & vrai : on ne vit
donc point, on ne sentit point ce qu'il y
avoit de grand & de noble dans les poësses
sacrées du servent Séminariste, & ils censurerent impitoyablement; ils tournerent
en ridicule ce qu'ils y apperçurent de défauts.

Ces contradictions, que M. de Mont- On tejufe fort éprouvoit de la part des autres Sémi-tifie. naristes, ne surent pas d'abord portées à leur comble. Dans les premieres années, tout le temps qu'il eut le bonheur d'être sous la direction de M Bouin, cet homme séraphique dont nous avons parlé, il eut la consolation de savoir que sa conduite. au moins quant à l'essentiel, avoit son approbation; & le jugement d'un homme, si généralement estimé, contrebalancoit bien le mépris d'une jeunesse prévenue, & & servoit à la retenir dans de justes bornes. Il arriva même, en plus d'une occafion, que cet homme, vraiment spirituel, rendit hautement justice à la vertu du vertueux jeune homme. Un jour, en particulier, qu'on blâmoit en sa présence ses pénitences, qui sembloient en effet excessives, & qu'on les mettoit en parallele avec celles d'un autre Ecclésiastique, qui, après des austérités très - grandes, étoit, au sçu de tous, tombé dans le déréglement; M. Bouin prit la parole, & en deux mots fit voir la différence essentielle

An. 1695- qu'il y avoit entre ceux dont il étoit question: S'ils sont semblables, dit-il, dans la pratique de la pénisence, ils ne le sont pas dans celle de l'obéissance : le premier étoit un

opiniatre; celui-ci est un obeissant.

Eprenves redeur.

La mort de M. Bouin ayant privé M. de la part de Montfort de son saint Directeur, celui de son Di- qui voulut bien se charger du soin de son ame, prit à son égard une conduite toute différente. Dès lors ses épreuves furent beaucoup plus fortes, mais elles n'en furent pas moins avantageuses pour lui. M. l'Echassier étoit l'homme du monde le plus éloigné de tout excès. Ce qu'il y avoit d'extraordinaire en son pénitent, son caractere tout de feu, les saillies de son amour, les opérations même de la grace qui sortoient de l'ordre common, durent donc lui paroître suspects. Aussi mit-il tout en œuvre pour éprouver la bonté de son esprit, & sur-tout son obéissance. Il le contredisoit, il l'humilioit en tout; il trouvoit à redire à tout ce qu'il faisoit; à peine condescendoit-il quelquesois à ce qu'il desiroit de lui; s'il lui accordoit quelque chose, c'étoit, pour l'ordinaire, d'un air qui faisoit entendre qu'il le désapprouvoit; quelquefois ce qu'il lui avoit accordé, il le défendoit bientôt après, & il lui commandois au contraire ce qu'il y avoit de plus contraire à son goût; il le tenoit d'ailleurs dans la plus étroite dépendance, & ne vouloit pas qu'il agît en rien selon le monvement de la propre volonté; il ne lui étoit

99.

plus permis de donner à l'oraison d'autre Ar. 1695temps que celui qu'il lui avoit marqué, ni de faire d'autres auflérités que celles qu'il lui avoit permises. Quand le fervent Séminariste, selon la louable coutume de la ·Maison, venoit rendre compte à son Directeur de l'état de sa conscience, il ne trouvoit jamais celui-ci prêt à l'entendre, & bien souvent il en étoit rebuté. Du reste il n'échappoit jamais au Directeur la moindre parole, le moindre signe d'approbation, qui pût faire connoître qu'il estimoit la vertu de son pénitent.

Une pareille conduite étoit bien capable de faire mourir l'amour-propre. Elle ne périeur le parut pas encore suffisante à M. l'Echassier. mortisse en Il crut qu'il lui falloit encore porter des bliquement.

coups d'autant plus rudes, qu'ils feroient publics. M. Brenier, le Supérieur du petit Séminaire, sut chargé de ce soin, & personne n'étoit plus capable que sui de s'en bien acquitter. Sérieux par caractere, & fort rude envers lui-même par vertu, il connoissoit parsaitement tous les replis du cœur humain, & possédoit, au souverain degré, l'art de mortifier ceux dont il vouloit éprouver la vertu. Cet art, il l'épuisa tout entier sur M. de Montfort. Quelque those que pût faire le fervent jeune homme, il ne recevoit de lui que des réprimandes. Non-senlement tout ce qu'il y avoit en lui de défectueux, tout ce qui portoit la plus legere empreinte de l'amour-propre, étoit relevé, exagéré de la maniere la plus mor99.

An. 1695. tisiante; mais ses actions les plus vertueus ses étoient assez souvent mal interprétées. Son air de piété n'étoit qu'affectation; ses discours étoient pitoyables; son silence, stupidité; ses oraisons, illusion; son zele, l'effet du tempérament; ses actes de douceur & d'humilité, des moyens pour s'attirer l'estime des autres, & pour leur en imposer. C'étoit à l'entrée de la récréation, devant une foule de jeunes gens, que M. Brenier s'y prenoit ainsi pour mortisier M. de Montfort; non pas deux ou trois fois seulement, mais constamment pendant l'espace de six mois consécutifs. Que n'eut point alors à souffrir celui-ci, surtout de la part de ses camarades, qui, ne pénétrant pas assez les motifs de leur Supérieur, croyoient entrer dans ses vues, en mortifiant & en raillant à toute outrance celui qu'ils en voyoient ainsi traité? Bien peu de personnes eussent été capables de soutenir un pareil choc. La parience de M. de Montfort n'en fut pas même ébranlée. Il écoutoit, d'un air tranquille & serein, les choses les plus piquantes; & bientôt après, il s'approchoit de son saint persécuteur d'un air gai, & lui parloit avec autant d'ouverture, que s'il en avoit reçu des applaudissemens. Enfin M. Brenier ne put soutenir plus long-temps l'emploi dont il s'étoit chargé, & il avona simplement à M. l'Echassier, qu'il ne savoit plus par où prendre M. de Montsort pour l'humilier. Cet aveu toutefois ne fit point changer au

DE M. GRIGNION. 67

Directeur de conduite; & si la persécution, An. 1695de la part des jeunes gens du Séminaire, 99. ne sut pas toujours également violente, elle le sui encore assez pour tenir en haleine & pour éprouver la constance de seur ver-

tueux condisciple.

Au milieu de toutes ces épreuves, la vertu du serviteur de Dieu prenoit sans Monifort cesse de nouveaux accroissemens. C'étoit fait le von toujours cette tendre & vive dévotion pour avant d'éla Reine des Vierges, qui s'étoit fait re-tre dans les marquer en lui des le temps de sa premiere crés. enfance. On l'avoit chargé, à cause de sa piété, du soin de cette belle chapelle, qui lui est consacrée dans l'Eglise de Saint-Sulpice, derriere le chœur : il est incroyable avec quelle satisfaction & quelle exactitude il s'acquittoit de cet emploi, dont il ne se désit jamais tout le temps qu'il resta dans le Séminaire. Par une suite de cette même piété, ayant eu permission de son Directeur de se consacrer à Dieu par le vœu de chasteté, long-temps avant qu'il entrât dans les Ordres sacrés, auxquels ce vœu est attaché, il choisit, pour le faire, la chapelle de la Vierge dans l'Eglise de Notre-Dame, où il alloit, ainsi que plusieurs autres Séminaristes, communier tous les samedis. Là, aux pieds de celle qu'il avoit coutume d'appeller sa bonne Mere, il présenta à Dieu, par ses mains, le sacrifice parfait d'un corps, qui, par la miséricorde divine, avoit été préservé de ces souillures, dont la jeunesse n'est que trop souvent flétrie.

99.

mortifier

en tout.

L'exercice continuel de la pénitence & de la mortification avoit été un des princi-Soin qu'il paux moyens dont il s'étoit servi pour obde se tenir cette grace. Afin de la conserver, il ne l'abandonna jamais. Quoique ses austérités fussent plus modérées, depuis que l'obeissance en eut ôté le choix à sa ferveur, elles auroient pu paroître extrêmes à tout autre, qui n'auroit pas été, comme lui, transporté d'une sainte haine contre luimême Ilsavoit profiter de tout pour tourmenter son corps: il ne lui donnoit de treve ni le jour ni la nuit; & la maniere dont il le traitoit, eût fait croire qu'il s'en regardoit comme le bourreau. Il occupoit la chambre la plus incommode de la maison; immédiatement logé sous le toit, il ressentoit tout ce que les chaleurs de l'été & les glaces de l'hiver ont de plus accablant, sans jamais avoir eu la pensée de se procurer un logement un peu moins rigoureux, ou de tempérer en rien les rigueurs d'une si triste demeure. Dans les plus grands froids, il y demeuroit presque tout le jour, & n'approchoit jamais du feu, quoiqu'il fût légérement vêtu, mal chaussé; & que, pour affliger davantage la nature, sans qu'il y parût, il portoit des bas dont le pied étoit tout ouvert du côté de la semelle du soulier; pratique qu'il observa constamment toute sa vie. Il n'étoit pas plus indulgent pour lui-même dans les autres points. Ses sens extérieurs, son esprit, sa volonté, tout en lui étoit dans l'assujettissement le plus

DE M. GRIGNION.

99.

parfait à l'esprit de Dieu. Il ne s'accordoit AN. 1695 rien de ce qu'il pouvoit se resuser; & c'étoit assez qu'il se sentit une forte inclination vers quelque chose, pour qu'il se l'interdît, au moins pour un temps, jusqu'à ce que cette grande activité se fût rallentie. Tout cela, il le faisoit sans trop de contrainte; il trouvoit même de la douceur à le faire, parce qu'il le faisoit par le principe de l'amour.

Ce même amour, qui le portoit à ne Son exasrien omettre de tout ce qu'il savoit être itude à agréable au Seigneur, faisoit qu'il donnoit de ses emune attention toute particuliere aux emplois plois. que l'obéissance lui confioit, & qu'il s'en acquittoit parfaitement. Ses Supérieurs, pour le distraire un peu de son recueillement, que plusieurs trouvoient excessif, l'ayant nommé pour être Maître des Cérémonies, sous la direction de celui qui l'étoit en chef, dans le peu de temps qu'iloccupa cette place, il vint à bout d'une chose, que beaucoup d'autres avant lui avoient inutilement tentée; ce fut de rassembler & de ranger par ordre tout ce qui regardoit les différens ministères qui servent au culte divin, afin que chaque personne pût trouver aussi-tôt ce qu'elle avoit à faire.

Mais c'étoit sur tout dans les actions de zèle, qui regardent le salut du prochain, avec lequel que la charité du pieux Séminariste pa- la fait le que la charité du pieux Séminariste pa- la fait le roissoit dans tout son jour. Comme ces me, sortes de fonctions s'accordoient parfaitement avec son attrait particulier, on le

An. 1700. voyoit alors tout entier. Ce qu'il disoit; paroissoit inspiré par l'esprit de Dieu, tant il y avoit de grace & d'onction dans ses paroles. C'est ce qu'éprouverent les enfans qu'il fut charge de catéchiser. On lui avoit à dessein donné le soin de ceux qui passoient pour les plus dissipés dans un des quartiers du fauxbourg Saint Germain. Mais quelque mal disposés qu'ils fussent, il savoit tellement les toucher, que les plus indociles fondoient en larmes, & donnoient des fignes d'une véritable conversion. Le bruit de ces succès étant parvenu au Séminaire, quelques jeunes gens, qui ne pouvoient ajouter foi à ce qu'on en disoit, voulurent s'assurer par eux-mêmes de la vérité. Ils furent un jour au catéchisme de leur confrere. Ils se proposoient d'en relever ce qu'ils y trouveroient de rifible; mais le ton ferme & pathétique dont celui-ci parla devant eux des grandes vérités de la Religion, sit sur eux une si vive impression, qu'ils surent obligés de reconnoître en lui le talent de toucher les cœurs.

Il y eut aussi, vers le même temps, d'au
deux jeu- tres rencontres imprévues, où le zèle tout

nes gens, de seu de M. de Montsort parut avec éclat.

gui se battoient l'é- Un jour il rencontra, dans un endroit
pée à la écarté, deux jeunes gens qui se battoient
l'épée à la main. A la vue d'une action si
criminelle, & du péril éminent que couroient des ames rachetées du sang de JesusChrist, transporté, comme hors de lui-

même, il prend en ses mains le Crucifix

qu'il portoit toujours sur lui, s'avance har- An. 1700. diment vers les deux combattans, & leur parle avec tant de force & de sagesse, qu'il les oblige à se séparer, & les réconcilie l'un avec l'autre. L'un d'eux fut si frappé de cette action héroïque, qu'il pensa dès ce moment à quitter le siecle, & peu de temps après, il entra dans le Séminaire de Saint-Sulpice, où il raconta ce trait à plufieurs personnes M Blain, celui de qui nous avons en main les manuscrits, le lui a entendu raconter avec admiration; & d'ailleurs, il le tenoit de M. de Montfort lui-même, qui n'avoit presque rien de caché pour lui.

Dans un autre temps, ayant été député, avec un autre Séminariste très-fervent, lérinage à pour faire, au nom de sa Communauté, N. D. a un pélérinage à N. D. de Chartres, selon le pieux usage qui se pratique tous les ans dans cette sainte Maison, il ne fit, pendant tout le chemin, que donner à chaque pas de nouvelles préuves de son zèle. Sans penser même à la fatigue qu'il prenoit, en traversant les vastes plaines de la Beauce, s'il voyoit au loin des laboureurs, il quittoit souvent son compagnon, pour aller les catéchiser, & leur dire un mot d'édification. Arrivé à Chartres, il se rendit droit à la Chapelle, qui étoit le terme de son pélérinage. Le lendemain, il y revint de très-grand matin; il y communia; & ne se lassant point d'être aux pieds de celle qu'il avoit toujours regardée comme la ten-

AN. 1700. dre Mere, il y demeura six heures entieres; à genoux, immobile, & dans une profonde oraison. Il quitta à regret ce saint exercice, quand on l'avertit qu'il devoit aller prendre sa réfection : il le reprit bientôt après, & le prolongea jusqu'au soir; de sorte que son compagnon, quoique très-pieux, s'étonnoit de le voir s'entretenir si long-temps avec Dieu. Ainsi un voyage, qu'on avoit cru capable de le dissiper & de le distraire, ne servit qu'à rendre fa ferveur plus vive, & son recueillement plus profond.

Il est fait célebre sa premiere Me [e.

Tant de traits de vertus, une innocence Prêtre, & rare, jointe à la vie la plus pénitente & la plus austere, une jeunesse passée dans la pratique sublime des conseils évangéliques; les plus rudes épreuves, soutenues avec une patience inaltérable, tout déposoit en faveur de notre vertueux Ecclésiastique; tout sembloit l'inviter à recevoir le sacré caractere auquel le Seigneur l'avoit appellé depuis long-temps, d'une maniere signalée. Il avoit passé l'âge prescrit pour cela par les saints Canons, ayant déjà plus de vingt-sept ans; de plus, doué d'un excellent esprit, & ayant consacré bien des années à l'étude de la Théologie, il avoit abondamment toutes les connoissances requises pour le saint Ministère. Néanmoins pénétré, d'un côté, de respect à la vue de la sainteté du Sacerdoce, & des grandes obligations qui l'accompagnent; d'un autre côté, n'envisageant en lui-même que

73 la foiblesse & son incapacité, il ne pensoit qu'avec tremblement à l'auguste dignité qui sembloit se présenter à lui. La proposition qu'on lui en sit, l'accabla. Ce sut la premiere fois, ou plutôt la seule fois de sa vie, qu'il témoigna des sentimens contraires à ceux de l'obéissance. Il fallut un commandement exprès : on le lui donna 3 & dès ce moment, faisant taire toutes les craintes, toutes les répugnances que sa profonde humilité lui faisoit sentir, il plia hamblement les épaules sous le fardeau qu'on lui imposoit. Il fut fait Prêtre le samedi des Quatre-Temps, après la Pentecôte de l'année 1700, le 5 de Juin, par les mains de M. l'Evêque de Perpignan. Après quelques jours donnés à la préparation la plus servente, il dit sa premiere Messe à cet Antel de la Vierge, dont il avoit eu soin pendant tant d'années. La ferveur avec laquelle il la dit; les grands sentimens dont son ame étoit alors pénétrée, & qui se faisoient même remarquer au dehors, & répandoient sur toute sa personne je ne sais quoi de céleste, ravirent d'admiration tous ceux qui y affisterent. Plusieurs même, de ceux qui n'étoient pas trop favorables au nouveau Prêtre, déclarerent qu'il leur avoit parn un Ange à l'Autel, & qu'ils n'avoient jamais vu personne s'acquitter de cette auguste fonction, d'un air si touchant & si dévot.

Fin du premier Livre.



LAVIE

D E

٤

M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Pispositions où étoit M. de Montfort, quand il se vit revêtu du Sacerdoce. Il se détermine pour l'emploi de Missionnaire. Il suit M. l'Evêque à Nantes. Il le quitte. Ce qui lui arrive à Fontevrault. On le retient pour Aumonier à l'Hôpital de Poitiers. Biens qu'il y sait. Mortifications qu'il essuie au Séminaire d'Angers, & à celui d'Isy. Il est quelque temps à la Salpétriere. Ce qu'il souffre après en être sorti. Il rétablit la paix parmi les Hermites du Mont-Valérien. Soins qu'il se donne pour une de ses Sœurs. Charité qu'exercent à son égard les Dames Religieuses du Saint Sacrement. Sa Sœur se fait Religieuse, Il retourne à l'Hôpital de Poitiers, Conduite qu'il y mene,

75

Acle héroique de charité. Contradictions qu'il Am. 1700. éprouve. Projet qu'il conçoit de la Congrégation des Filles de la Sagesse. Ce qui donne lieu de croire qu'il avoit depuis long-temps des lumieres surnaturelles à ce sujet. Il rassemble quelques pauvres filles, & quelles étoient en cela ses vues. Il met Mademoiselle Trichet parmi elles, & lui donne un habillement particulier. Il se retire de l'Hôpital, & s'offre aux Supérieurs Ecclésiastiques pour donner des Miffions. Ce qu'il étoit alors. Comment il se comporte dans les fonctions du Ministere Apostolique. Mission de Montbernage. Erection d'une chapelle à l'honneur de la sainte Vierge. Sa charité pour les pauvres. Il s'affocie un jeune homme. Humiliation qu'il reçoit à la Mission du Calvaire. Mission de Saint-Saturnin. Réparation publique des excès qui se commettoient en un certain endroit de ce fauxbourg. Prédiction du serviteur de Dieu. & comment elle fut accomplie. Autre événement de la même nature. Il est interdit. Quelle en est la cause. Comment il se comporte en cette occasion. Il se détermine à aller en pélérinage à Rome. Lettre circulaire qu'il écrit avant son départ de Poitiers.

M. DE MONTFORT avoit jusqu'alors travaillé sans relâche à sa propre perfec-tions où étion, quoique toujours dans la vue de se Montfort, rendre utile au prochain, & de travailler quand il se à la gloire de Dieu. En recevant le carac-vit revêtu tere du Sacerdoce, il enavoit aussi reçu l'es-du Sacer-

≥2. I5.

AN. 1700. prit. Ainsi, sans rien diminuer du zele ardent qu'il avoit toujours eu pour sa perfection, il ne songea plus qu'à s'appliquer à faire naître dans le cœur des autres le même zele, & à les rendre participans du bonheur qu'il possédoit lui-même. Em-Rom. 9. brasé du seu qui dévoroit le grand Apôtre, x.2.2. Cor. il eût pu, comme lui, prendre à témoin le souverain Scrutateur des cœurs, de la douleur vive & continuelle qu'il ressentoit de la perte de ses freres en Jesus-Christ, & de la joie sincere avec laquelle il se seroit sacrifié tout entier, pour procurer leur salut. Ce fut la tout à la fois, & le principe

de toutes ses démarches, & la cause de tout ce qu'il eut depuis à souffrir.

It se détermine pour l'emploi de Missionnaire.

Il n'avoit point balancé, comme on l'a vu, sur le choix de son état; il ne balança pas davantage sur le choix du ministère, auquel il devoit donner la présérence. Prêcher Jesus-Christ, le prêcher aux pauvres, aux personnes les plus abandonnées, fût toujours son attrait dominant. La Grace le pressoit là-dessus si puissamment; elle lui faisoit voir si clairement que c'étoit là ce que le Seigneur demandoit de lui, qu'il n'eût pu, sans se rendre coupable d'une grande infidélité, suivre une autre route, quelque sainte qu'elle pût être. Aussi, quoique bien des raisons, prises même de la reconnoissance, & appuyées sur les motifs les plus louabies, le portassent à s'engager dans une Congrégation à laquelle il devoit beaucoup, & pour laquelle il avoit la plus

haute estime; quoique MM. de Saint-Sul- An. 1700, pice parussent le desirer, & s'y attendissent en quelque sorte, il ne put cependant jamais s'y résoudre, à moins que ce ne sût pour quelqu'une des Maisons que la Conpregation avoit au Canada, & où il auroit eu le pouvoir d'annoncer l'Evangile aux Infideles. Cette condition n'ayant point été acceptée, il attendit de la bonté du Seigneur, qu'il lui donnat le moyen de suivre un attrait, qu'il ne pouvoit s'empêcher de

regarder comme venant de lui.

Son espérance ne fut pas long-temps Il s'attafrustrée. Il n'y avoit encore que quelques che à M. mois que M. de Montsort avoit été fait Mission. Prêtre, lorsque M. l'Evêque arriva au Sé-naire dans minaire de Saint-Sulpice. C'étoit un zélé le pays Missionnaire, disciple de M. Ollier. Sa vie Nantois, étoit très-pauvre & très-pénitente. Il fai-pare au soit tous ses voyages à pied, sans presque bout de aucun argent; ne vivoit alors que de pain quelques & d'eau, & ne respiroit que la gloire de Dieu & le salut des ames. Sa vie étoit une suite continuelle de bonnes œuvres; &, pour les perpétuer, il s'étoit affocié plulieurs personnes, & avoit sondé pour elles la Communauté de Saint-Clement à Nantes. Ce qui l'amenoit à Paris, c'étoit, disuit-il, pour y réveiller sa ferveur parmi ceux à qui il se croyoit redevable du peu qu'il en avoit. Cette fois, il parut que la Providence l'y conduisoit, pour ouvrir à M. de Montfort la carriere dans laquelle. il devoit marcher. Des qu'il le connut, il

a. 1700. desira de se l'attacher, & celui-ei sut luimême au-devant de ses vœux. Le jeune Prêtre se réjouissoit de saire, en quelque sorte, l'apprentissage de ses travaux Apostoliques sous un tel Maître; & le respectable vieillard se félicitoit lui-même d'avoir rencontré un si digne coopérateur. Ils partirent tous deux au mois de Septembre de Paris, & s'embarquerent sur la Loire à Orléans. Pendant le voyage, qui fut de peu de jours, le nouveau Missionnaire donna des marques de son zèle, en reprenant avec hardiesse trois libertins, qui disoient des paroles obscenes, & profanoient le saint nom de Dieu par leurs juremens. Les jeunes gens s'étant moqués de sa correction, il leur prédit qu'ils ne tarderoient pas à en être châties; & la chose ne manqua pas d'arriver. Deux d'entre eux ayant tiré l'épée l'un contre l'autre, se blesserent tous deux griévement; le troifieme tomba si dangerensement malade, après s'être enivré, qu'il en pensa mourir. Etant arrivé à Nantes, M. de Montfort travailla, avec son digne conducteur, aux Missions de la campagne, jusqu'au mois de Février de l'année suivante 1701. C'est tout ce qu'on a pu savoir de particulier, touchant le temps qu'il fut dans la compagnie de M. l'Evêque. Ce qui l'obligea à s'en séparer, ce sut le peu de ressemblance qu'il remarqua entre ce zélé Missionnaire. & les Ouvriers qui s'étoient joints à lui, sur-tout en matiere de doctrine. Il ne crut

Dr M. GRIGNION. 79

pas pouvoir travailler sûrement avec des As. 1791.
gens qui manquoient de soumission à l'Englise. Ce qui est arrivé à la Communauté de Saint-Clement, depuis la mort de son,
Fondateur, avant qu'elle tombât heureusement entre les mains de MM. les, Sulpiciens, n'a que trop sait voir combien étoit,
sage la conduite du serviteur de Dieu.

Cependant cette démarche le privoit de Itentretoute espece de ressources, & l'auroit prend le plongé dans de tristes inquiétudes, sans la poyage de constance qu'il avoit dans la divine Providence. Assuré, sur les promesses que Notre

Seigneur a faites à ceux qui cherchent fincérement le Royaume des Cieux, & quiont tout quitté pour son service, il ne lui venoit pas même à l'esprit qu'elle pût jamais lui manquer au besoin. La seule chose, qui pouvoit lui donner quelque embarras, c'étoit de connoître la voie particuliere par où Dieu vouloit alors qu'il marchât. Ce sut la le premier motif qui lui sit prendre la résolution d'aller à Paris; il espéra que celui qui l'avoit conduit plusieurs années dans les voies de la persection, seroit

encore à son égard l'interprète de la vo-

lonté divine.

En allant à Paris, il voulut d'abord pas- Ce qui tut ser par Fontevrault, où il avoit une sœur, arriva d'ani, peu de temps avant, y avoit fait pro-vrault, session, en qualité de Sœur converse; bonheur dont elle étoit, en grande partie, redevable à ses soins. Comme il ne vivoir que d'aumônes, & qu'il vouloit que tout

An. 1701. le bien qu'on lui faisoit, fût fait par des motifs surnaturels, & toujours en vue de Jesus-Christ; quand il sut arrivé à la pone de cette fameuse Abbaye, sans dire son nom, il demanda à la Sœur Portiere qu'on lui donnât la charité pour l'amour de Dieu. Il prononçoit ces derniers mots d'une maniere très-affectueuse. Le ton de sa voix, son air de piété, quelque chose d'extraordinaire qu'elle voyoit en lui, frapperent cette Sœur; elle souhaita savoir à qui elle parloit, & fit plusieurs questions au Prêtre inconnu, auxquelles celui-ci ne répondit, qu'en répétant ces mots, la charité pour l'amour de Dieu. Madame l'Abbesse, avertie de ce qui se passoit, vint elle-même à la porte, & demanda à l'étranger quel étoit son nom. Madame', repliqua le Prêtre, à quoi bon me demander mon nom? ce n'est pas pour moi, c'est pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité. Cette réponse, dont on ne pénétra pas le sens, parut sans doute peu respectueuse à Madame PAbbesse; & le pieux Pélerin sut renvoyé sans aucun secours. Quelque épuisé qu'il fût de fatigues, il reçut ce refus avec une patrence héroique, & se contenta de dire à la Sœur du dehors : Si Madame l'Abbesse me connoissoit, elle ne me refuseroit pas la charité. Ces paroles piquerent la curiosité des Dames Religieuses. On fut bientôt instruit de ce qui venoit de se passer. La sæur de M. de Montfort reconnut son frere à ce trait, & à la peinture qu'ont lui fit du

Cree Land

voyageur. On cournt après lui; on lui fit Anagame l'Abdes instances, de la part de Madame l'Abbesse, de revenir; mais ce sut en vain.
Madame l'Abbesse, dit il, n'a pas voulu me
faire la charité pour l'amour de Dieu, maintenant elle me l'offre pour l'amour de moi, je
la remercie. Cela dit, faisant à Dieu le sacrisice du plaisir qu'il auroit eu de voir une
seur, avec qui il auroit pu librement s'entretenir du bonheur d'être tout-à-sait au
Seigneur, il alla chercher, chez des pauvres gens de la campagne, la nourriture
& le repos dont il avoic un besoin extrême.

De là il poursuivit sa route par Poitiers. Cette ville étoit une de celles qui devoient réce à l'Hôun jour se ressentir le plus des effets de pital de son zele. & où lui-même devoit éprouver pour vire plus de contradictions: il n'avoit compté Aumonier. qu'y passer; mais il y fat retenu par un trait de providence bien marqué. Il étoit allé dire sa Messe à l'Hôpital; il s'acquittà de cette auguste sonction avec tant de servieur & de piété, que les pauvres, qui s'y trouverent présens, en furent saiss d'étonnement & d'admiration. Ils le forent encore davantage, quand ils virent le recheillement profond avec lequel il fit fon action de grace. Pendant une heure entiere il se tint à genoux, immobile, au pied de l'Autel. On a lieu de croire que Dieu versont alors, dans l'ame de son serviteur, quelques-unes de ces graces dont les effets se répandent au dehors, tant sa vue seule inspiroit de piété. Il n'y avoit point alors

An. 1701. d'Aumonier à l'Hôpital, ou du moins celui qui l'étoit, n'étoit plus en état d'en exercer les fonctions. Les pauvres, à la vue de M. de Montsort, concurent qu'ils seroient heureux d'être sous sa conduite. Venez, se disoient-ils les uns aux autres voilà un Saint, voilà l'homme qu'il nous faut; faisons en sorte qu'il demeure avec nous. L'exécution suivit de près leur délibération. Quand l'homme de Dieu se leva pour sortir, ils vinrent en foule autour de lui, & le conjurerent, dans les termes les plus tendres, de ne pas les abandonner. Ons peut se représenter ce que sentit alors un homme dont le cœur étoit si rempli de tendresse pour tous les membres souffrants de Jesus-Christ. Mes chers enfans, leur repondit-il d'un ton qui leur témoignoit son. amour, demandez si c'est la volonte de Dieu. Un d'eux se chargea d'en écrire à l'Evêque, au nom de tous les pauvres de l'Hôses pital; lui, de son côté, consentir à attenes dre la réponse que M. l'Evêque (a) feroit ko cette Requête, & leur promit de s'y conformer.

L'absence du Prélat, qui faisoit alors la œuvres que visite de son Diocese, ne permit pas d'a fait M. de voir une réponse aussi prompte qu'on l'aus Montfort, roit desirée. Pendant l'intervalle, qui subsavant d'y roit desirée. Pendant l'intervalle, qui subsavant l'intervalle. de quelques semaines, M. de Montfort sur étre fizé.

loger au petit Séminaire, dans la paroisse

de Saint-Porchaire; & avec la permission

⁽a) M. de Girard, Prélat très-zélé,

de MM. les Grands-Vicaires, il s'adonna Ang. à toutes sertes de bonnes œuvres. Presque tous les jours, il assembloit sous les halles les enfans & les pauvres de la Ville, pour leur faire des catéchismes. Les exhortations pathétiques qu'il y joignoit, y attiroient aussi beaucoup d'autres personnes, & faifoient la plus vive impression sur les cœurs. Cela ne l'empêchoit pas de visiter assiduement l'Hôpital; & le respect avec lequel il y traitoit les pauvres, faisoit bien voir que c'étoit Jesus-Christ même qu'il voyoit en eux. Les Ecoliers eurent auffi une part très-particuliere à ses soins. Pour les tires du déréglement où vivoient un grand només bre d'entre eux, & pour les fixer dans la voie du salut, après avoir gagné leur estime & leur affection par le zèle & la douceur qu'il leur témoigna, il forma, de ceux qu'il trouva les plus dociles, une petite société, & leur donna des réglemens, qui confistoient à faire chaque jour un peu d'oraison. & la lecture d'un bon livre; à s'unir ensemble pour se divertir innocemment les jours de congé; à fréquenter les Sacremens : à s'enrôler dans la Congrégation de la Sainte Vierge, établie au College des Peres de la Compagnie, & sur-tout à faire leurs efforts pour retirer du désordre ceux de leurs camarades qui s'y seroient laissés entraîner. La grace accompagnoit par-tout les travaux du serviteur de Dieu. Tous les Ecoliers, à qui il adressoit des paroles de salut, se trouvoient tout à coup changés

Section 20 20 1 to a C

re 1701 en d'autres hommes; & le Seigneur benit tellement la petite société qu'il avoit formée, qu'il en est sorti d'excellens Prêtres, & de très-fervens Religieux.

Biens

C'est ainsi que s'occupa M. de Montsore su'il Mait. jusqu'à l'arrivée de l'Evêque. Ce Prélat. qui vit par lui-même les biens que le nouveau Missionnaire avoit faits dans son absence, se sit un plaisir de l'accorder aux desirs des Pauvres de l'Hôpital. Des lors cette Maison sut, comme elle devoit l'être, le principal objet de son zele. Tout y étoit dans un grand désordre. Il n'y avoit presque nulle regle, nulle subordination, nulle économie. Il s'appliqua d'abord à pourvoir aux besoins du corps les plus pressans persuadé que, s'il y renssission, il pourroies ensuite employer, avec plus de succès, les remedes spirituels qu'il jugeroit être convenables. En conséquence, or le vit plusieurs fois, à la tête de quelques pauvres, par-? courir la Ville, en conduisant un ânce chargé de paniers, pour porter les aumônes de toute espece qu'on leur donneroitat Ses soins ne surent point inutiles. L'Hôpital sur considérablement soulagé. Il y eutst alors plusieurs abus résormés, qui nuisoient également au bien-être corporel & spirituel des malades: on assujetit les pauvres à prendre leurs repas en commun; l'heure en sut réglée, & l'on sit, pendant? ce temps là de bonnes lectures. Tout cela sut sait en très peu de temps, quoique avec beaucoup de contradictions. Le bien spiri-

85

parmi les Pauvres, une réforme presque générale. Cela toutes ois ne lui sit point abandonner entiérement le soin des perfonnes du dehors. Outre ces occupations journalieres, il prêchoit, il confessoit même plusieurs ames à la plus haute perfection. Entre celles ci, on peut avec raison distinquer Mademoiselle Trichet, jeune Demoiselle, qui n'avoit alors que dix-sept ans, & dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Il semble que tant de bonnes œuvres Ettequite. & tant de bénédictions attachées aux fonc- sa route tions de son ministere, auroient dû fixer, pour au moins pour long temps, le saint Mis-Paris. fionnaire à l'Hôpital de Poitiers; mais, le propre des hommes Apostoliques, est de ne point avoir isi-bas de séjour fixe & permanent. Ce sont des nues légeres, qui, selon le mouvement que leur imprime le souffle qu'ils recoivent d'en-haut, vont porter tour à tour en différens lieux la sécondité. Souvent emportés par l'impulsion de l'Esprit Saint, comme l'Apôtre le témoigne de lui-même, ils vont, sans en connoître toujours la raison, où il plaît à ce divin guide de les conduire. C'est ainsi que l'on vit alors M. de Montforts'arrêter, pour ainfi dire, tour à coup an milieu de sa course, & s'échapper en quelque sorte, pour reprendre la route de Paris; où, parmi beaucoup de bonnes

Ar. 1701. œuvres, il devoit recueillir une ample moisson de peines & d'humiliations.

Mortificad'Angers.

Celle qu'il reçut dans le chemin ne fut rion qu'il pas la moindre. Le Serviteur de Dieu a reçoit au même avoué depuis, que quoiqu'il en en ait efluyé une infinité d'autres, & qu'elles fussent dans un sens son aliment le plus ordinaire, cependant il n'y en avoit guere eu qui lui ait été plus sensi. ble que celle-là. Il y avoit dans une ville qui se trouvoit sur son passage, un de ses anciens Maîtres. Les épreuves, auxquelles ce digne Supérieur l'avoit assujetti, n'étoient point effacées de sa mémoire, mais elles ne servoient qu'à le lui rendre » plus cher & plus estimable. Il le regardoit avec tout le monde, comme un Saint, &c le respectoit comme son maître. Il ne pouvoit donc manquer de l'aller voir; mais à peine sut-il en sa présence, qu'il s'en vit rejetté & rebuté d'une maniere fort dure à la vue de toute la Communautésb Il fut même obligé de sortir à l'instanto de la maison, sans qu'on eut égard, ni à son caractere, ni à son besoine Ce traitement étoit accompagné de tout ce ce qui pouvoit le rendre plus mortifiant. Le cœur de M. de Montfort en fut blessé jusqu'au vif, & peut-être est-ce la seule occasion de cette espece, où il lui soit échappé quelque parole de plainte, estit possible, dit-il, que dans un Séminaire, un Prêtre soit ainst traite?

Une mortification parfaitement semblas

ble à celle-ci l'attendoit encore à Paris. Ax. 1704. A peine y fut - il arrivé, qu'il se hâta d'aller trouver un de ceux quil'avoient autrefois dirigé, dans le dessein de lui demander conseil. C'étoit même un des principaux motifs de son voyage à Paris. Non-seulement celui - ci le lui refusa, lui déclarant qu'il ne vouloit plus. se charger de sa conduite; mais il lui dit des choses très - humiliantes, devant un grand nombre de jeunes Ecclésiastiques, & le renvoya, comme on avoit fait ailleurs, sans lui donner même les petits soulagemens que son état, les circonstances, & la charité sembloient exiger. Une pareille conduite étoit bien capable de déraeiner du cœur du disciple, ce qu'il pouvoit encore y avoir d'humain dans son attachement pour ses anciens Maîtres. Mais cette fois, soit qu'il se fut reproché sa premiere vivacité, soit qu'il sut alors davantage sur ses gardes, il ne laissa rien paroitre de sa sensibilité; & reçut en silence tous les reproches qu'on voulut bien lui faire. Presque incontinent après, on lui vit exercer son zele, d'une maniere qui montroit la parfaite liberté dont il jouissoit, & jamais depuis il n'en conserva le moindre ressentiment, jamais il nemanquale moins du monde au respect & à la reconnoissance qu'il devoit à des hom-

mes, dont il avoit reçu les services les

plus signalés. Quant à ce qui paroît de trop dur dans la maniere d'agir de deux

An. 1701. hommes, regardés avec raison, comme très-parfaits, ce n'est pas à nous à porter là dessus notre jugement. Nous ne doutons point que leur intention ne put les excuser en grande partie devant Dieu. L'un & l'autre ont rendu depuis justice à la vertu de M. de Montfort, & quelqu'un dans la spice, ayant rappellé au dernier, le trait dont on vient de parler, & dont il avoit été témoin, ce digne Supérieur, loin de chercher à s'excuser, lui sit cette réponse vraiement édifiante: Vous le voyez, je neme connois pas en Saints.

Il eft quelques moisd la Salpi-Briere.

Au reste, ce n'étoir point l'approbation des nommes, que cherchoit M. de Montfort, & les croix qu'il plaisoit au Seigneur: de semer par-tout sur ses pas, n'abattoient en rien la confiance qu'il avoit en, lui. Plein d'une nouvelle ferveur, il alla proposer ses services à l'Hôpital général. Cette maison, qu'on nomme assez communément la Salpêtriere, est comme le chef-d'œuvre de la charité de faint Vincent de Paule. Il n'y a point de miseres, de quelque espece qu'elles soient, quin'y trouvent un afile. Le faint Fondateuravec un ordre admirable, y a préparé des secours à toutes sortes de misérables depuis. l'enfant encore dans le fein de sa Mere jusqu'au vieillard prêt à descendre dans le tombeau. On peut juger de-là, des travaux du faint Missionnaire, dans cettemaison. Aimant, pour ainfi - dire, avec: passion la pauvreté, & chérissant tout ce-

89

qui en portoit les livrées, il dut s'y trou- An, 1701. ver comme dans son centre, & ne manqua pas de donner un libre essort à son zele. Ses vues pour le bien étoient sublimes. Il entreprit, exécuta ce que d'autres n'avoient pas même imaginé; mais cela même excita contre lui l'envie, ce vice secret, mais terrible, qui, sous divers prétextes, se glisse quelquesois dans des cœurs exempts de tout autre vice, & s'en rend tout à fait le maître. On représenta le nouvel Aumônier, comme un homme brouillon, ami duchangement, & capable soulement de causer du bruit; &, au bout de quelques mois, lorsqu'il s'y attendoit le moins, un jour qu'il se mettoit à table avec les autres, il trouva sous son couvert un billet, par lequel on lui signisioit de le retirer.

Voilà de nouveau l'homme de Dieusans Co qu'it habitation, sans ressources, sans appui souffre adu côté des hommes, abandonné, rejetté sorit. de ceux mêmes, qui jusques là l'avoient soutenu. Cette situation, si pénible pour tout autre, lui parut délicieuse. Le nécessaire ne pouvoit manquer à un homme pour qui le nécessaire se réduisoit à si peu de chose. La divine providence lui sit trouver sa nourriture dans la charité des Dames du saint Sacrement, de la manière que nous le dirons ci-après; pour son logement, il se contenta d'un misérable réduit sous un escalier, dans le voisse page du Noviciat, rue Pot-de-Fer. Un

An voir vaisseau de terre, une pauvre conchette, des vêtemens ulés, un bréviaire, un crucifix, une image de la sainte Vierge, & les instrumens de pénitences, composoient tous ses meubles. Un mendiant de profession auroit eu de la peine à demeurer darts un endroit si obscur & si malsain; mais ce véritable pauvre de J. C. s'y trouvoit mieux que dans les plus beaux. Palais. Il passoit la plus grande partie des, jours & des nuits en oraison. Dieu se plaisoit à favoriser cette ame pure, de sess plus intimes communications, & la douceur toute céleste qu'il y goûtoit sit donter quelque temps au serviteur de Dieu, s'il ne feroit pas mieux de préférer le repos de la contemplation aux travaux d'une vie. active & toute employée au salut des ames. L'obéissance le décida. Le Directeur de sa conscience lui déclara, qu'il ne devoit en aucune maniere abandonner, ni susav pendre les fonctions du saint Ministere pour lesquelles il paroissoit spécialements appellé de Dieu. M. de Montsort n'eut point de peine:

Il passe nuelque

à se rendre à cette décision, qui s'aecorsemps chez doit si bien avec l'attrait de la grace; & tes dumont vers le même temps, l'occasion s'étant offerte d'exercer une œuvre digne de son. zele, il ne fit aucune difficulté de l'accepter, & s'y livra tout entier. Il s'agissoit de rétablir la paix parmi les Hermites du mont Valerien. Il y avoit dejà quelque temps que l'esprit de ténebres, jaloux de la

DE M. GRIGNION. 91

bonne édification que donnoient ces bons AN. 1701. Solitaires, n'avoit réussi que trop à semer la division parmi eux. M. Madot, alors leur Supérieur, & depuis Evêque de Chalons sur Saone, avoit inutilement tenté toutes sortes de voies pour les ramener à leur devoir, lorsqu'il jetta les yeux sur M. de Montsort. Le vertueux Ecclésiastique se rendit au lieu de sa destination, muni d'une commission particuliere de M. l'Archevêque de Paris, Chef supérieur de l'Hermitage. Tous ceux qui ont vu la Capitale, connoissent la fituation du mont Valerien. On n'en peut guere voir de plus agréable, ni de plus propre au recueillement. L'abord en est rude & difficile, à cause de son élévation rapide. sur-tout du côté qui regarde Paris. Avant d'arriver au sommet de la montagne, on rencontre plusieurs chapelles, où les divers mysteres de la Passion sont représentés en relief, & d'une maniere trèsexpressive, par des figures de hauteur humaine, ce qui attire en cet endroit un grand nombre de Pélerins, qui viennent saire leurs stations à ces chapelles. Bientôt après, principalement quand on est entré dans la maison des Hermites, on découvre un des plus beaux paysages qu'il y ait au monde. La Seine, après avoir baigné le bas de la montagne, serpente en longs circuits, dans une vaste plaine bordée au loin par des collines, qui ressemblent assez à de légers nuages, que

An. 1702, leur éloignement dérobe presque entiére ment à la vue. Une foule d'objets différens, forment dans cette plaine, une agréable variété. Un des plus beaux ponts qu'il y ait en France, celui de Neuilly, frappe d'abord la vue. On y voit aussi quantité de superbes châteaux, & grand nombre de villages assez peu distans les uns des autres. D'un autre côté, sur le bord de la riviere, le bois de Boulogne, s'éleve comme en amphithéâtre, & semble conduire l'œil, jusqu'à ce qu'il se repose sur Paris. Nulle part cette grande ville n'offre une plus belle perspective. Assez éloignée pour confondre ensemble des objets, dont une vue plus distincte seroit capable de distraire l'esprit; elle ne l'est pas au point, qu'on ne puisse, en la voyant, se former la plus haute idée de sa grandeur & de sa magnificence. Cet ensemble, qu'on ne se lasse jamais de voir, joint à l'air pur qu'on y respire, rend le séjour du mont Valerien extrêmement agréable dans les beaux jours de l'Eté; mais il n'en est pas de même dans l'arriere saison & pendant l'Hiver. Le haut de la montagne est alors. le plus souvent, enveloppé de brouillards épais. C'est la comme le centre de toutes les vapeurs, qui s'élevent de la riviere & de la plaine; & le froid y est plus pénible qu'ailleurs. Or on étoit dans la plus rigoureuse saison, au commencement de l'an 1702, & se zélé Missionnaire, qui ne venoit que pour procurer la paix, n'avoit

point voulu prendre un air d'autorité, AN. 170 qui sui eut attiré des distinctions. C'étoit par la pratique des vertus qu'il vouloit se concilier la confiance des Freres; & il y réussit parfaitement. Son recueillement, son esprit d'oraison, sa mortification, sa ferveur les étonnerent. Ils le voyoient suivre leurs réglemens avec la plus grande exaditude, se trouver à tous leurs exercices, & leur donner en tout genre les exemples de la plus haute persection. Ces hommes si austeres ne paroissoient plus l'etre devant lui ; car, à toutes leurs pénitences, il y ajoutoit encore les pénitences particulieres. Dans les intervalles, entre les exercices communs, on étoit assuré de le trouver dans la chapelle, toujours à genoux & en oraison, souvent tremblant de froid & glacé; la pauvreté de ses vêtemens n'étant pas capable de le garantie de la rigueur de la saison. Les Solitaires, touchés de le voir en cet état, le prierent avec tant d'instance de prendre un de leurs habits, qu'il se rendit à leurs sollicitations. Ainsi revêtu de la robe blanche de ces Hermites, il vivoit au milieu d'eux, comme l'un d'eux, & sans aucune dittinction. Frappés néanmoins de tant d'exemples de vertus, émus par la grace & l'onction de ses paroles, gagnés par sa douceur & son humilité, ils ne tarderent pas à se conformer à ses instructions, & firent avec joie tout ce qu'il leur demandoit, au nom de son divin Maître. Chacun reconnuc

AN. 1702. humblement sa faute, ils se demanderent mutuellement pardon, l'obéissance reprit sa vigueur, & la concorde fut parfaitement rétablie dans cette sainte maison. Ainsi le Seigneur bénissoit les travaux

Soins qu'il

*

se donne de son serviteur; la grace l'accompagnoit pour une de par - tout, mais il n'en étoit ni moins pauvre, ni moins méprisé des hommes. Ayant rempli si parfaitement sa Mission, il revint à son pauvre réduit, mettre la derniere main à une bonne œuvre, qui l'avoit occupé depuis son arrivée à Paris & qui regardoit sa propre sœur. Nous avons déjà dit, qu'une de ses sœurs avoit été, par son entremise, admise au Monaltere de Fontevrault, & qu'elle y avoit fait sa profession peu de temps avant qu'il y passat. Une autre de ses sœurs, celle dont il s'agit à présent, étoit restée à Paris, dans la Communauté des filles de saint Joseph; où Madame de Montespan l'avoit placée à la demande de la Duchesse de Mortemar. Elle avoit des-lors le desir d'être Religieuse; mais divers évenemens, sans qu'il y eut de sa faute, indisposerent contre elle l'esprit des Supérieures, & lui firent perdre les bonnes graces & les secours de celles qui l'avoient jusques-là protégée. Il étoit juste qu'une sœur, qui ressembloit en beaucoup de choses à son saint frere, & qui portoit le même nom que lui, eût aussi quelque part à ses croix. M. de Montfort, qui pour lors étoit à Nantes, étant instruit de sa situation, lui

écrivit pour l'encourager à les suporter An. 1702. patiemment, & à s'abandonner sans réserve & sans inquiétude à la divine Providence. Vous êtes, lui dit-il, fille de la Providence, dont je suis aussi l'enfant, quoique indigne, ou plutôt, vous n'en êtes encore que novice; parce que vous ne faites que commencer à pratiquer la consiance & l'abandon parfait, qu'elle demande de vous. Vous ne serez reçue Professe & Fille de la Providence, que quand votre abandon sera général & parfait. Dieu vous veut, ma chere sœur, Dieu vous veut séparer de tout ce qui n'est pas lui... Heureuse, mille fois heureuse Louise Grignion, si, comme son divin Mattre, elle est délaissée, méprisée, rejettée; ce sera pour lors qu'elle sera véritablement ·la servante & l'épouse de Jesus-Christ; Prosesse de la divine Providence, si elle ne l'est pas de la Religion. Il l'exhorte ensuite, à vivre au jour la journée, comme l'oiseau sur la branche, sans se soucier du lendemain; à dormir en repos sur le sein de la divine Providence & de la très-sainte Vierge; & à chercher uniquement à contenter Dieu, se rappellant sans cesse cette vérité infaillible, cet axiome éternel & divin ; cherchez premierement le Royaume de Dieu & sa justice, & le restevous sera donné par surcroit... Cette lettre, pleine de seu, étoit bien capable de ranimer la foi de la sœur de M. de Montsort; mais elle ne mit pas sin à ses peines. A son arrivée à Paris, le saint Missionnaire la trouva dans la plus

désolante situation; pendant long-temps; malgré toutes les occupations de zele, dont nous l'avons vu successivement chargé, il se donna toutes sortes de mouvemens pour lui procurer quelques secours. Son but principal étoit de lui fournir le moyen de contenter le grand desir qu'elle avoit d'être Religieuse. Toures les tentatives qu'il put faire à ce sujet, furent inutiles; de sorte qu'il pensait à renvoyer sa sœur à Rennes, chez ses parens. Il ne voulut cependant pas prendre là - dessus une derniere résolution, avant d'avoir beaucoup confulté le Seigneur dans la priere; & ce fut alors qu'il fit connoissance avec les Dames du Saint-Sacrement, de la rue Cassette, par le moyen de M. Bar-Charité geaville, très-digne Prêtre de la Communqu'exercet nauté de Saint-Sulpice. Des la premiere asonégard entrevue, la Supérieure (a), qui vit & les Dames son extraordinaire sainteté, & l'extrême du S.S. de besoin où il étoit réduit, lui offrit la portion, qui selon l'usage de cette sainte Maison, s'offre chaque jour à la trèssainte Vierge, comme à celle que les Religieuses du Saint-Sagrement out cheiste pour leur Abbesse, & qui le donne ensuite à quelque pauvre. En consequence, le reste du temps que M. de Monfort, sut

⁽a) Ce n'étoit pas la venérable Mere Mechilde Fondatrice & Inflitutrice de cette sainte Congrégation, comme le dit l'ancienne vie. Il y avoit désa que quès années qu'elle étoit morte. On peut consulter sa vie imprimée.

à Paris, sans emploi, il venoit tous les An. 1702.
jours, prendre sa résection à un des parloirs de la Maison du Saint-Sacrement,
& pour pratiquer tout à la sois & la charité & l'humilité, du consentement de ses
Bienfaitrices, il amenoit avec sui un pauvre, avec qui il partageoit ce qu'on sui
donnoit, & qu'il servoit toujours le premier.

On peut dire que les Religieuses furent abondamment récompensées de leur cha- lui arrive rité par les grands exemples d'édification, dans cette que ce nouvel hôte leur donna. Il disoit Maison. assez souvent la Messe chez elles; & il y en eut une (elle s'appelloit la Mere S. Joseph) à qui Dieu sit connoître les graces dont il le favorisoit; & dont il lui manisesta réciproquement l'état intérieur, très-sublime, un jour qu'il lui donnoit la sainte Communion. Peu de temps après, cette Religieuse mourut, & M. Gourdan, si connului-même pour sa haute saintété, dit d'elle, que c'étoit une ame, où tout étoit digne d'amour & d'admiration, que c'étoit un chef-d'œuvre des opérations de Jesus au divin Sacrement: témoignage, qui rend très-croyable ce que nous rapportons ici du Servireur de Dieu.

Pour l'obliger & pour lui témoigner la So saur haute estime qu'elles faisoient de ses vertus, se fait Re-les Dames du Saint Sacrement eussent bien ligieuse du volontiers reçu sa sœur, en qualité de serve seur converse, comme il le desiroit;

L

An. 1702. mais elles voulurent la voir auparavant. Elle leur parut d'une complexion trop foible: & d'ailleurs ses talens leur firent juger qu'elle étoit beaucoup plus propre pour servir la Religon en qualité de Sœur de Chœur. Sur eela, il leur vint àl'esprit de joindre Mademoiselle Grignion, à deux autres postulantes, qui, dans peu de jours, devoient partir pour Rembervilliers, un de leurs Couvens. Rien n'étoit mieux imaginé. L'embarras étoit de trouver la dot. Toutes les personnes pieuses de leur connoissance s'étoient déjà comme épuisées pour contribuer à doter les deux autres per-sonnes. On avoit en vain solicité leur charité; le projet paroissoit donc manqué, & les deux postulantes étoient à la veille de leur départ. L'homme de Dieu fut le seul qui ne perdit pas l'espérance. Il redouble ses prieres; & le jour même, une Dame, beaucoup moins riche, que celles à qui on s'étoit inutilement adressé, vint offrir la somme qu'on demandoit pour la dot, & ce qu'il falloit pour le voyage de Mademoiseile Grignion. Son frere eut la consolation d'apprendre que la divine Providence avoit levé tous les obstacles, qui s'étoient rencontrés à la réception, & cette consolation sut complette, lorsque, l'année de son noviciat étant révolue, il apprit qu'elle étoit toutà-fait consacrée à Dieu, ayant été admise

DE M. GRIGNION.

à la profession le 2 Fevrier 1704 (a), sous AN. 1701. le nom de Marie-Catherine de S. Bernard.

Il y avoit alors déjà assez long-temps si retour. qu'il étoit de retour à Poitiers; occupé ne à Poilui-même, comme on le verra bientor, tiers. à procurer à Jesus-Christ de nouvelles époufes toutes remplies de son esprit, En effet peu de temps après avoir conclu l'affaire de sa sœur, & sur sa réception au Monastere de Rembervilliers, il étoit parti de Paris vers le milieu de 1702, & muni des lettres d'association, que lui donnerent les Religieuses ses bienfaittices, pour enrôler tous ceux qui le souhaiteroient dans la Confrairie du Saint Sacrement, il étoit venu reprendre ses fonctions d'Aumonier à l'Hôpital de Poitiers. C'étoit le vœu de tous ceux qui s'intéressoient véritablement au bien spirituel & temporel de cette maison; ils avoient même écrit à Paris, afin de hâter son retour. Les pauvres donnérent les plus grandes marques de joic afon arrivée, & lui-même ressentit en les voyant ces transports qu'éprouve un bon pere, lorsqu'après une longue absence, il se réutifi de nouveau à des enfans qu'il aime avec tendresse. Depuis son départ, plusieurs des sages réglemens, qu'il avoit saits avoient été négliges; il les remit en vigueur.

l'ay Elle est morte au mois de Fevrier 1750. après avoir édifié sa Communau é par une sainte vie. Les Religieules de cette Communauté ont desiré qu'il y eut entre elles & les enfans de M. de Montfort une communicaton plus particuliere de biens spirituels.

An. 1702. Il en ajouta même de nouveaux, du consentement de Messieurs les Administrateurs, & avecl'approbation de l'Evêque, Messire Claude de la Poype de Vertrieu, que son mérite avoit nouvellement élevé à cette dignité. Ce Prélat, toujours porté à favoriser l'œuvre de Dieu, voulut bien, à sa recommandation, interposer son autorité, pour qu'on donnât aux enfans de l'Hôpital un Maître particulier, dont l'unique occupation seroit de leur apprendre à lire & à écrire, & de les former à la piété. Il y eut soir & matin des prieres communes; & on sit des lectures pendant les repas.

pital,

Sa condui. Outre les fonctions spirituelles, propres re à l'H6- de son ministere & attachées à sa place, catéchismes, exhortations, instructions publiques & particulieres, célébration des saints mysteres, soins assidus auprès des malades, auprès de ceux sur-tout que Dieu visitoir par de grandes souffrances, & qu'il falloit préparer à la mort; fonctions, dont il s'acquittoit avec un zele infatigable : le fervent Aumonier rendoit aux malades les services les plus bas & les plus abjects. C'étoit un délassement gour lui de les servir à table, de balayer les salles & les cours; de laver la vaisselle, d'apprêter leurs lits, de vuider leurs vases de nuit, & de faire pour eux des choses plus dégoûtantes encore.

Avec tout cela, constant à pratiquer Son desintéresseinet la pauvreté la plus austère, il ne recevoit tien des honoraires attachés à sa place; An. 1702. la chambre qu'il avoit choisie étoit la plus mauvaise de toute la maison; sa nourriture, qui le plus souvent ne consistoit que dans les restes des pauvres, étoit si frugale qu'on avoit peine à concevoir comment elle pouvoit suffire pour le soutenir au milieu de tant de travaux. Les aumônes qu'il recevoit souvent en grande abondance, à cause de la grande consiance que bien des personnes avoient en lui, il les employoit toutes au soulagement des pauvres, ou bien à la réparation de la chapelle & de la maison de l'Hôpital.

C'étoit là pour l'homme de Dieu des Atte ne actions journalieres; ce qui ne l'empêchoit roique de pas de saissir avec avidité toutes les occa-charités.

fions qui se présentoient d'exercer quelque ace héroïque de vercu. Un jour, un pauvie ayant été refusé par les Peres des pauvres, qui craignoient, que comme il étoit attaqué d'une maladie contagieuse & tout couvert de plaies, il ne communiquât à d'autres son mal; il obtint, à force de prieres, qu'il seroit commis à ses soins, & que pour prévenir la contagion, on le mettroit, dans une chambre tout-à-fait retirée. On ne pouvoit lui faire une plus grande faveur. Il se chargea mi-même de tout ce qui regardoit ce malade, sans vouloir que personne partageat avec lui les charitables offices qu'il lui rendoit; il pansoit ses plaies, & un jour, que la nature avoit plus de peine qu'à

E 3

éprouve.

v.1704, l'ordinaite à soutenir un objet, dont la vue seule faisoit borreur; il se reprocha ce sentiment, comme un excès de délicatesse, & pour triompher entiérement de ses répugnances, il sit ce qu'on raconte aussi de quelques Saints, il rassembla dans le creux de sa main le pus de ses plaies, & l'avala. Il raconta depuis confidemment ce trait à une ame généreuse, la Sœur Marie de Jesus, pour l'encourager à se surmonter elle - même, & il y ajoutoit, que, par un effet senfible de la grace, il n'avoit jamais rien avalé de si délicieux. Il étoit naturel qu'une conduite sipar-Contradictions, qu'il faite, & tant de services signales rendus à l'Hôpital, attirassent à l'homme de Dieu la bienveillance & la reconnoissance de tous ceux de cette maison; mais ce n'est pas ainfi que le Seigneur a coutume de récompenser ceux qu'il aime davantage. De nouvelles croix furent la récompense de M. de Montfort. Il n'en demandoit, il n'en desiroit point d'autres. L'Hôpital étoit gouverné par six Demoiselles séculieres. Ce fut de leur part, qu'il eut le plus à souffrir. Une réforme, qui les assuiettissoit à leur devoir, quelque avantageuse qu'elle dut être aux pauvres, dont elles étoient chargées, n'étoit pullement de leur gout. De là bien des plaintes, des troubles des contradictions, qui se renouvelloient chaque jour. Elles n'osoient pas blamer ouvertement ce qui tendoit évi-

demment au bien, & ce qui se faisoit de

DE M. GRIGNION. 103

plus conforme aux loix de la bienféance Ax. 1704. & du bon ordre; sur-rout lorsque c'étoit avec l'approbation des Administrateurs; mais elles le recrioient fur ce qu'on vouloit introduire sans cesse des nouveautes. qu'on leur rendoit le joug insapportable; & goon vouloir les teduire à la conditroil des enfans; & que c'étoit un nouveauvenu qui prétendoit ainsi leur faire la loi. De quoi ne sont pas capables des esprits prévenus, & qui sont persuadés qu'on cherche à gêner leur liberté, sur-tout des filles, en qui l'obéissance & la docilité ne suppléent pas à ce qui leur manque du côté du jugement & de la raison? Cellesci contredisoient en tout le fervent Aumonier, & ne laissoient passer aucune occasion de lui faire éprouver des effets de leur ressentiment.

Sans se laisser aller à de vaines conjectures, on peut sans doute avancer, qu'une qu'il conpareille conduite ne pouvoit être que l'effet cont d'une des suggestions de l'esprit de ténébres. tion sous Par cette guerre intestine, cet ennemi de le nom des tout bien crut pouvoir empêcher celui filles de que saisoit l'homme de Dieu. Mais le Seigneur sit servir sa malice à l'exécution des grandes choses que son serviteur devoir saire pour sa gloire. C'est ainsi que s'appelle l'établissement d'une Congrégation, qui devoit un jour produire de très-grands fruits & rendre aux sidelles, en cent endroirs, les plus importans services, sous le beau nom de Filles de la

E 4

Av. 1702: Sagesse. L'opposition, que M, de Montsois trouva dans les Gouvernantes à tout le bien qu'il vouloit faire, lui fit sentir de plus en plus, qu'on ne pouvoit rien espérer de bon, pour la conduite des maisons de charité, des personnes, qui n'ayant point été formées de bonne heure à la pratique de l'obéissance & de la pauvreté, ne peuvent manquer de vouloir agir selon leurs vues particulieres, & de se proposer à elles-mêmes pour but leur propre bienêtre temporel. C'est cette considération, qui, dans le fiecle précédent, avoir porté saint Vincent de Paule à établir la célebre Congrégation des Filles de la Charité, appellées communément Sœurs grises : c'est elle qui avoit pareillement donné naissance à une autre Congrégation trèsrespectable & très-édifiante, connue sous le nom des Demoiselles de saint Thomas de Villeneuve. Ce fut elle aussi qui détermina le saint Aumônier de Poitiers na jetter les fondemens de la Congrégation, dont nous avons parlé. 1992 a 😽

Raisons, On a tout lieu de croire qu'il es avoit qui font conçu le projet avant ce temps-la, néancroire que moins, d'une maniere confuse; ou plutôt lui avoit que le Seigneur le lui avoit inspiré; qu'il cié inspiré lui avoit même donné là dessus quelques lumieres, & fait connoître le nom que la temps auparayant. nouvelle Congrégation devoit porter; & le sujet, qui devoit en être comme la pierre fondamentale, & sa fidele Coopératrice dans cette bonne œuvre. C'est ce qui

paroît affez évident par la conduite qu'il An 1702. avoit constamment tenue à l'égard de cette jeune Demoiselle, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit mise sous sa direction. Mademoiselle Trichet, quand il parut, pour la premiere fois, à Poitiers, avoit le plus grand destr d'être Religieuse, ne crovant pas pouvoir faire son salut dans le monde. Elle avoit souvent témoigné son desir & ses craintes à son saint Directeut, sans qu'il parut s'en mettre en peine. Un jour qu'elle s'en plaignoit à lui-même, & qu'elle le sollicitoit de faire pour elle ce qu'il avoit fait pour d'autres. Ma fille, lui dit-il, consolez-vous; vous serez Religieuse; oui, vous serez Religieuse, & illui répéta phisieurs fois la même chose; de sorte que cette promesse ne sortit jamais de son esprit, & qu'elle ne doute point qu'elle n'en verroit un jour l'accomplissement, quoique ce ne fût que longtemps après. N'en pénétrant pas le sens. elle tenta diverses fois d'entrer en différentes Maisons, au Calvaire, aux Carmélites, aux Sœurs grises, mais inutilement. La parole de son pere, comme elle le reconnut, ne fut vérifiée que quand elle fut fixée dans l'état, où lui - même la plaça, ainfi que nous allons le voir... Quoique le serviteur de Dien s'éloignat de sa pénitente, il ne la perdit cependant jamais de vue. Pendant le séjour qu'il fit dans la Capitale, malgré les grandes occupations, on lon zele continuellement

Ax. 1702. l'engageoit, de temps en temps il la confoloit, il l'animoit, & l'exhortoit par ses lettres à l'amour des souffrances & des bumiliations. Dans une de ses lettres, après avoir exprimé l'ardent desir qu'il avoit de posseder cette aimable sagesse, qui se plaît dans les croix, il lui fait cette demande: Pouvez - vous, chere enfant en Jesus, satisfaire mes desirs tancher ma soif? Puis il ajoute: Vous le pouvez; oui, vous le pouvez. Le moyen qu'il lui prescrivit pour cela, sut de faire à cette intention une neuvaine de communions. C'estice que fit aussi la jeune personne savec soixante autres personnes qu'elle engagea à faire comme elle; sans fonger qu'ellestravailloit alors pour elle-même. Une autre fois, il lui manda pour la même intention, de dire aux personnes spirituelles, aqu'il dirigeoit étant à Poitiers : de s'affembler sontes dans un même lieu pour faire oraifon depuis une heure jusqu'à deux, pendant les dix jours de l'Ascention à la Pentecôte; & de demander plus particuliérement le don de sagesse. Auga musel

Soin que Phomme de Dieu Mademoifelle Triahes.

A son retout à Poitiers, le serviteur de Dieu, malgré toutes les peines, que lui prend de donnoit le soin de l'Hôpital, ne négligen point cette ame privilégiee que le Seigneur lui avoit envoyée pours beprir à l'exécus tion de ce qu'il lui avoit inspiré. It s'actacha plus particulièrement encore à la conduire à la persection & à sortisse de plus en plus en elle ce dégoût que l'Ef-

DE M. GRIGNION. 107

prit-Saint lui donnoit pour toutes les va- An. 1702, nités du monde; mais, sans lui rien découvrir des vues saintes, qu'il avoit sur elle. Il attendoit le moment de la Providence, & se tenoit assuré, que si le Seigneur en étoit l'auteur, il daigneroit lui même les saire connoitre à celle qu'il avoit choisie.

Cependant, pour ébaucher en quelque Il rassemsorte l'œuvre qu'il méditoit, pour la ble quelcommencer dans l'humiliation, & pour vres filles, ériger un trophée à la sainte folie de la & leur don-Croix, moyen qu'il jugeoit nécessaire pour ne le nom de Filles de attirer la bénédiction du Ciel sur toutes la sagesse, ses entreprises; il choisit entre les pauvres Filles de l'Hôpital dix ou douze des plus vertueuses. Il y en avoit parmi elles d'aveugles, de boiteuses, de couvertes de plaies; mais la ferveur leur donna des forces pour garder la regle qu'il leur présenta. Elles devoient se lever à quatre heures, faire une heure d'oraison; réciter le chapelet, entendre la Messe, & s'occuper ensuite au travail jusqu'au dîné. A une heure après midi, elles devoient dire un second chapelet, & reprendre le travail comme le matin. A cinq heures & demie, il y avoit encore une demi-heure d'oraison preserite; laquelle étoit suivie d'un troisseme chapelet. Le silence leur étoit recommandé dans tous les temps, à la réserve d'une heure de récréation qu'on leur accordoit après le diné & d'une demiheure après le soupé. Il leur donna une

An. 1792. Supérieure particulier echoisse d'entre elles, qui devoit présiderà tous les exercices (cette Supérieure étoit aveugle). Elles étoient logées dans la maison de l'Hôpital, dans un appartement séparé des salles. Au milieu de la chambre commune étoit une grande Croix; & le nouveau, Patriarche nomma cet endroit la Sagesse, & ses filles en porterent le nom, s'appellant dès lors, comme elles s'appellent encore aujourd'hui, les Filles de la Sagesse.

Un tel établissement, quoique très-édiétoient ses siant par lui-même, ne pouvoit être d'aumi établic cune ressource pour des maisons qui sons l'assle de la misere publique; des personnes infirmes elles mêmes & tout-à-fait dis graciées de la nature, ne pouvoient pas servir à les gouverner; la chose est trop. évidente pour qu'on puisse croire qu'elle n'ait point été vue de l'homme de Dieu. Il le comprenoit mieux que personnes mais il voyoit aush qu'il étoit nécessaire de commencer de la sorre mon-seulement pour les raisons surnaturelles, que nous avons indiquées; mais encore pour cencher au monde ses véritables desseins, & faire en sorte que sa fausse sagesse l'aveuglat sur une œuvre, qu'il auroit aisément étouffée dans sa naissance:, s'il seut pur d'abord la voir à découvers Eclaire d'ima prudence fort au-dessus de celle de la chair, & se confiant entierement sur l'assistance du Seigneur, qui le conduisoit dans une si grande entreprise, il ne craignoit point

de s'exposer à la risée des hommes, & AN. 170 ne douta point que la divine Providence ne lui sit trouver des sujets, tels qu'il les salloit, pour le parsait accomplissement de ce qu'il avoit projetté pour sa gloire, & pour le service du prochain. Ce qu'il espéroit commença bientôt à se réaliser, par l'acquisition qu'il sit pour sa nouvelle Communauté, de la personne que Dieu avoit destinée, pour lui servir en cela d'aide & de coopératrice.

Il n'y avoit encore que peu de jours que s'étoit sait à l'Hôpital l'établissement dont met Made. on vient de parler, lorsque Mademoiselle Trichet. Trichet:, pressée du desir de quitter le monde, vint trouver son Directeur, pour lui découvrir de nouveau ses sentimens làdessus. Que voulez-vous, sui dit-elle, que je devienne? Où faut-il que je me retire, pour obeir aux desseins de Dieu sur moi? Venez, ma sille, répondit le Directeur, venez demeurer à l'Hôpital. Il ne s'expliqua pas davantage; mais cette parole, jettée comme au halard, fit la plus forte impression sur l'esprit de la jeune personne. Ce fot pour elle comme un trait de lumiere, qui lui découvrit tout à coup la route où le Seigneut vouloit qu'elle marchât. Elle ne pouvoit se persuader autre chose. Elle en rendit compte quelque temps après à son Directour, qui, pour l'éprouver, repliqua qu'il n'avoit pas parlé (ériensement ; qu'au surplus il ne vouloit pas se mêler d'une affaire qui soufsciroit bien des dissicultés. Permettez aus

An. 1703, moins, dit la Demoiselle, que j'en parle Monseigneur. A peine en eut-elle obtenu la permission, qu'elle alla se jetter aux pieds de M. l'Evêque de Poitiers, en lui déclarant qu'elle sortoit d'une Communauté; qu'elle ne vouloit plus rester dans le monde & chez ses parens, & qu'elle le supplioit de la faire recevoir à l'Hôpital. Le Prélat répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il ne croyoit pas qu'on eût besoin de gouvernantes, & qu'en tout cas il en parleroit au Bureau. Il se trouva en effet qu'on n'avoit pas besoin de nouveaux sujets à l'Hôpital. Quand la vertueuse fille appris cette réponse, pressée intérieurement de ne pas abandonner son projet, elle conjura M. l'Evêque de vouloir bien la faire recevoir en qualité de pauvre, puisqu'elle ne pouvoit pas être reçue comme gouvernante. Il y acquiesça, & lui donna une lettre pour MM. les Administrateurs. La surprise de ceux-ci fut extrême, en apprenant que la fille d'un homme, du même état que celui de la plupart d'entre eux, demandoit à être reçue à l'Hôpital sur le pied de pauvre. Ils auroient cru se déshonorer eux-mêmes, s'ils se sussent rendus à ses desirs. Cependant, par déférence pour la recommandation de M. l'Evêque, ils pricent un tempérament; ce fut de l'admestre pout servir d'aide à la Supérieure, en ordonnant qu'elle seroit traitée comme les autres gouvernantes.

Les vues de M. de Montfort sur sa Péni-An. 1703-· tente, étoient un peu différentes des leurs. Il lui don-Dès qu'il sut qu'elle étoit à l'Hôpital, il ne un hademanda & il obtint qu'elle seroit mise au bit & un nombre des pauvres filles qu'il avoit raffem- culier. blées dans l'appartement, qu'on appelloit la Sagesse, non pas pour y présider aux pauvres filles qui s'y trouvoient, comme le vouloit la Supérieure, mais pour y apprendre la pratique de l'obéissance & des autres vertus religionses. Elle fut affujettie aux mêmes exercices, aux mêmes devoirs que les autres. & réduite à la nourriture des Pauvres: on la fit passer par toutes les épreuves capables de faire mourir la nature; & quand son Directeur la crut en état de soutenir les assauts auxquels le changement extérieur de son habillement alloit l'expofer, il lui fit prendre un habit particulier . d'une étoffe groffiere, & de couleur de griscendre, tel que le portent encore les Filles de la Sagusse. Dix écus, que le pieux Au-ที่เอาท่อง avoit recus en aumônes, avoient histopour fournir aux frais de cet habillemene Après l'avoir beni, assiste d'un autres Pregeit dit, en le présentant à la fervente Novice: Tenez, ma fille, prenez cet habit; il vous gardera, & vous sera d'un grand secours contre toutes fortes de tentations. Il voulut aussi qu'au nom de Marie-Louise, elle ajoura le nom de Jesus. Ce changement se fit le second jour de Février de l'année 1703, Fête de la Purification de la Sainte Vierge. On peut bien penser

An. 1703. qu'un événement de cette nature ne fut pas sans exciter beaucoup de bruit dans toute la Ville, & contre le Directeur, & contre la Pénitente Parens, amis, étrangers, tout le monde, à l'exception d'un très-petit nombre, blamerent cette action. Les plus modérés disoient que c'étoit un zèle outré; d'autres qualificient cotte action: d'extravagance. La mere, quoiqu'elle cût. donné son consentement à sa fille, parut plus indignée que personne; elle en portamême ses plaintes au Prélat; mais la chose venoit du Ciel, il ne permit pas qu'on y changeat rien; & malgré tous les obstacles, la Sœur Marie-Louise de Jesus conserva constamment la forme de l'habit que son saint Directeur lui avoit donnée; elle le porta seule près de dix ans; & depuis; sous ce même habit, elle a été, pendant une longue suite d'années, Supérieure des Filles de la Sagesse, dont le chef-lieu a été établi à Saint-Laurent-sur Sayvre, dans le Poitou, comme nous le dirons dans la fuite (a).

Epreuves de savertu.

Tandis que l'assemblée des pauvres Filqu'il fait les subsista, elle demeura parmi elles, & s'y tint toujours au dernier rang. Ses fonctions étoient ce qu'il y avoit de plus pénible, de plus humble & de plus mortifiants Quand cette assemblée fur rompue, comme elle le fut, dans le cours de la même année, par les Administrateurs, qui crurent enfin

⁽a) Au huitieme livre.

devoir se gendre aux importunités de ceux Am. 1703. qui ne cessoient de déclamer contre cette œuvre & contre celui qui l'avoit entreprise, la Sœur Louise de Jesus ne changea rien pour cela à sa conduite; & son Guide; qui vit cet événement avec une égalité touta à-fait admirable; ne relâcha rien non plus de la sainte sévérité qu'il employoit à son égard. Non content de l'exercer par luimême, & de la reprendre quelquefois avec beaucoup d'aigreur pour les moindres fautes, ou même pour des fautes supposées, il engageoit encore d'autres personnes à l'exercer en mille manieres différentes. Son but étoit de lui inspirer le véritable esprit des Filles de la Sagesse, l'amour des croix & le mépris d'elle-même, & de tout ce que le monde estime davantage; & il eut sujet de remercier le Seigneur des grands progrès que son éleve fit en peu de temps sous sa conduite.

. G'étoit presque la seule consolation que Dieu vouloit accorder à son serviteur. Les l'Hopitale traverses, qu'il rencontroit par - tout, étoient arrivées à un tel point, qu'elles le metroient hors d'état de faire le bien. Le P. la Tour, son Confesseur, & d'autres personnes respectables lui conseillerent de demander de lui-même à se retirer. Il vonlut cependant avoir là-dessus l'avis de sa Pénitente. C'étoit sans doute pour voir jusqu'où elle portoit le détachement, & il eut la setisfaction de voir qu'elle étoit prête à faire le sacrifice que Dieu exigeoit d'elle.

Il quitte

AN. 1703. Quoiqu'elle regardat M. de Montfort comme son Ange visible, qu'elle retirât des avantages infinis de sa direction, & qu'en le perdant, elle perdit, en quelque sorte, tout son appui; quoique même elle prevît qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contradictions sans nombre, elle n'hésita cependant pas un moment à lui conseiller de sortir, parce qu'il lui sembloit que ce seroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte de désintéressement si parfait combla de joie le saint Directeur. Des le jour même, il suivit l'avis de sa fille, & en la quittant, il lui recommanda de ne point sortir de l'Hôpital de dix ans. Quand, ajouta-t-il, l'établissement des Filles de la Sagesse ne se feroit qu'au bout de ce terme, Dieu seroit satisfait, & ses desseins sur vous seroient remplis.

Ils'offre Missions.

Cependant le zèle de M. de Montsort ne pour don- pouvoit rester un moment oisif; &, si le Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exercer dans une maison particuliere, où il avoit déjà fait tant de biens, c'est qu'il vouloit qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses travaux, & que sa vertu, jusqu'alors cachée, répandit une plus vive lumiere, & deviat par là même utile au salut d'un plus grand nombre de personnes. Peu de temps après sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le serviteur de Dieu vint offrir ses services aux Supérieurs Ecclésialtiques du Diocese, pour faire des Missions & donner des retraites

DE M. GRIGNION. 115

partout où ils le jugeroient à propos; & An. 1704 ceux-ci, qui connoissoient en partie son mérite & ses talens pour le saint ministère, par toutes les preuves qu'il en avoit données, depuis qu'il travailloir sous leurs yeux accepterent fon offre avec joie.

Il avoir alors plus de trente ans; & pendant les douze années qu'il vécut depuis, étoitalors. il ne fut plus occupé que de l'œuvre que Dieu avoit confiée à ses soins. A l'exemple de notre divin Maître, dans le cours de sa vie publique, toute sa vie ne sut plus qu'une suite continuelle de bonnes œuvres, de prédications & de courses Apostoliques, à la réserve de ces temps de solitude & de prieres, qu'il se croyoit obligé de donner au soin de sa propre persection. Tout ce qu'il avoit fait jusques là pour Dieu, ne lui paroissoit rien. Plus pressé que jamais du desir de procurer sa gloire & de souffrir pour lui, plein d'une tendre compassion pour les pécheurs, dont le misérable état le pénétroit de la plus vive douleur; l'entendement éclairé des plus pures & des plus suplimes lumieres de la foi, qui lui découvroit le néant des choses de la terre, & la grandeur des récompenses qu'un Dieu promet dans sa miséricorde; le cœur embrasé dinn feu divin., qui le transportoit sans cesso bors de lui-même, & l'élevoit audessus de tous les sentimens de la nature; il se reprochoit de n'avoit pas encore travaillé avec assez d'ardeur à détrnire le regne du péché, & à établir celui de Jesus-Christ

AN. 1704. dans le cœur des hommes. Attaquer ouvertement le monde, faire une guerre implacable au vice, le couvrir de honte & d'infamie, arracher à Saran ses malheureuses victimes, dévoiler l'horreur de ses artifices, dissiper les illusions funestes, à l'aide desquelles il tient la plupart des hommes sous sa puissance; défiller à ceux-ci les yeux, leur montrer leur aveuglement & leur folie; abolir des usages pernicieux, mais accrédités; apprendre aux ignorans leurs devoirs, & les leur faire goûter; ranimer les foibles; exciter les parfaits; les conduire à l'héroisme des vertus Chrétiennes; faire par-tout resteurir la piété, dans le Sanctuaire, dans le Cloître, & parmi les personnes du fiecle; voilà ce que se proposa l'homme Apostolique; voilà ce qu'il regarda comme le but a'un Missionnaire, & ce qu'il entreprit, sans craindre rien de ce qu'il auroit à souffrir de la part du monde & des puissances de l'enfer.

tions defen vinister.

Sa conduite, dans la nouvelle carriere où Laite dans il s'engageoit, répondit à des dispositions fonc- si sublimes. Jamais une vaine éloquence n'adultéra dans sa bouche la parole de vérité. Mort à lui-même, intimement uni à Dieu, il prêchoit celui dont il étoit rempli; il prêchoit Jesus-Christ crucisie, objet de scandale pour le Juif. & de folie pour le Gentil. Ses paroles étoient simples, mais vives; c'étoit ce glaive à deux tranchans, qui perce jusqu'au fond des cœurs, pour en ôter tout ce qu'il y trouve de vicieux & de souillé. Parlant au nom de An. 1794. son Maître, il parloit avec autorité. Les pécheurs les plus endurcis ne résistoient point à la force de ses discours. Il subjuguoit, il entraînoit les cœurs, & leur persuadoit aisément ce dont il étoit lui-même pénétré; ou plutôt l'Esprit saint qui l'animoit, se plaisoit à faire éclater en lui la force & la douceur de sa grace. Son principal soin étoit de ne point mettre d'obstacle aux opérations de ce divin Esprit. Une oraison continuelle, une vie pénitente & mortifiée, de saintes rigueurs exercées sur son corps, les plus bas sentimens de luimême le préparoient à devenir le digne instrument de ses miséricordes sur les pécheurs. Jamais il ne montoit en chaire sans avoir auparavant essayé de fléchir la colere divine par une rude discipline.

Tel étoit l'homme de Dieu, dès le temps de sa premiere Mission qu'il sit à Montber- de nage, l'un des fauxbourgs de Poitiers, bernage. paroisse de Sainte-Radegonde. Il y parut comme un homme puissant en œuvres & en paroles, comme un Jean-Baptiste sorti du désert pour prêcher la pénitence. Le peuple couroit en foule après lui; on ne se lassoit point de l'entendre, & ses instructions opéroient de grands changemens dans les cœnrs. Il sembloit en disposer en maître. Le fauxbourg où il préchoit, étoit peuplé de pauvres; & comme il arrive d'ordinaire dans ces sortes d'endroits, les juremens, les blasphêmes, les excès dans le boire, &

An. 1704. les autres désordres qui naissent de ceux-ci, y étoient communs. La force avec la quelle il s'éleva contre ces vices, les fit en partie disparoître, & il substitua en leur place des pratiques capables de nourrir la piété de la propiete de la propie

Vierge.

Une de celles qu'il crut plus propre une Cha-pour cela, fut d'étiger une chapelle à la Mere de Dieu, où les habitans de Montde la Ste bernage & des environs viendroient lui rendre hommage, & réciter publiquement le chapelet; pratique, que sa dévotion pour Marie lui rendoit très-chere, & dont il conseilla toujours l'usage comme très salutaire à tout le monde. Il falloit à cet effet acheter une grange déserte, la décorer d'un ne maniere décente, y bâtir un Autelio& y placer une grande image de la Ste Vierge. Le point étoit de déterminer ses auditeurs, gens peu riches pour la plupart, à se charger de ces frais. Il parla. Aussi tôt il eut la consolation de les voir tous s'empresser à l'envi pour l'exécution de la bonne œuvre. La chapelle sut ornée comme il le defiroit; & tous les soirs les fideles y nenoient en foule réciter en commun le chapelet; usage qui persévéra long-temps après la Mission, & contribua beaucoup à en perpétuer les fruits.

wres.

Le serveur de ce bon peuple à profiter de pour ses leçons, servoit encore à animer de plus en plus celle du Missionnaire. Il ne croyoit jamais en faire assez. Tout le jour il prêchoit, il confessoit, il catéchisoit, il oublioit jusqu'à ses propres besoins; & le

soir, lorsqu'il sortoit de l'Eglise, on le AN. 1705. voyoit environné & suivi d'une multitude prodigieuse de pauvres, avec lesquels il conversoit, comme avec ses amis les plus tendres. Il étoit au milieu d'eux, comme un pere au milieu de ses ensans. La maison, dans laquelle il se retiroit, étoit moins la sienne, que celle des pauvres. Là, pour se délasser de ses fatigues, il nettoyoit leurs habits ; il leur distribuoit les aumônes qu'il avoit reçues; il les servoit à table; il les embrassoit; il leut baisoit les pieds; & s'il y en avoit quelques-uns d'infirmes, qui ne pouvoient venir profiter des soulagemens communs qu'il donnoit aux misérables, il alloit les chereher lui-même, les chargeoit sur ses épaules, & leur donnoit des seçours proportionnés à leur état d'infirmité & de misere. Il vouloit toujours avoir un pauvre à manger avec lui; & c'étoit d'ordinaire le plus rebutant dont il faisoit choix. Toutes les distinctions étoient pour ce pauvre; il le servoit le premier, lui donnoit ce qu'il y avoit de melleur à table, & ne buvoit que dans le même verre, après que le panvre y avoir bu.

Une conduite si contraire aux maximes Il s'asso-du siecle, saisoit regarder le Missionnaire cie un jeu-comme un homme extraordinaire, & Dieu ne homme, se plaisoit à donner à ses paroles une grande der dans essicacité. C'est ce qu'éprouva, vérs ce ses Missionements, un jeune homme qu'il s'asso-sions, cia, pour l'accompagner & l'aider dans ses Missions. Ce jeune homme, touché pag

1795. les sermons qu'un Pere Capucin avoit prechés dans sa paroisse de Bouillé-Laurent, en Anjou, étoit venu à Poitiers, dans le dessein d'embrasser la regle du Prédicateur qu'il avoit entendu. La premiere Eglise qu'il rencontre, en arrivant à Poitiers, fut celle des Pénitentes. Il y entre, y fait sa priere, & y récite son chapelet avec beaucoup de ferveur. M. de Montfort, qui confessoit alors dans cette Eglise, fut touché de la dévotion avec laquelle il prioit. Il appelle le jeune homme; &, sprès avoir fu de lui le sujet qui l'amenoit, il ne lui dit que cette parole de son divin Maître: Suivez-moi. Aussi-tôt il sut obéi. Le jeune homme s'attacha dès lors à sa suite : & quoiqu'il y eût une infinité de peines & de rebuts à souffrir, jamais rien ne fut capable de l'en séparer. C'est lui qui, sous le nom de F. Mathurin, a fait le Catéchilme pendant cinquante ans dans les Millions. tant avec M. de Montfort, qu'avec ceux qui lui ont succédé, jusqu'à l'an 1759, qu'il mourut dans la maison de Saint-Laurentfur-Sayvre.

fa fuite•

Les exemples héroïques de vertu que luit l'attacha à donna constamment le serviteur de Dieu, & les grands avantages qu'il retira de sa, conversation, tout le temps qu'il eutile bonheur de vivre avec lui, le confirmerenc dans sa vocation, & lui firent penser avec. raison, que ce qu'il lui avoit dit, avoit été, l'effet d'une inspiration particuliere. Quelque extraordinaire que cette inspiration, pût

put lui paroître, il ne devoit pas la croire An. 1705. suspecte dans un homme aussi singuliérement uni qu'il l'étoit à Dieu, & dans qui les opérations de la grace ne cesserent jamais de se maniseller de la maniere la plus frappante, sur-tout en ce qui regarde la conversion des pécheurs. Il seroit impossible de rapporter tout ce que le zélé Missionnaire sit en ce genre, dans le temps qu'il travailla dans le Diocese de Poitiers. Nous nous contenterons de parler de quelques traits plus particuliers, qui lui arriverent dans quelques-unes des Missions qu'il fit alors, & des principales humiliations qu'ily recut. Car Dieu voulut, pour contrebalancer, en quelque sorte, ses grands succès, & pour lui donner en même temps une plus grande occasion d'exercer sa vertu, qu'il ent beaucoup à souffrir, & que les coups lui fussent d'autant plus sensibles, que la main dont ils partoient, étoit plus respectable & plus chere.

Telle sut l'épreuve à laquelle sa vertu sut Humitinmise à la fin de la Mission qu'il fit, la me stion qu'il me année, dans l'Eglise des Religienses du Mission du Calvaire. Le succès en avoit été des plus Calvaire. éclatans. Une multitude de conversions de personnes de tous les états en avoit été le fruit. On y avoit admiré non-seulement l'éloquence mâle & pathétique du Missionnaire, mais aussi la solidité de ses décifions, toujours appuyées des plus fortes raisons & des autorités les plus respectables. Il avoit particulièrement déclamé

An. 1705 contre les mauvais divids stant en matiere des religion, qu'en matiere de mœurs; & grand nombre de personnes, frappées par ses exhortations, lui en avoient remis une grande quantité entre les mains. Cela lui fit naître l'idée de faire ce que l'Apôtre des Gentils avoit fait à Ephese. Il fit faire un monceau de ces livres dans une place voifine de l'Eglise, à dessein d'y mettre publiquément le feu à l'issue d'un sermon, & de réparer, an moins en partie, par cet acte solemnel, le scandale qu'avoit causé la lecture de ces livres. La chose jusques-là n'étoit point blâmable: mais des particuliers, poussés par un zèle indiscret, & voulant enchérir sur l'idée du Missionnaire, firent placer, à son infu, sur la pile des livres, une espece de figure, telle qu'on reprélente le Diable, avec des ornemens mondains. Le bruit aussi-tôt courut dans la populace 37 qu'on alloit brûler le Diable. Un Prêtre jo car dans le sacré ministère, ainsi qu'autrela fois dans le College des Apôrres, il se trouvera toujours de ces ames baffes, qui lacrifient tout à la passion qui les possede; un Prêtre, qui avoit assisté M de Montfore dans la Mission, mais à qui sa réputations failuit ombrage, crut cette occasion favor. rable pour le décrier dans l'esprit des Supéro rieurs. Sans donc prévenir son Confrere: de ce qui se passoir, il va incontinent trouver le Grand-Vicaire, qui, dans l'absence du Prélat, étoit chargé du soin du Diocese. C'étoit l'Abbé de Villeroi, de-

puis Archevêque de Lyon. Il lui peint tout An. 1703? le ridicule de la cérémonie dont il étoit question. Le Grand-Vicaire, sur cette delation, ne doute nullement que M. de Montfort n'en soit l'auteur; & sans perdre un instant, pour prévenir le scandale, il monte en carrosse, vient droit à l'Eglise, impose silence au Missionnaire, qui prêchoie devant une grande foule de peuple, & lui fait une réprimande, où rien de ce qui pouvoit l'humilier & le mortifier n'étoit épargné. Jamais correction ne fut mieux reçue. L'humble Prêtre se mit à genonx pour l'entendre, & descendit aussi. tât de chaire, sans ouvrir la bouche pour se disculper. La seule chose qui l'affligea sensiblement, sut le pillage que l'on sit des mauvais livres; ce qui ne pouvoit que propagerele scandale. Il est vrai que, malgré ce qui venoit d'arriver, le jour suivant, la contore de la Mission se fit de la maniere la plassédifiante; & même un autre Grand-Vicaire, M. Revol, des lors nommé à l'Evêché d'Oleron, qui prêchoit à cette clôture, releva autant, dans son sermon, le mérite de M. de Montsort, qu'il avoit été abaissé le jour précédent. Cependant, comme le monde est toujours prêt à saisir ce qui peut donner du ridicule aux Ministres de l'Evangile, on sit coutir dans le temps des relations, où le fait dont on vient de parler, étoit raconté d'une maniere tout-à-fait propre à prévenir les esprits contre le zélé Missionnaire; & bien

AN. 1706. des gens, sur-tout de ceux qu'on appelle les sages & les prudens du siecle, en conçurent, à ce sujet, des idées très-peu favorables.

mrnin.

Mission Ces préjugés devoient naturellement de S. Sa- nuire beaucoup aux succes de son ministere; mais telle est la conduite admirable que Dieu, dans tous les temps, a tenue far ses Saints: plus ils sont humiliés & couverts d'opprobres aux yeux du monde, plus le fruit de leurs travaux est abondant. C'est le grain de froment, qui doit mourir dans la terre, avant de germer & de froctifier. La Mission de Saint-Saturnin, que Wide Montsort sit après celle du Calvaire, sut une preuve sensible de cette vérité. L'affluence du peuple sut la même que dans toutes les autres; & le Ciel parut prodiguer ses graces, avec encore plus d'abondance, à ceux qui furent constans à suivre le pieux & fervent Missionnaire. Il y avoit, allex-Répara- trémité du faux bourg de Saint-Saturnin, tion publi- un endroit nommé la Gorreterie, oir il y avoit un jardin orné de quatre figures co-

que des défordres. fauxbourg.

qu'on com- lossales, & qu'on appelloit, pour cette raison, le jardin des quatre figures. C'étoit dans un en- comme le rendez-vons général de tout ce qu'il y avoit de libertins dans la Vine. On peut juger de là des crimes & des excesqui s'y commettoient en tout genre. L'Homme de Dieu, pour réparer, autant qu'il le pouvoit, ces crimes, & pour couper la facine du mal, crut qu'il devoit abolir l'espece de prostitution qu'on faisoit de ce

lieu. Il se proposa donc, outre les moyens Au 12 qu'il avoit coutume d'employer dans ses autres Millions, pour y conserver le fruit de ses travaux, tels que la fréquentation des Sacremens, la renovation des voeux du Baptême, la récitation du Rosaire, & l'établissement de quelque pieuse Confrérie; il se proposa, dis-je, de faire faire, en ce lieu-là même, une réparation publique de tous les désordres qui s'y passoient, par ceux mêmes, qui, plus d'une fois, en avoient été coupables. Le projet étoit grand. Il n'y avoie que celui qui le lui avoit inspiré, qui pût en rendre l'exécution posfible. Le serviteur de Dieu n'oublia rien pour attirer sur lui cet esprit de force & de grace dont il avoit besoin pour cela. Il redoubla ses austérités. Après avoir travaillé tout le jour aux exercices de la Mission, la muit il se retiroit dans le jardin de la Gorreterie, & y passoit plusieurs heures en prieres, & dans l'exercice de la pénitence. Là, prosterné contre terre, à l'exemple de son divin Maître dans le jardin des Olives, il repassoit, dans l'amertume de son cœur, les iniquités dont ce lieu profane étoit souillé. Il eût voulu l'en purifier par l'abondance de ses larmes. & s'efforcoir de les laver dans le sang qu'il tiroit de son corps par de cruelles disciplines. ainsi d'abord expiésur lui-même les outrages que l'on faisoit en cet endroit au Seigneur, le 6 Février 1796, jour qu'il avoit marqué pour la Procession générale, qui

w. 1706. se fait à la fin de chaque Mission, il en de rigea la marche vers le Jardin; &, lorfqu'on y fur arrivé, il fit au peuple une exhortation pathétique, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Saint, qui venoit gémir sur les iniquités d'une soule de coupables, & les engager à les réparer. Ses vœux surent entiérement remplis. La réparation fut aussi parfaite, qu'elle fut publique. Ce n'étoit de toutes parts que sanglots. Tous les assistans fondoient en larmes, se reconnoissoient coupables, & demandoient miséricorde; quand tout à coup le Prédicateur, éclaire d'une lumitere fornaturelle, répandit la confolation dans tous les cœurs, en affurant, d'un mon

vion du ser- prophétique, qu'un jour ce lieu seroit un lieu vitcur de de prieres, & qu'il seroit desservi par des Religieuses. Dieu.

Comment Peu de jours après, le serviteur de Dieu, elle fui ac- passant par le fauxbourg, y trouva un pauvre attaqué de maux incurables, & abandonné de tout le monde. Il le prit, le chargea sur ses épaules; & ne sachant où lui trouver une retraite, il le mit, à l'endroit dont nous venons de parler, dans une espece de chambre formée dans le trou d'un rocher. Bientôt, à ce pauvre, il en joignic deux ou trois autres attaqués des mêthes manx, & chargea quelques vertueulos Demoiselles d'en avoir soin. De sorte qu'il se forma là par degrés un hospice pour ces sortes de malades, que ces bonnes personnesy recueilloient, à proportion des aumo-

DE M. GRIGNION. 127

nes qu'elles ramassoient dans la Ville. An. 1706. Ainsi M. de Montsort, sans y penser, contribua à vérisser ce qu'il avoit prédit. Mais on n'en vit le parfait accomplissement que long-temps après, lorsqu'en 1748, dans le terrein même, appellé la Goretterie & le jardin des quatre Figures, l'Hôpital des Incurables fut bâti par les pieuses prodigalités de F. Philippe l'Emery, Grand Prieur d'Aquitaine, qui le mit sous la protection de l'Ordre de Malthe: & lorsqu'en 1758, après avoir avoir été d'abord dans des mains séculieres, cet Hôpital passa dans celles des Filles de la Sagesse. Depuis ce temps-là, ce lieu est véritablement un lieu de priere, où Dieu est continuellement glorifié. On n'y vient plus aujourd'hui que pour s'édifier, en voyant l'esprit de piété, le silence profond & l'ordre admirable qui y regnent, de sorte que ce que l'Homme de Dieu avoit prédit, est accompli de point en point.

gneur voulut alors manisester la sainteté de événement son serviteur. Vers ce même temps, Manature.

dame d'Armagnac, semme du Gouverneur & Lieutenant de Roi à Poitiers, étoit
à la dernière extrémité, & abandonnée des Médecins, Le P. la Tour, Confesseur de M. de Montsort, le pria de vouloir bien dire la Messe pour elle. Après sa Messe, celui-ci lui vint dire que cette Dame recouveroit la santé; & ce Pere, qui connoissoit à sond la simplicité de son cœur & la

F 4

DE M GELEVICE DE 128

1700. bonté de son esprit, l'ayant charge d'erre lui-même le porteur de cette bonne nouvelle, il obeit à l'instant; entra dans la chambre de la malade, & lui dit ces paroles: Madame, vous ne mourrez pas de ceue maladie; Dieu veut vous laisser sur la terre, & prolonger vos jours, pour continuer vos charités aux pauvres. Depuis ce moment, la malade commença à se mieux porter, & a encore vécu douze ans. Après la mort de M de Montfort, M. d'Armagnac, le 28 Novembre 1718, déposa ce sait avec serment, en présence d'un Notaire.

terdit.

Il estin- ... On rapporte encore plusieurs choses en ce genre, bien capables d'autoriser la Mile sion de l'Homme Apostolique, & de montrer le crédit qu'il avoit auprès de Dieu. Mais le Maître ne veut pas que ses plus chers disciples soient autrement traires que lui. Il permet que leurs actions les plus éclatantes passent, sans presque qu'on y fasse aucune attention pendant seur Viel de peur que la gloire & l'estime qui seur est reviendroit, ne les prive du mérite de la souffrance. Comme les opprobres, qu'ils recoivent des hommes, ne préjudicient point aux succès de leurs travaux, aussi l'éclat que jette quelquefois leur fairneté, ne les empêche pas d'essuyer les plus rudes humiliations. Le serviteur de Dieu l'éprous va dans cette occasion. Après avoir ini la Mission de Saint-Saturnin, il songeoit à donner une Retraite aux Religieuses de Sainte Catherine de Poitiers. Il leur en

avoit même déjà donné quelques exercices : Ax. 17 lorsqu'il lui fut notifié un interdit de la part de l'Evêque, avec ordre de sortir de son Diocese.

14 - 1 H

Cet événement étoit une suite de ce qui Quelle et s'étoit passé à la Mission du Calvaire. Le fut la cau-Prélat, comme on l'a dit, étoit alors abs sent; & le Grand-Vicaire, que bien des personnes blamoient, comme ayant mis trop d'éclat & de précipitation dans cette affaire, avoit intérêt de le prévenir. On avoit écrit au Prélat d'une maniere peu favorable au Missionnaire; & à son arrivée. on ne manqua pas de lui représenter la chose du côté le plus odieux, sans rien dire de ce qui pouvoit la justifier. Cependant, comme on n'ignoroit pas qu'il estimoit la vertu de M de Montfort, on avoit soin de mêler quelques éloges à ce qu'on disoit de lui pour le décrier ; c'est un homme, disoit-on, plein de zele & de bonnes intentions, d'une vie très-austère, mais singulier dans ses manieres, & dont le zele fougneux & peu confidéré ne ménage rien & n'est propre qu'à décréditer la Religion. qu'il veut servir. Un grand nombre de personnes tenoient ce langage. On sait que le monde se déclare toujours contre ceux qui lui font une guerre ouverte, & qu'il est impossible de faire de grands biens. fur-tout d'une certaine espece, sans s'attirer l'inimitié d'une infinité de gens. D'ailleurs on étoit dans un temps où des erreurs, qui des lors avoient été déjà fulmis.

130 VOLUNE SON

An 1766, nées plus d'une fois, faisoient beaucous de bruit, M. de Montfort, dont les sentimens & la sumission à l'Eglise étoient parfaitement connus, ne plaisoit point à tout le monde. Les partisans de l'erreur ne cessoient de crier contre lui, & de jerer du ridicule & sur ses discours, & sur sa conduite, sans découvrir le véritable mortif, qui les faisoit agir. Quelque bien instentionné que fût le Prélat, il lui eût été difficile de réfitter à tant de gens, & de démeier la vérité au milieu des nuages, dont le mensonge & la calomnie s'efforcoient de la couvrir. Il craignit , en effet, qu'il n'y eût quelque chose de dangereux dans la conduite du Missionnaire, & que son zele ne le portât, & ne l'eût même déjà porté à des excès blâmables; & c'est ce qui lui fit prendre la résolution de ne plus se servir d'un Ouvrier, dont il n'ignorque pas les vertus éminentes. Les témoignages avantageux qu'il a depuis donnes publiquement à sa mémoire (a), suffisent pour montrer la pureté de les intentions, & pour esfacer toutes les impressions saggeuses, que sa conduite passée, par rapport au saint Missionnaire, auroit pu laisser.

Comment Pour M de Montsort, il reçui cette il se com-humiliation, comme un homme qui metporte en toit les mépris des hommes au rang des sette ocea-plus insignes faveurs qu'il put recevoir du fion. Ciel. Non-seulement il la reçui avec une

eienne vie.

DE M. GRIGNION. 631

entiere resignation, mais une douce joie Au. 1760. se répandit au fond de son cœur. Loin de se plaindre du traitement qu'on lui faisoit, il ne songea qu'à remercier le Seigneur de l'occasion qu'il lui donnoit de Jui pronver son amour, en lui sacrissant la chose du monde qu'il chérissoit davantage, le moyen de travailler pour sa gloire & pour le salut des hommes. Il n'avoit rien fait, comme il le pouvoit aisément, pour parer le coup qu'on lui avoit porté, soit que tout occupé des choses du Ciel, il n'eût fait aucune attention à ce qui lui ponvoit arriver, soit, qu'en le prévoyant, il eût cru devoir plutôt s'abandonner entiérement à Dieu, que de parvître suir la Croix, en se justissant lui-même. Il ne sit rien non plus pour se délivrer d'une flétrissure, qui fembloit si préjudiciable à sa réputation. Ce n'est pas que bien des raisons, prises même de la gloire de Dieu, & qui se présentoient naturellement à son esprit, ne l'engageassent à faire pour cela quelques demarches; il n'ignoroit pas non plus, qu'il n'auroit sait en cela que ce que plusieurs laints avoient fait avant lui, mais, éclairé d'une lumiere particuliere, il crut qu'il ne devoit alors glorifier Dieu, que par son filence & son abjection.

ment, que l'occasion lui parut savorable mine d'alpour exécuter un projet, qu'il avoit conçu ler en pêledepuis long-temps. C'étoit d'aller en pé-Romes

F 6

An: 1706, lerinage à Rome Il avoit eu, comme on l'a dit un ardent desir d'aller prêcher l'Evangile chez des nations idolatres, dans l'espérance d'y verser son sang pour J. C. Ce desir ne s'étoit jamais éteint en lui; & ce qui venoit d'arriver lui sit soupconner que Dieu l'avoit peut-être permis, afin que ce defir eût son accomplissement. Il crut donc qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'aller s'offrir au Vicaire de Jesus-Christ, pour travailler, selon ses ordres, à la vigne du Seigneur; & de recevoir ce qu'il lui diroit, comme l'oracle, par où Dieu même lui feroit conneitre sa volonté. Ce fut la la premiere & la principale fin de son voyage, à laquelle toutes les autres furent subordonnées, comme d'obtenir le don de la parole, celui de toucher les cœurs, de faire pénitence pour les pécheurs, & d'attirer sur ceux qu'il avoit gagnés à Dieu la grace de la persévérance. Son dessein ayant eté approuvé de son Confesseur, car il ne faisoit rien qui n'eut la sanction de l'obéissance, *il ne tarda pas à le mettre en exécution.

La seule chose, qui le touchoit bien fenfiblement, c'étoit de se séparer de qu'il écrit ceux qu'il avoit enfantés à Jesus-Christ, avant son & qu'il prévoyoit devoit être en grand danger de retourner en arciere lorfauils se verroient sitôt sévrés de la présence de leur pere, & privés du lait qui les avoit soutenus jusqu'alors. Pour prévenir, autant qu'il étoit en lui, un si grand malheur, il leur écrivit à tous en commun une

lettre, où sa charité pour eux & sa ten- An, 1266 dresse paternelle se déployoit toute entiere. Elle étoit adressée particuliérement aux habitans de Montbernage, de Saint-Saturnin, de Saint-Simplicien & de la Résurrection. Le pieux Missionnaire y exprime d'abord, de la maniere la plus vive les sentimens d'affection dont son cœur étoit rempli. Je vous porterai, leur dit-il, par tout dans mon cœur, à la vie. à la mort & dans l'éternité. Que j'oublie plutêt ma main droite, que de vous oublier en quelque lieu que je sois; jusqu'au saint Autel: que dis-je, jusqu'aux extrémités du smonde, jusqu'aux portes de la mort. La seule condition qu'il exige d'eux pour cela, c'est qu'ils soient fideles aux saints senseignemens que Jesus-Christ leur a donnés par la bouche des Missionnaires. Souvenez-vous donc, ajouta - t - il, souvenezsyous, mes chers enfans, ma joie, ma gloire Ema couronne, d'aimer ardemment Jesus-Christ & de l'aimer par Marie. Faites eclater par-tout & devant tout le monde votre dévotion véritable envers la très-sainte Kierge notre bonne Mere, afin d'être parstout la bonne odeur de Jesus-Christ. Il leur recommande ensuite les saintes pratiques bétablies parmi eux, la renovation des promesses du Baptême, la récitation du chapelet, & la fréquentation des facremens, au moins tous les mois..... Il rappelle à ses chers amis de Montbernage, qu'il leur a laissé l'image de sa bonne Mere & son coeur. Il les exhorte à continuer

MA MOTHFIELDE ME AU

An. 1706, la ferveur de leurs prieres : & il veut qu'ils ne souffrent point dans leur fauxbourg -de blasphémateurs, de jureurs, de personnes qui chantent de mauvaises chansons, ou qui se laissent aller à des exces de vin; qu'ils les répriment, s'ils le peur vent ; en reprenant ces personnes avec zele & douceur, ou du moins qu'ils fassent queique espece de réparation pour ces sortes de desordres. Il insiste sur la plus exacte observance des jours consacrés au Seigneur, & s'adressant à ceux, que leur profession expose davantage au violement de cesprécepte, il leur repiésente, que s'ils ne sont dans une véritable nécessiré, recondue par leur Patteur, tous les pretextes qu'ils apportent ne les empêcheront pas de se perdre malheureusement, & de se précipiter dans la damnation. Après leur avoir donné ces avis, il se recommande instamment à leurs prieres, dans le long pélerinage qu'il entreprend, pour obtenir leur persévérance, & & la conversion des pecheurs. Ce n'est point sa peine, qu'ils doivent considérer puilqu'elle n'est rien en comparaison de celle de notre divin Sauveur. Mais ils doivent prier, afin que sa malice & son indignité ne mettent point obstacle à ce que Dieu & la sinte Mere veulent faire par son ministere. J'ai de grands ennemis en tête, leur dit il: Tous les amateurs du monde me méprssent, me raillent & me persécutent. L'enfer a comploté ma perte & fera par-tout soulever contre moi toutes ses puissances. Foi-

÷9 (...

ble comme je suis, que deviendrai - je, si la Antigot. très-fainte Vierge, & les prieres des bonnes ames, & en particulier les vôtres ne me soutiennent, & ne m'obtiennent le don de la patience ou la divine sagesse, qui sera le remede à tous mes maux. Epanchant ensuite dans le cœur de ses enfans ses fentimens de confiance dans l'assistance puissante de la Mere de Dieu; c'est par Marie, dit-il, que je cherche & que je trouverai Jesus, que j'éoraserai la tête du serpent, & que je vaincrai tous mes ennemis & moi-même, pour la plus grande gloire de Dieu. ... 11 conclud Sa lettre, en leur disant adieu; mais seulement pour un temps, parce qu'il espéroit repasser par Poitiers; soit, dit-il. pour y demeurer quelque temps sous l'obeissance de voisevillustre Prélat, si zelé pour le salut des ames, & si compatissant à nos infirmités, Soir pour passer dans un autre pays; parce que Diev étant mon pere, j'ai autant de Lieux à demeurer, qu'il y en a où il est ingustement offensé par les pécheurs. an Ayant ainsi satisfait tout à la fois son zele & sa tendresse pour ses enfans en pour Jesus-Christ. M. de Montfort n'avoit plus

rien qui pût le retenir à Poitiers. Il fe contenta de dire au Frere Mathutin, ce neune homme qu'il s'étoit affocié pour l'accompagner dans les Millions, de l'attendre cans cette ville, ou dans les environs, & partie le jour même pour la Capitale du monce Chretien.

Fin du second Livre.

Ii parz



LAVIE

D E

M. Louis-Marik GRIGNION DE MONTFORT.

LIVRE TROISIE MEN

SOMMAIRE.

MANIERE dont M. de Montfort fait le voyage de Kome. Son séjour à Lorette. Son arrivée à Rome, & l'audience qu'il a du Saint Pere. Son retour en France. Il va en pelerinage à Notre-Dame des Ardilliers de là au Mont Saint-Michel Il va à Renners Comment il s'y comporte par rapport à fa famille. Il y prêche. Trait singulier. Comment il est reçu à Montsort-la-Canne. lieu de sa naissance. U se joint à Dinan de une compagnie de Missionnaires. Effet de sa charité pour les pauvres. Il donne une Mission aux soldats. Son zele pour le Rosaire, Ses travaux sous M. Leuduger. Il entreprend de réparer une grande Chapelle de Noires Dame, à Lacheze. Décorations qu'il y fait mettre. Processions qu'il fait faire à cette Chapelte. Il change le jour d'une foire, &

- Dr M. GRIGNION. 137 oc qui se passe à cette occasion. Prodiges qu'il opère. Il donne à Saint-Brieuc des retraites aux Filles de la Croix. Sa maniere de vie dans cette ville. Fruits de ses travaux. Impressions que ses paroles faisoient sur les ames. Trait de zele au commencement de la Mission de Moncontour. Correction paternelle, qui montre l'horreur qu'il a des ajustemens mondains. Il est exclu de la compagnie de M. Leuduger. Lieu, où il se retire & dont il sait sa demeure ordinaire. Il y renouvelle le vau qu'il avoit fait de ne vivre que d'aumônes. Il touche ses auditeurs sans dire une parole. On s'oppose à l'érection d'un Calvaire, qu'il vouloit faire à Montfort. Il estinterdit, & presque au même instant rétablidans ses sonctions par son Evêque diocésain: Mission de Bréal. Il court risque de sa vie. Il est de nouveau interdit, au moins en partie. Il procure une Gardienne à la Chapelle de Saint Lazare. En quittant Montfort, il prédit à cette ville les desastres qui sont arrivés depuis. L'homme de Dieu fait des Missions dans le Diocese de Nantes. Il court risque de sa vie. Il est maltraité par des soldats. Traits de Providence. qui semblent autoriser la conduite de M. de Montfort. M Sion de la Valette. Punition d'un malheureux, qui, par mépris, en avoit néglige les exercices. Fidelité qu'il exige dans les pratiques qu'il établit. Mission de la Chevrolière. Ette réussit malgré les oppositions du Passeur. Une sievre violente n'empêche pas le Missionnaire de continuer ses travaux. Comment il en est guéri. Calomnie atroce in

AN. 1708. tentée contre lui. Mission de Vertou. Guérison subite d'un de ses associés. Suite de ses travaux. Mission de Cambon. Il y repare l'Eglise. Complot pour l'assassiner. Mission de Crossac. M. de Montfort y abolit l'usage où Pon étoit de se faire enterrer dans l'Eglise. Mission de Pont-Chateau. Projet d'un magnifique Calvaire. Avec quelle ardeur on y iravailloit. Description de ce Calvaire, M. de Montfort reçoit défense de procédor à sa bénédiction. Il est interdit dans le cours a'une Mission. Vient un ordre de démolir le Calvaire & il est exécuté. Sentimens de l'homme de Dieu en cette occasion. Sa conduise durant le temps qu'il reste à Nantes. Diverses bonnes œuvres, qu'il y fait. Il se fait recevoir du Tiers-Ordre de faint Dominique. Il purse au péril de sa vie, du secours aux habitans d'un Fauxbourg que la Loire avoit innondé.

Kome.

Il quitte Nantes.

Maniere ON étoit dans le temps du Carême, Montfort lorsque M. de Montfort se mit en route. Il ne vouloit voyager que sur les fonds Poyage de de la Providence; ainsi, le peu d'argent qui lui restoit, il commeça par le donner aux pauvres; il exigea même qu'un pau-vre Ecolier Espagnol, qui destroit, aller avec lui, en fit autant, & pour l'y engager, il lui promit de le defrayer, tout le temps qu'ils seroient ensemble. Il eut extrêmement à souffrir pendant ce voyage. Outre la fatigue, que devoit naturellement

DE M. GRIGNION. 139

dui causer la longueur du chemin, il se Am. 17 vit souvent rebuté, maltraité, passant quelquesois les jours entiers, sans pouvoir obtenir un morceau de pain; & les nuits, sans qu'on voulut lui donner un sieu de retraire, où il pût se mettre à l'abri des injures de l'air. Il est vrai que d'ordinaire, comme il le dit sui-même, sorsqu'il avoit été mis un jour à de plus rudes épreuves, la Providence, comme une bonne mere, ne manquoit pas de l'en dédommager le jour suivant par les secours abondans qu'elle sui faisoit trouver.

A Lorette, il s'arrêta pendant quinze a Lerette. jours, pour y satisfaire sa tendre dévotion pour la Mere de Dieu. Tout ce stemps-là, il y dit la Messe chaque jour, dans la fameuse Chapelle, qu'on y révére comme avant été la demeure de la trèssainte Vierge qui, suivant une ancienne tradition, appuyée des témoignages les plus respectables, a été transportée de Nazafeth, premierement en Dalmatie, & de la dans cet endroit (a) par le ministere des Anges. Cet auguste lieu ne pouvoit manquer de faire la plus vive impression Jur le cœur du serviteur zélé de Marie. Un des habitans de Lorette fut si frappé de la manière, dont il y célébra les faints Mysteres, qu'il le conjura de vouloir bien prendre chez lui son logement & sa table, pendant le séjour qu'il feroit dans cette ville.

(a) Voyez Phistoire de la maison de Lorette par Turselins

An. 1706. Ayant poursuivi sa route, des qu'il suit

Son arri- à la vue de Rome, il se prosterna par wée à Ro-respect contre terre, ôta ses souliers, & diencequ'il fit nuds pieds le reste du chemin. Ce n'éa du Saint toit nullement la curiofité qui l'amenoit dans cette grande ville; il ne fit rien aus pour la satisfaire: & quand il crut s'y êire suffisamment disposé par la visite des saints Lieux, & par les autres Actes de dévotion, que sa piété put lui suggérer, il ne songea plus qu'à remplir la fin principale de son voyage. Le sixieme jour de Juin, il sut admis à l'audience du Souverain Pontife. Clement XI occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. En se présentant devant luis. le Serviteur de Dieu fut saisi d'un vif sentiment de respect, causé par la foi qui lui faisoit voir en sa personne Jesus-Christ lui-même. Il ne sentit cependant aucun trouble, & prononça, en latin, d'une maniere pathétique, une courte barangue, dans laquelle il exposoit au Saint Pere le sujet qui le conduisoit à ses pieds; qu'il avoit voulu révérer en lui le souverain Passeur dont il tenoit la place; que depuis long temps il avoit desiré porter la lumiere de l'Evangile aux nations infideles, dans l'espérance d'y pouvois un jour verser son sang pour Jesus-Christ, mais, que ne connoissant pas clairement là dessus la volonté du Seigneur, il venoit l'apprendre de sa bouche; étant également prêt à travailler à la vigne du Seigneur, par tout où sa Sainteté voudroit l'envoyer.

Le Saint Pere parut écouter avec satisfac- AN. 1704 tion le discours du Missionnaire; & lui parla avec une bonté digne du Pere commun des fideles. La France, agitée plus que jamais en ce temps-la par les troubles qu'y causoient les partisans des nouvelles erreurs, que lui-même & plusieurs de ses prédecesseurs avoient proscrites, étoit finguliérement l'objet de la sollicitude pastorale. Ce sut à ce Royaume en particulier qu'il détermina la Mission qu'il donna au Serviteur de Dieu, en lui recommandant en même-temps d'y travailler au salut des ames, avec une entiere dépendance des Evêques, dans les Dioceses desquels il seroit appellé. Il luienjoignir fut - tout de s'attacher à bien enfeigner la doctrine Chrétienne aux enfans & au peuple; & à faire refleurir l'esprit du Christianisme, par le renouvellement des promesses du Baptême. Il accorda en-Missionnaire la permission de Mire différentes Bénédictions, qui demandent un privilege particulier., & il attacha à un Crucifix d'ivoire, que lui présentale pieux Pélerin, une Indulgence -pleniere, pour tous ceux, qui vraiment meontrits, le baiseroient, à l'heure de la , mort, en prononçant les faints noms de Fesus & de Marie. Les paroles du Souversin Pontife, sicent sur le cœur de cet homme de foi, la même impression que s'il les avoit entendues de la bouche même du Sauvenr du monde. Elles y demeu-

AN. 1706. rerent toujours gravées. Pleinement assure par elles de la volonté du Seigneur, il ne songea plus qu'à la remplir, & toute la suite de sa vie fera voir combien il s'en acquitta parfaitement.

tour en France.

Bientôt après, quoique les chaleurs fulsent excessives. M. de Montfort partit de Rome pour revenir en France, lieu de sa destination. Le 25 d'Août, Fête de Saint Louis, son Patron, il arriva à Ligugé, ancien Prieure, situé à une lieue de Poitiers. Là le F. Mathurin l'attendoit; mais la fatigue l'avoit tellement défiguré, que son compagnon eut quelque peine à le reconnoître. Le Voyageur y célébra la sainte Messe, & se rendit aussi-tôt à Poitiers, où il comptoit se reposer pendant quelques jours. Un ordre de l'Evêque l'en empêcha. Dès le soir même il quitta cette Ville, pour aller à cinq lieues de là chez un vertueux Ecclésiastique de ses amis, où il sse une retraite de huit jours, pour s'y préparer à de nouveaux travaux.

liers.

Cette préparation ne lui parut pas enpéterinage core suffisante: il sit, pour la même sin à N. D. deux pélerinages, aussi tôt après sa retraite, des Ardil- quoiqu'il s'en fallût encore beaucoup qu'il fût entiérement remis de la fatigue de celui: de Rome. Son premier pélérinage fut a N. D. des Ardilliers, à Saumur. H'seroit inutile de parler de la dévotion avec laquelle il s'en acquitta. On en peut juger par ce que nous avons déjà dit d'un semblable pélérinage, fait plusieurs années auparavant;

& nous autons occasion de rapporter dans AN. 1796. la suite les regles qu'il prescrivit lui-même à plusieurs personnes, qui, par ses conseils, avoient entrepris le même pélérinage dont nous parlons.

Ce qu'il y eut en celui-ci de particulier, Il y conce sut la consolation qu'il donna à la Sœur so ela sœur Jeanne de la Noue, depuis Fondatrice des Jeanne de Filles de la Providence, & morte en odeur la Noue. de sainteté en 1736. Cette humble servante du Seigneur étoit conduite par une voie, extraordinaire. & se livroit à de grandes austérités. Ses Filles avoient là dessus bien. des peines. Elle-même craignoit d'être dans l'illusion. De part & d'autre on consulta M. de Montsort, dès qu'on sut qu'il étoit à Saumur. L'Homme de Dieu parut d'abord indécis, après avoir entendu tout ce que la Mere & les Filles avoient à lui dire. Mais, après avoir dit la Messe, pour demander à Dieu ses lumieres, il confirma la Speur Jeanne de la Noue dans les résolutions qu'elle avoit prises; & lui parlant d'un ton ferme : Continuez, lui dit-il, comme vous avez commencé; c'est l'esprit de Dieu qui vous conduit, & qui vous inspire les austérités que vous pratiquez. Tenez pour assuré que c'est là votre vocation, & l'état où Dieu vous veut. C'étoit parler en homme inspiré, Ce conseil fut aussi reçu comme un oracle. & l'évenement a faic voir qu'il venoit du Ciel

Le Mont Saint-Michel sut le terme du Puis au second pélérinage que sit le serviteur de Michel.

w. 1706. Dieu. Il avoit toujours eu une dévotion particuliere pour les Saints Anges; il savoit combien il importe aux Ouvriers Evangéliques, d'intéresser à leurs travaux ces Esprits célestes, à qui le Seigneur confie le soin des ames, qui sont l'objet de leur zele. D'ailleurs l'Archange, que l'Eglise honore comme le Prince de la Milice céleste, est d'une maniere spéciale Patron de la France, à laquelle le Saint Pere avoit voulu qu'il consacrât ses travaux; & des lumieres particulieres faisoient aussi qu'il se regardoit lui-même comme étant singuliérement sous sa protection, ainsi qu'ille déclara très-expressément à la Sœur Louise de Jesus; & dans une autre occasion, où plufieurs jeunes gens étant venus pour l'insulter & le maltraiter, il fut à leur rencontre, & leur déclara qu'il ne les craignoit point, parce que le grand Saint Michel étoit son défenseur. Ces motifs étoient bien assez puissans pour le porter à visiter un lieu consacré à l'honneur du glorieux Archange. Il y arriva le 28 de Septembre, veille de la Fête: & ce soir-là même, il donna une preuve éclatante du zele qui l'enflammoit pour la gloire de Dieu, & de la grande confiance qu'il avoit dans l'assistance de ce grand Saint. Au plus fort de la nuit, dans la maison même où il étoit, ayant entendu une troupe de gens déterminés, qui, après s'être livrés à des excès de vin, blasphémoient hautement le saint nom de Dieu, il se leve, court au milieu d'eux, leur reproche

proche leur audace & leur impiéré, & les AN. force, par ses menaces, à sortir de la chambre où ils étoient. Lui-même, dit le F. Mathurin, il se déroba à ma vue, & sut expier sur son corps, par quelque rude pénitence, les péchés de ces misérables.

Du Mont Saint-Miche M. de Mont- Il va à fort prit la route de Rennus. Son pere & sa Rennes. mere y étoient, ainsi que M. de la Visuele il s'y com-Robert, son oncle maternel, qui étoit porte par Prêtre & Sacriste de la paroisse de Saint-rapport à Sauveur. Mais ce n'étoit point l'amour de ses parens qui l'y conduisoit; il semble au contraire que l'esprit de Dieu, qui le guidoit en tout, vouloit y montrer en lui jusqu'où doit aller, dans les hommes Apostoliques, le détachement des parens. Ce ne fut point chez eux qu'il alla loger. Quoiqu'ils sussent en état de le recevoir, il aima mieux se retirer chez une pauvre femme, qui, manquant elle-même du nécessaire, ne recevoit chez elle que les plus nécessiteux, & leur fournissoit, au prix le plus modique, ce qui fait dans le pays l'aliment des pauvres gens, un peu de galette (a) & de lait. Ses premieres visites furent pour les Pauvres de l'Hôpital. Il y avoit même plusieurs jours qu'il étoit à Rennes, sans avoir encore vu personne de sa famille, quand son oncle, averti par quelqu'un qui avoit cru reconnoître M. de Montfort, le vint trouver. Les marques qu'il lui donna

⁽a) Espece de nourrimre faite de bled noir ou Sarazin.

An. 1706. de son amitié, ne surent pas sans quelques reproches. Il s'étonnoit de la conduite qu'il tenoit à l'égard d'un pere & d'une mere qui l'aimoient tendrement; elle lui paroissoit contraire au respect qu'il leur devoit, & dont la nature & la religion lui faisoient une loi, que son âge & son caractere lui rendoient encore plus sacrée. Il lui dit encore qu'il étoit indécent & déshonorant pour sa famille, qu'il demeurât ainsi, sous les yeux de ses parens, dans un pauvre réduit, où, selon toute apparence, il manquoit des choses les plus nécessaires. Le serviteur de Dieu, qui n'avoit coutume de répondre, que par son silence, aux reproches qu'on lui faisoit, crut devoir se disculper en cette occasion. Il répondit à son oncle, qu'il n'avoit garde d'oublier ce qu'il devoit à ceux dont il tenoit la vie, & ce qu'il lui devoit à lui-même; que son cœur étoit pénétré pour eux des sentimens les plus respectueux & les. plus tendres; que le Seigneur étoit témoin des prieres qu'il lui adressoit pour eux tous les jours; qu'il croyoit par là leur marquer bien plus solidement son amour, que par les visites qu'il leur pourroit faire, visites qui leur séroient tout-à-fait inutiles, & qui ne s'accordoient point avec sa vocation, qui demandoit qu'il s'employat tout entier aux affaires de Jon pere; que, quant à son genre de vie, il ne croyoit pas nécessaire de le justifier, qu'il l'étoit assez par. l'exemple de son divin Mastre, L'oncle ad-

mira dans son neveu des sentimens si fort AN. 1706. au-dessus de la nature; il insista cependant sur la déférence qu'il exigeoit, & celui-ci se rendit à sa demande. Il consentit même à prendre chez son pere un repas, où toute la famille se trouva rassemblée. Ce fut une véritable image des Agapes des premiers Chrétiens. Le Missionnaire, en entrant dans la chambre, se mit à genoux, & récita, selon sa coutume, la priere, Visita quæsumus, &c. Lorsque la table sur servie, il commença par faire la portion des pauvres, de ce qui s'y trouvoit de meilleur. Pendant tout le repas, la conversation sut des plus édifiantes; il y parla de Dieu de la maniere la plus touchante & la plus aisée. Mais, après, on lui sit inuti ement des instances pour le retenir, il ne voulut jamais changer le pauvre logement qu'il avoit pris à son. arrivée.

iour à Rennes, qui ne fut guères plus che. de quinze jours, & pendant ce temps il prècha dans un grand nombre d'Eglises & toujours avec le plus grand succès. Il le sit entr'autres à l'un & l'autre Séminaire. Messieurs les Directeurs suroient sien desiré se l'associer pour faire des Messions à la campagne. Ils le lui proposerent; mais son attrait le portoit à quelque chose de plus étendu, & il ne crut pas pouvoir accepter seur offre,

148

An. 1706. Ce qu'il sit dans l'Eglise des Religieuses Trait affez du Calvaire montre combien il étoit ausingulier. dessus du respect humain. On s'attendoit à l'y voir prêcher, & grand nombre de personnes y étoient accourues pour l'entendre. Le saint Prêtre, en arrivant à l'Eglise, voit ce nombreux auditoire, entre dans la sacristie, s'y recueille un moment, puis en sortant presque aussi-tôt & s'adressantà tout le peuple: Vous êtes venus enfoule, leur dit-il, pour m'entendre. Vous pensez peutêtre, mes très chers freres & très-cheres Jœurs, entendre un grand Prédicateur, un homme extraordinaire: Je ne prêcherai point ; je vais seulement faire mon oraison, comme je pours rois la faire, si j'étois seul dans ma chambre. On placa un fauteuil pour lui dans la nef; il s'y mit à genoux, & répandant alors à haute voix son cœur en présence du Seigneur, il dit sur les souffrances, des choses si belles & si touchantes, que tous. les assistants se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jesus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet puis se rendant à la porte de l'Eglise, le bonnet carré à la main, il y fit une quête pour le rétablissement de l'Eglise paroissiale de

Comment Gesut bientôt après, quele Missionnaire d Mont, quitta Rennes. Il étoit juste qu'il fit aussi fori-la-Ca- quelque chose pour le Diocèse dans lequel ne lieu de la divine Providence l'avoit fait naître. Il sa naissan- se rendit, vers la sête de la Toussaint, au lieu de sa naissance, mais en inconnu; von-

DE M. GRIGNION.

149 lant tout devoir à la charité, & rien à la Anais confidération qu'on pourroit avoir pour sa personne. En conséquence, il évita même d'entrer dans la ville de Montfort-la-Canne, & s'arrêta dans un petit village, qui en est distant d'un quart de lieue. Son projet étoit d'y loger chez une pauvre semme, qui avoit été sa nourrice. Il envoya le Frere Mathurin la prier de donner par charité le couvert à un pauvre Prêtre & à son Compagnon. Cette proposition ne fut pas du goût de la bonne femme, & elle refusa net ce qu'on lui demandoit. M. de Montfort se présenta lui-même à deux ou trois autres maisons de paysans, & leur demanda, pour l'amour de Notre-Seigneur, un peu de paille pour lui & son Compagnon. Par - tout il n'éprouva que des rebuts. Enfin il demanda quel étoit le plus pauvre du village. On lui indiqua la cabane d'un vieillard, qui s'appelloit Pierre Belin. Il fut lui demander, comme il avoit fair aux autres, le couvert pour l'amour de Jesus-Christ. Vous êtes les bien - venus, répondit aussitôt le bon homme avec joie, je n'ai qu'un peu de pain & de l'eau à vous donner, & un peu de paille pour vous coucher; si j'avois mieux. je vous l'offrirois de grand cœur, mais enfin je partagerai volontiers avec vous le peu que j'ai. Jamais offre ne fut faite de meilleur cœur, ni recue avec une plus douce satisfaction. Le serviteur de Dieu étoit au somble de sa joie d'être dans un si misérable

Lv. 1706. reduit, qui lui représentoit au vif l'étable de Beth eem. Cependant le vieillard le fixoit attentivement & reconnut dans son nouvel hôte le fils de M. Grignion de la Bachelleraye. Le lendemain, de grand matin, la nouvelle en sut répandue dans tout le village. On apporta alors au saint Prêtre ce dont il pouvoit avoir besoin; une Demoiselle charitable lui sit entre autres choses porter une couverture, un matelas, des draps & un oreiller; mais il ne voulut pas s'en servir, & les porta à un pauvre du voisinage, disant que ces commodités ne convenoient pas à un misérable comme lui, mais aux véritables pauvres de Jesus - Christ. Ceux qui n'avoient pas voulu le recevoir lui témoignerent toute la peine qu'ils en avoient. Sa pauvre nourrice en fut sur-tout inconfolable. Elle se jetta à ses pieds, elle repandit un torrent de larmes, elle lui demanda mille pardons, & le conjura de ne pas refuser de venir chez elle. L'homme de Dieu, dont toutes les demarches étoient autant de traits de zele & de charité, n'oublia pas de profiter de cette occasion pour instruire toutes ces bonnes gens, de la nature & des excellences de la charne Chrétienne, & pour les porter à la pratiquer à l'avenir à l'égard de tous les pauvres. Néanmoins il ne se rendit pas tout-à-fait aux desirs de sa nourrice. Sculement, pour ne pas la contriller à l'excès, il voulat bien aller une fois manger

DE M. GRIGNION. 151

chez elle, & pendant le repas qu'il y prit, an 1706. & dans lequel la bonne semme sit de son mieux pour lui témoigner sa satisfaction, il lui dit plus d'une sois, moins par sorme de reproche, que pour séveiller sa charité: Andrée, andrée, vous avez bien soin de mois mais vous n'étes pas charitable. Oubliez M. de Montsort, il n'est rien. Pensez la Jesus Christ, il est tout; & c'est lui qu'il faut toujours considérer dans les pauvres.

L'homme apostolique, ayant ainst, Il sejoint pendant quelques jours, inculqué catte à Dinan à importante leçon de la maniere la plus une compropre à faire une vive impression sur les pagnie de Missionresprits, continua sa route & vint à Dinan naires.

de St Malo. Une compagnie de Missionnaires y donnoit alors la Mission. Il se joignit à eux, & se chargea, par présérence, du soin de faire le Catéchisme; sondion, dont il connoissoit l'importance, et pour laquelle il se sentoit le plus vis attrait, sur tout depuis que le Saint Pere, en lui donnant sa Mission Apostolique, la lui avoit spécialement recommandée.

Cela ne l'empêcha point de donner ici, Effet de comme par tout ailleurs, des preuves sa charité éclatantes de son tendre amour pour les pour les pauvres. En ayant un soir rencontré un, tout convert d'ulceres, & dont personne réosoit s'approcher, il le prit sur ses épaules, le porta à la maison des Missionnaires, &, en ayant trouvé la porte fermée. il se mit à crier, qu'on l'ouvrit à Jesus - Christ.

G 4

An. 1706. Chargé de son malade insect, il sut droit à sa chambre; & le mit à coucher dans son lir, après l'avoir réchauffé le mieux qu'il put; car il étoit transi de froid; tandis que lui-même passa toute la nuit en prieres. Beaucoup d'autres pauvres épouverent les effets de sa charité. Tous les jours, il en nourrissoit un très grand nombre, comme par miracle, sur les seuls fonds de la Providence. Et pour perpétuer les secours qu'il leur donnoit, il engagea plusieurs personnes de piété à sormer entre elles une société pour le soulagement des pauyres. Ses vœux ontété là dessus pleinement remplis, & Dinan se ressent, encore du zele du serviteur de Dieu; la bonne œuvre qu'il avoit heureusement commencée, ayant été depuis très - fort perfectionnée par M le Comte de la Garaye. Ce Seigneur, dont la mémoire sera toujours en bénédiction, eut l'avantage de posséder quelque temps chez lui le Missionnaire qui y donna les exercices de la retraite aux pauvres qu'il y logeoit. Madame son épouse étoit de moitié dans ses bonnes œuvres. L'un & l'autre, après avoir fait un Hôpital de leur Château, & y avoir eux-mêmes servi les panvres pendant plus de trente ans, ont fondé à Dinan, une maison de charité, avec un revenu suffisant pour l'entretien de quatre Filles de la Sagesse, & quelques fonds pour distribuer du pain, du bouillon, des médicamens, du linge & d'autres secours aux pauvres de cette ville.

Dans le temps que M. de Montfort 401 1706. exerçoit son zele dans cette ville, il y avoit des troupes en garnison. Quandla Mission, fin aux dont on vient deparler, fut finie, l'homme de Dieu obtint les pouvoirs nécessaires pour en faire une autre aux soldats. Le succès en fut tel qu'il pouvoit le desirer. Bientôt il sut tellement gagner leur consiance par les démarches prévenantes de sa charité & toucher leurs cœurs par la force & la véhémence de ses discours, qu'on les voyoit fondre en darmes à ses Sermons, & courir ensuite en foule au tribunal de ia Pénitence.

Parmi ces actes de zele, le pieux & fervent Missionnaire n'oublioit point la ten, fait pour dre devotion qu'il avoit pour la Mere de la propa-Dieu, ni son zele pour la propagation du Rosaire. Rosaire. Il y exhortoit fortement les peuples; &, pour leur laisser un monument qui pût rappeller à leur mémoire ce qu'il leur disoit à ce sujet, il sit faire un grand & beau tableau de Marie, devant lequel un eierge devoit continuellement brûler en son honneur; & il plaça ce tableau d'une maniere décente & convenable, afin qu'on pût se rassembler à ses pieds pour y réciter en commun le Rosaire.

De Dinan, M. de Montsort se répandit en différens endroits du Diocèle pour vaux sons y exercer son zele. Il avoit déjà fait une M. I Mission à Saint Suliac, gros bourg à deux lieues de Saint Malo, situé sur la riviere de Rance, & donné un Retraite dans la

AN. 1706. petite ville de Becherel; lorsque M. Luduger, Scholattique de la Cathédrale de Saint-Brieuc, l'invita à venir partager ses travaux. Ce digne Eccléfiastique avoit en sa compagnie, un grand nombre de coopérateurs zélés, & de beaucoup de capacité, mais le nouveau Missionnaire, quoique jeune & dans un emploi subalterne, fixa bientôt sur lui, sans le vouloir, les regards de tout le monde. Il fit un grand nombre de Missions sous M'Luduger; les principales furent celles de Baulon, le Verger, Lacheze, Medrigal, Plumieux, Saint-Brieuc, Moncontour. Ses paroles avoient une efficacité singuliere à laquelle on ne pouvoit résister; les peuples & fur - tout les pauvres venoient en foule à sa suite, & part-tout il laissoit des preuves subsistantes de son zele & de sa charité. Ce qu'il fit à Lacheze, petite ville du Duché de Rohan, au Diocèle de Saint-Brieuc, sut sur-tout bien remarquable. Il semble que la divine Providence l'y avoit conduit pour l'exécution d'une œuvre à laquelle elle l'avoit spécialement désigné.

Il y avoit dans cette paroisse une charrend de pelle, grande & spacieuse, dédiée à la reparer unegrande très-sainte Vierge, sous le nom de Nochapelle le tre-Dame de pitié. Cette chapelle, depuis N. D. à plusieurs siécles, étoit totalement aban-Lacheze. donnée Il n'y avoit pas même de cou-

verture, & le dedans étoit tout hérissé de ronces & d'épines. Le grand Apôtre de Bretagne, saint Vincent Ferrier, dans

le cours de ses Missions, l'avoit vue dans Au. 1706. cet état, & prêchant un jour au peuple dans la plaine de Lacheze, après avoir vivement déploré l'état d'abandon où il la voyoit, & témoigné combien il auroit desiré d'y remédier, il avoit assuré que cone grande entreprise étoit réservée par le Ciel à un homme que le Tout - Puissant feroit naitre dans les temps recules, homme qui viendroit en inconnu, homme qui seroit beaucoup contrarié & bafoué: homme cependant, qui, avec le secours de la grace, viendroit à bout de cette sainte entreprise. Ce sont les termes d'une lettre que le Recteur de Lacheze, François Jagu, écrivit en 1754 à l'Evêque de Saint-Brieuc, Hervé-Nicolas Thepault du Bre-, gnou, Prélat digne des premiers siécles. On ne dit point si le Missionnaire eut d'abord connoissance d'une prédiction, où il ne pouvoit pas manquer de se reconnoître. La chose n'étoit point nécessaire Pour le porter à faire ce qu'il sit. Le zele de la maison du Seigneur, qui le dévoroir, sa tendre piété pour la Reine des Vierges, le desir ardent qu'il avoit de la voir honorée par tous les fideles; & l'expérience qu'il avoit ene en semblables rencontres, de l'assistance de la divine Providence, etorent autant d'aiguillons qui ne pouvoient le laisser tranquille à la vue d'une chapeile, dédiée à la Mere de Dieu & tombée en ruines Ce qu'il y a de certain, e'est qu'il entreprit de relever & de rétablir, G 6

comme à neuf, la vaste chapelle de Notre-Dame de pitié; & que depuis, dans un discours qu'il fit dans la lande de la Ferriere à une multitude presque incroyable de peuples, il ne sit point difficulté de leur déclarer qu'il étoit cet homme inconntr, prédit par saint Vincent-Ferrier, qui devoit contribuer au rétablissement de la chapelle de Notre-Dame. Ce qui remplit d'une nouvelle ardeur, tous ceux qui avoient quelque part à ce grand ouvrage.

Ere.

Son projet étoit magnifique. Il voulut que tions qu'il tout fut exécuté de la maniere la plus cony fuit met-venable, sans, qu'on eût égard à ce qui pouvoit en coûter. Après avoir, mis tout le dehors en très-bon étar; après avoir fait construire un toit à la chapelle, il la fit crépir & blanchir en dedans, il la fit trèsproprement paver; puis il donna lui-même l'idée des décorations, qu'on y devoit mettre. Il y fit-bâtir un grand Autel à la romaine, le fit entourer d'une belle balustrade très-polie, & ornée de huit statues de grandenr naturelle; & fur l'Autel, il plaça une belle croix, couronnée de rayons dorés. Au pied de la croix, devoit être posée une figure de Notre-Dame de pitié. Cela demandoir des frais très-considéra= bles; il falloit employer des ouvriers de tonte espece, Macons. Charpentiers, Couvreurs, Menuisiers, Serruriers, Peintres, Sculpteurs, &c. Il se chargea de tout; il fit tous ses marchés, & contenta tout le monde. L'argent lui venoit à point

DE M. GRIGNION. 157

nommé, lors qu'il en avoit besoin, sans AN. 1702.

que qui que ce soit en fût gêné.

L'ardeur avec laquelle on travailloit, Procession sit que l'ouvrage sut achevé en très-peu de faire a cettemps. Il y en eut cependant encore assez techapelle. pour qu'il se fit dans l'intervalle une autre Mission. Ce sur celle de Plumieux, Paroisse fituée à une lieue & demie de Lacheze. La proximité lui permit de veiller à son entreprise, sans discontinuer pour cela ses fonctions de zele. Les choses se trouverent au point où il les vouloit, lorsque la Mission de Plumieux étoit sur le point de finir; il crut alors qu'il devoit signaler d'une maniere extraordinaire sa reconnoissance pour les miracles de Providence, que le Seigneur venoit de faire en sa faveur, & pour la grace particuliere qu'il accordoit généralement à tous les habitans du pays. En conséquence, pendant neuf jours consécutifs, il fit allumer des feux de joie, & le dernier jour, pour la clôture de la Mission, il ordonna une procession solemnelle, qui devoit aboutir à la chapelle nouvellement rétablie. L'ordre admirable avec lequel cette procession se sit, le silence prosond qu'on y vit regner, la variété des personnages symboliques qu'il y fit entrer, la rare modesfie, le recueillement de cette vaste multitude de personnes de tout âge, qui la composoient, tout servit à rendre cette pompe religieuse également édifiante & ravissante. On y marchoit cing à cinq de front, &

Ar. 1707. sur une même ligne, les yenx baisses & le chapelet à la main. Le silence n'étoit interrompu que par des cantiques de louanges, dont l'air rétentissoit à la gloire du Seigneur; & pendant tout le chemin, quoiqu'il y eût une foule prodigieuse de peuple, il n'y eut pas le moindre desordre, ni le plus léger dérangement; de sorte qu'il sembloit, dit une relation, que des Anges étoient venus du Ciel pour y mettre un si bel ordre. A la fin de cette grande procession, la Statue de Notre-Dame de pitié, qu'on y avoit portée en triomphe, fut placée sur l'Autel, à l'endroit qu'on avoit destiné pour cela. Depuis ce tempslà, cette chapelle, une des plus helles de tout le Diocèse, est devenue l'objet de la dévotion des peuples. On y vient de loin; pour y demander à Dieu, par l'entremise de la Vierge de douleur, la grace de porter patiemment les croix qu'il envoie. C'est à cette intention, que le Missionnaire ste faire plusieurs croix de différentes grandeurs, que les pélerins portent sur l'épaule, ou entre les bras, en faisant à genoux la procession au tour de l'Autel. Ce qui se pratique encore à présent. C'est aussi le premier endroit, où il introduisit dans toute son étendue la pratique du Rosaire, ayant engage plusieurs personnes à s'y rassembler trois fois le jour, au matin, à midi, & le soir, pour réciter le chapelet en ces différens temps, en y joignant la méditation des quinze mysteres, qu'on y

DE M. GRIGNION. 159

confidére, comme on l'observe encore AN. 1702.

très-régulierement dans cette chapelle.

Parmi les biens que M. de Montfort fit Le Missioà Lacheze, on peut compter ce qui se pas- nairechansa l'occasion d'une soire, qu'on y tenoit ge le jour d'ordinaire le jour même de l'Ascension. & ce qui se Cet usage déplaisoit extrêmement au Mis- passe à cetsionaire; il en parla fortement, comme te oceasion. étant contraire à la sanctification d'un si grand jour; & il obtint que la foire seroit remise au lundi suivant. Ce ne sut pas sans contradiction. Les personnes intéressées se plaignirent de cette entreprise; quelques Euclésiastiques prirent leur parti; mais ceux-ci curent la mortification d'entendre le simple peuple leur dire qu'on s'en rapportoit bien plus à la parole du bon Missionnaire qu'à la leur. Dieu même parut autoriser le zele de son serviteur en cette occasion par les punitions exemplaires, dont il frappa ceux qui voulurent en empêcher l'effet. Un homme s'étant obstiné à vendre une piece de bétail, qu'il avoit amenée le jour de la fête, perdit ce jour même tout ce qu'il en avoit retiré. Celui qui avoit acheté de lui vit en peu de jours mourir sa bête avec plusieurs autres. Luimême tomba perclus de tous ses membres & ne fut guéri qu'après avoir demandé pardon au Missionnaire. Celui qui percevoit la coutume eut le même sort pour avoir maltraité de paroles le Missionnaire, & ne trouva sa guérison que dans le même reméde. Un Prêtre l'ayant pareillement

Az. 1707 insulté, par des railleries indécentes au sujet de la foire & dece qui s'étoit fait pour le rétablissement de la Chapelle, il se sentit aussi-tôt atteint de douleurs violentes à la jambe. Le Chirugien, qu'on fit venir, n'y vit ni tumeur ni contusion, de sorte qu'il se retira sans rien ordonner. Cependant les douleurs continuant toujours à se faire sentir avec une extrême violence, l'Ecclésiastique destiné de tout secours humain, reconnut à la fin que c'étoit la Punition des excès auxquels il s'étoit livré contre M. de Montfort. Il en sit une réparation authentique à la très-sainte Vierge & a son humble serviteur, & dans l'ins, tant même les douleurs, qu'il avoit éprouvées jusqu'alors, cesserent entiérement.

Le Curé de Lacheze, dans sa lettre à

opérés en le Cure de Lacheze, dans la lettre a set endroit son Evêque dont a il a été ci-dessus parlé, par M. de rapporte encore plusieurs prodiges d'une Mont ort, autre nature, qu'il plut alors au Seigneur d'opérer en faveur de son serviteur. Le saint homme, en présence de plusieurs personnes, rendit en parfaite santé à Madame de la Villethebault, Mademoiselle sa fille. qui tomboit auparavant du haut mal, &c il l'assura qu'elle ne seroit plus sujette à cet accident facheux. Prédiction dont l'événement a fait voir la vérité. Il guérit plufieurs personnes, attaquées de la sièvre, en leur faisant seulement avaler un peu d'eau, dans laquelle il avoittrempé un nom Jesus. Tous les jours, il multiplioit des pains, en faveur des pauvres dont il fai-

loit sa plus chere compagnie. On ne finiroit An. 1794. point, dit le respectable Pasteur, s'il falloit écrire tout ce que des gens dignes de foi racontent de M. de Montsort. Il proteste, en terminant sa lettre, de la vérité de tout ce qu'il y a rapporté-

Mais la vie même du Missionnaire, ses ver 11 donne tus portées jusqu'à l'héroisme étoient une de S. Brieue preuve de sa sainteté, plus certaine encore chez les que tous ces prodiges. La Ville Episco-Filles de la pale voulut en être témoin. Toujours guidé par l'obéissance, M. de Montsort vint à Saint-Brieuc, pour y donner des retraites, chez les filles de la Croix. Il fit ici ce qu'il avoit fait ailleurs; il se présenta d'abord à la porte du Couvent, comme un pauvre mendiant, & celle qui étoit à la porte lui refusa même un morceau de pain. Puis ayant été introduit dans la maison par quelqu'un qui le reconnut, & ayant trouve dans une salle une table abondamment & délicatement servie, il prit occasion de la de faire un reproche aux Sœurs d'une conduite qui lui sembloit plus conforme à l'esprit du monde qu'à celui de l'Evangile: Vous refusez, leur dit-il, un morceau de pain, qu'on vous demande au nom de Jesus-Christ, & vous préparez un repas à un misérable pécheur. C'est manquer tout ensemble & de foi & de charité. Tel fut le début de l'homme apostolique. S'il eût quelque chose de mortifiant pour une Communauté respectable qu'on sembloit rendre responsable de la faute d'une particuliere,

a. 1707. il fut pour elle une occasion de faire paroître sa vertu. L'humilité, le silence, avec lequel ces dignes Religieuses reçurent la réprimande du Missionnaire esfaça entiérement de son esprit toutes les idées peu avantageuses qu'eût pu y laisser la réception qu'on sui faisoit. Mille autres exemples de vertu qu'il y vit constamment pratiqués le pénétrerent dans la suite d'estime pour une Congrégation utile & respectable, quireconnoît le bienheureux Evêque de Genêve, pour son Fondateur & qui suit exactement ses premieres constitutions telles qu'il les avoit d'abord dressées, avant qu'il eut consenti que les Religienses de la Visitation gardassent la cloture. Lessœurs deleur côté luirendirent toute la justice qu'il méritoit; & le regarderent, ainsi que toute la ville de Saint-Brieuc, comme un homme extraordinaire, que Dieu, dans sa miséricorde, avoit suscité pour la conversion des pécheurs.

Sa ma-Brieuc.

Rien en effet de plus extraordinaire & de vie à S, plus admirable que la conduite qu'il tint, pendant un sejour de près de trois mois, qu'il fit dans cette ville. Ontre la fatigue cortinuelle des retraites, de la prédication, de la confession & des autres sonctions du saint ministere, auxquelles il ne se resusoit jamais, sans cesse occupé des pauvres, il en nourrissoit régulierement chaque jour jusqu'à deux cent; il les servoit, seur faisoir le catéchisme, & récitoit avec eux le chapelet. Il ne se contentoit pas de leur distribuer ce qu'on lui donnoit pour eux,

DE M. GRIGNION: 163

quoique plus pauvre qu'aucun d'eux, il As. 1784 se privoit des choses les plus indispensables, qu'on lui donnoit à son usage, pour leur en faire part. Les cruantés qu'il exerçoit sur son corps étoient tout à fait extraordinaires & souventil eut besoin que l'autorité de son confesseur modérat l'excès de ses abstinences & de ses macérations. Son union actuelle avec Dieu n'étoit presque point interrompue;&cependant il donnoit&le jour & la nuit un temps confidérable à l'exercice de l'oraison; c'étoit souvent des lieux, non-seulement écartés, mais insupportables pour la nature, qu'il choisissoit pour cela. On l'a vû plus d'une fois sur un fumier infect, absorbé dans une profonde contemplation; & une fois, qu'on le pressoit d'abréger son oraison, asin de renvoyer de bonne heure les personnes qui devoient ce jour la sortir de retraite, il fit une réponse admirable, qui devroit être gravée dans l'esprit de tous ceux qui Ignt employés aux fonctions du saint ministere. Laissez-moi, dit-il; comment serois je bon pour les autres, si je ne le suis pas pour moi-même?

En menant une vie si sainte, il n'est pas étonnant qu'il fit tant de fruits dans les ses traames. Il ne parloit jamais en public sans tirer les larmes des yeux de ses auditeurs & sans opérer en eux de grands changemens, soit pour les retirer du vice, soit pour les porter à une plus haute perfection. Parmi les converfions qu'il opéra

AN. 1707. dans ce temps là, on peut compter celles de deux jeunes Demoiselles, qui assisterent à une de ses retraites. Elles avoient toutes deux une telle aversion pour l'état Religieux, qu'elles ne vouloient pas même visiter celles de leurs amies qui l'avoient embrassé, de peur qu'en les voyant il ne leur prit envie de les imiter. La premiere fois que M. de Montsort les vit, éclairé d'en-haut, il les appella par leur nom, sans les avoir jamais connues en aucune maniere. Il les recommanda aux prieres de la retraire, & dit qu'elles sergient la conquête de Jesus & de Marie. En effet peu temps après, il les conduisse toutes les deux au Couvent des Ursulines, où elles prirent l'habit & firent prosession.

Les conversations particulieres de l'homfon que ses me de Dieu n'étoient gueres moins saluparolesfai-foient fur taires, que ses sermons. Vingt ans après les ames. le temps dont nous parlons, & près de douze après la mort du Missionnaire, les Sœurs de la Croix, dans un écrit authentique qu'elles firent pour rendre compte des traits de sainteté qu'elles avoient remarqués en lui, tandis qu'il travailloit dans leur maison, témoignerent que les avis qu'il leur avoit ainsi donnés faisoient encore sur elles la plus vive impression, & produisoient des fruits merveilleux dans celles à qui il les avoit dites; elles disent entre autres choses, en parlant du soin qu'il prenoit de leur infinuer l'estime & l'affection qu'il avoit lui-même pour les

états humilians, que quand il rencon-An. 1703.

troit quelqu'une d'entre elles dans la pratique de quelque exercice abject & pénible,

il lui disoit alors dans son agréable sérieux,

comme si Jesus lui-même eut parlé par sa bouche; votre état est-il vil & bas, réjouissez vous

ma bien aimée, votre état si conforme au mien
est un signe de l'amour que je vous porte.

Les Filles de la Croix ne furent pas les seules à profiter des instructions du saint Prêtre; beaucoup d'autres maisons eurent le même avantage, & particulierement celle des Ursulines, dont on a parlé. Il faisoit un très-grand cas de cette maison; qu'il disoit être très-agréable à Jesus & à Marie; & un jour qu'il y étoit au parloir, il engagea la Mere de la Riviere à entreprendre l'établissement des Ursulines de Quintin, en lui prédisant qu'elle réussiroit dans son entreprise; mais qu'il y autoic bien des contradictions à souffrir. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Mais, quelque saintes que sussent se releaucomoccupations à Saint-Brieuc, il étoit temps de la Misque l'homme Apostolique reprit le cours sionde Mon
de ses Missions. Il se rendit à la suite des contours
autres Missionnaires à Moncontour, où
la Mission étoit indiquée. Un trait de zele
le sit d'abord reconnoître. C'étoit un Dimanche, qu'il y arriva; & tout le peuple attroupé dans la place publique y dansoit au son des instrumens. Quelle vûe
pour un homme aussi zélé qu'il l'étoit pour
la sanctification des jours consacrés au

An. 1707. Seigneur. Transporté d'une sainte colere; il perce la foule, arrache les instrumens des mains de ceux qui en jouoient, & se met à genoux au milieu de ceux qui dansoient, en s'écriant que tous ceux qui sont du parti de Dieu sassent comme moi, qu'ils se prosternent pour réparer l'outrage qu'on fait à sa divine Majesté. Aussi tôt, tout le peuple frappé d'étonnement & d'une crainte Religieuse, obéit à la voix du Missionnaire; tous se mettent à genoux & demandent miséricorde. Pour prévenir un pareil désordre dans la suite, l'homme de Dieu va delà chez le Maire, & l'engage à prendre pour cela les mesures les plus efficaces. De cette maniere il réussit à abolir, presque en un moment, un usage contre lequel on s'élevoit inutilement depuis des temps infinis.

In fait daines.

Quelques jours après, lorsque la Missentir par sion étoit déja bien commencée, il sit aussi une correc-tion pater-voir d'une maniere moins bruyante, mais nette l'hor- non moins efficace, ni moins singuliere, reur qu'on ce qu'il pensoit, ce qu'on devoit pendoit avoir ser des parades mondaines. Après sa des mon- Messe qu'il avoit dite dans l'Eglise de l'Hôpital, ayant tiré le Crucifix, auquel le Saint Pere avoit attaché des Indulgences, & l' yant donné à baiser au peuple, il ne voulut point accorder cette faveur aux personnes dont la parure se ressentoit trop de la vanité du siecle. Ce qui surprit encore davantage, sut de voir qu'il la resusoit également aux Demoiselles de l'Hôpital,

qui, n'ayant rien dans leur habillement, qui An. 1707. ne fut très-conforme aux regles de la modestie chrétienne, ne croyoient certainement pas être dans le cas d'un refus: la raison qu'il en apporta sut qu'il y avoit chez elles de jeunes Demoiselles, qu'elles élévoient dans le goût des vaines parures du monde. Quelques Ecclésiastiques du pays, témoins de cette singularité, qui choquoit fort les personnes intéressées, furent d'abord tentées de s'en divertir aux dépens du bon Missionnaire; mais s'étant approchés de plus près, & ayant entendu les paroles de feu, dont il accompagnoit cette pieuse cérémonie, ils en surent tellement attendris, qu'ils mélerent leurs larmes à celles de toute l'assemblée.

Ce fut dans cette Mission, autant qu'on Il est expeut le conjecturer, que M. de Mont-elus de la fort encourut la disgrace du chef des Mis- compagnie. sionnaires. M Luduger avoit fait un ser-duger, mon très-pathétique sur le soin qu'on doit avoir de soulager les ames du Purgatoire. Tout l'auditoire étoit emu. Le moment parut savorable à M. de Montsort, pour procurer un grand nombre de Messes aux fideles trépassés. Il sit une quête à cet effet, & certe quête déplut extrêmement aux Missionnaires & à leur Chef, par ce qu'elle étoit contraire à leurs réglemens, & qu'ils faisoient profession de ne rien demander, & de ne rien recevoir que ce qu'on leur apportoit de plein gré pour leur entretien pendant la Mission. M. Lu-

- 1

1,

An. 1707. duger ne se contenta pas d'en faire une sévere réprimande à l'homme de Dieu; il lui déclara qu'il ne vouloit plus désormias travailler avec lui. C'étoit en vérité punir bien sévérement une faute, que bien des circonstances, que l'inadverrence, que le zele même rendoit excusable. Quand elle ne l'eut pas été, ou qu'elle l'eut été beaucoup moins, étoit-il de son avantage & de 'celui des peuples de se priver d'un Coopérateur, dont le Seigneur bénissoit les travaux d'une maniere si particuliere? Mais c'est ainsi que Dieu permet que ses meilleurs serviteurs soient traités; & l'exemple de Paul & de Barnabé nous apprend qu'il peut y avoir des contestations entre les Saints. Peut-être aussi se glissoitil quelque chose de trop humain dans cette conduite. Ceux qui travaillent avec le plus d'ardeur à détruire en autrui le regne du péché ne sont pas toujours exempts des retours de l'amour-propre. Il pouvoit le faire que ceux ci vissent avec quelque peine un nouveau venu faire des prodiges de zele & de charité, qui fixoient sur lui toute l'admiration Ce qu'on peut assurer avec certitude, c'est que le respectable Chef se répentit dans la suite de ce qu'il avoit fait; & que voulant se donner un successeur, & ne voyant personne plus en état d'être à la tête de ses Missions que M de Montfort; il lui en écrivit; mais celui-ci se trouvant pour lors, engagé dans une autre carrière, ne crut pas devois

DE M. GRIGNION. 169

devoir s'écarter de la route que l'Esprit du 1707.

Quant au temps dont il s'agit; M. de Lieu où Montfort se voyant exclus de la com-ilse retire pagnie des autres Missionnaires, se re- il fait ja tira pour consulter le Seigneur, & pour demeureorattendre de lui ses ordres, dans sa so-dinaire. litude de Saint Lazare. C'étoit une petite demeure, qu'il s'étoit procurée dans un Prieuré de ce nom, dès le premier voyage qu'il avoit fait à Montfort-la-Canne. & dont nous avons parlé. La maison, qui n'est qu'à un quart de lieue de cetre ville, n'étoit point alors habitée, & il avoit obtenu la permission de s'y loger avec le Frere Mathurin, & un autre Frere nommé Jean, qui s'étoit joint à eux. Il se retiroit dans cette espece d'hermitage, dans l'intervalle de ses Missions; il y recevoir les lettres de ceux qui le consultaient; & c'étoit de là que, comme un autre Elie, ou un autre Jean-Baptiste, après s'être lui-même fortifié de la manne céleste, il alloit la répandre dans les lieux circonvoisins. Souvent aussi, le peuple, & surtout les pauvres, y venoient en foule recevoir ses instructions. En entrant dans cet hermitage, il en avoit trouvé la chapelle en ruine, & il l'avoit fait réparer, d'une maniere tout à fait décente, & digne de la piété d'un homme, qui, dans sa. consiance à la Providence, trouvoit toujours des ressources assurées. Rien ne manquoit à la décoration de l'Autel, Dans le

AN. 1707. haut, il avoit fait mettre un grand Saint-Esprit, & un saint Nom de Jesus. Plus bas sur l'Autel étoit placée une très-belle image de la Sainte Vierge, à laquelle il donna le nom de Notre Dame de la Sagesse. Elle avoit sous les pieds un croissant, autour duquel étoient des rayons en or & en argent. Cette pieuse chapelle est à présent très-fréquentée, & dans le milieu est un prié-Dieu, auquel est attaché par une chaîne de fer, un Rosaire dont les grains de bois étranger sont de la grosseur d'un pouce. Les pélerins le disent par dévotion pour la mémoire du serviteur de Dieu, qui s'en est servi lui-même.

qu'il avoit déjàfait de ne vivre mones.

M. de Montfort, pour s'attacher de plus velle levœu en plus au Seigneur, renouvella dans cet endroit, le vœu qu'il avoit déjà fait de ne plus vivre que d'aumônes; & bientôt que d'au- il eut occasion de le pratiquer d'une maniere bien remarquable. Ses parens ayant sû qu'il devoit faire une Mission dans le lieu de sa naissance, s'y rendirent. Leur intention étoit non seu ement de pourvoir à sa subsistance, mais encore à celle de tous les ouvriers Evangéliques, qu'il afsocieroit à son travail. Mais le Missionnaire, qui vouloit tout devoir à la Providence, çs remercia de leur bonne volonté, & ne voulut rien du tout recevoir d'eux, ni pour lui, ni pour ses Coopérateurs. Sa confiance ne sut point trompée. Les secours qu'il recevoit chaque jour, étoient si abondans, qu'ils suffisoient pour nourrir une multitude

DE M. GRIGNION. 171

de peuvres, qui accouroient à lui de tous AN.

les pays circonvoifins.

" Cette Mission ne sut pas moins fructueuse It descend que toutes les autres. Notre Seigneur vou - une fois de lut, en faveur de son serviteur, qu'il y Chaire, eut en cette rencontre , une exception à la dit une parégle générale, que personne n'est Prophete role

dans Ja patrie. Il y sit des miracles de conversion. Il n'avoit pas même besoin d'ouvrir la bouche pour toucher les cœurs. C'est ce qui parut, sur-tout d'une maniere bien sensible, une fois qu'il devoit prêcher dans l'Eglise de Saint Jean. L'heure du fermon étoit sonnée, tout le monde attendoit en silence dans l'Eglise. M. de Montfort monte en Chaire, tire son Crucisix le tient en ses mains, & sixe sur lui ses regards. Cette vue attentive fait conler avec abondance les larmes de ses yeux; & la grace agissant en même temps sur le cœur de l'Auditoire, on n'entend plus de tous côtés que les soupirs & les sanglorsie personnes qui pleuroient leurs péchés & demandoient miséricorde. Le Prédicateur comprir que Notre-Seigneur avoit opéré par lui - même tout le fruit qu'il eut pû delirer du sermon le plus touchane. Il descend de Chaire, sans dire un .seul mot, & va se prosterner au pied de l'Autel, pour conjurer le Seigneur de réndre efficaces & permanens les sentimens de douleur & de contrition qu'il venoit d'imprimer parsa grace dans l'ame des fideles.

On s'oppo- ronner cette Mission par l'érection d'un se n'érec- Calvaire, qui, en rappellant à leur souvetion d'un nir les graces qu'il y avoient reçues, servoit Calvaire, nir les graces qu'il y avoient reçues, servoit qu'il vou- à graver de plus en plus dans leur cœur, soit faire à l'amour d'un Dieu crucifié. Ses concitoyens Monsfort étoient entrés dans ses pieux desseins, &

ion faire à l'amour d'un Dieu crucifié. Ses concitoyens Monison étoient entrés dans ses pieux desseins, & chacun d'eux se faisoit une joie d'y contribuer selon son pouvoir. L'homme de Dieu, avoit fait choix, pour planter la Croix, d'une éminence, qui lui parut très-propre pour cela, parce que la Croix y eut été apperçue de très-loin. La chapelle du château en eut été très-proche, & de distance en distance il avoit conçu le projet de faire bâtir des chapelles, où les images de la passion devoient être représentées. Déjà le sommet de la butte étoit aplani, & l'on avoit creusé tout autour des fossés pour en défendre l'approcheaux animaux, quand il survint un ordre du Duc de la Tremoille, Seigneur de Montfort, qui désendoit de poursuivre une entreprise, qui non-leulement eût réveillé la piété dans l'esprit des babitans de la ville, mais encore eut contribué à embellir la ville elle-même; & à la rendre plus florissante, par le concours des pelerins qu'elle y auroit amenes.

neft in- Des personnes, qui voyoient de mauserdit & vais ceil les grands succès de l'homme Apospresque een tolique, lui avoient attiré cette mortificamême inftion, qui dut lui être sensible, parce qu'on
dans ses s'attaquoit bien plus à son divin Maître
fanctions
qu'à sui-même. Cela ne diminua point son
par son

BE M. GRICNION. 17

Rele. Il continua à l'exercer dans sa retraite Axi 2707. de saint Lazare où il faisoit des biens infi- Evêque : nis. Souvent même on le voyoit sous les Diocesain halles, & dans les places publiques de la ville prêcher à une foule immense de peuple que les plus vastes Eglises ne pouvoient contenir. Nouvelle matiere de mortifications pour lui. L'Eveque Diocesain, M. Desmarets (a), étant venu sur les entrefaites à Montfort, on lui peignit le Missionnaire, comme un homme tout-à-fait fingulier. Il l'étoit en effet. Mais on sut donnet des couleurs si noires, à des actions peu communes, il est vrai, mais qui tendoient toutes à la destruction de l'empire du péché, & sur lesquelles Dieu répandoit visiblement ses bénédictions. On le représenta fui-même, d'une maniere si peu savorable, comme s'il n'eut eu en vue que de se diftinguer par orgueil, & comme si par les secours abondans, qu'il distribuoir aux pauvres gens, il les entretenus dans la fainéantise & eut par là trouble l'ordre public; que le Prélar jugea qu'il étoit à propos de l'interdire de la prédication & des Missions II le sit donc venir. Sa Grandeur étoit à table, avec ses curés & fon Grand-Vicaire, quand le Missionnaire se

(a) Vincent-François Desmaret:, Evêque de Saint-Malo depuis 1702 jusqu'en 1739, eut le malheur, pendant un temp:, de se laisser entraîner aux nouvelles opinions; mais il eut dans la suite le courage de réparer cette saure par l'humble & sincere consession qu'il en sit dans une lettre adressée au Saint Siège.

H 3

An. 1707, présenta devant elle. Par respect il se tint sur le seuil de la porte, chapeau bas, & dans la posture d'un suppliant, ou plutôt d'un criminel. Le Prélat, après l'avoir repris sortement, de ce qu'il ne se comportoit pas, comme il le devoit faire; dans son, Diocèse, lui désendit absolument d'y prêcher & d'y entendre les confessions. Le serviteur de Dieu reçut cet ordre sans répliquer Le triomphe de l'envie paroissoit complet; mais, au même instant, le Recteur de Breal, M. Hindré, Ecclésiatique respectable pour fon zele & ses vertus, entre dans la salle. Sans savoir ce dont, il s'agissoit, il s'approche de l'Evêque, & le pris de lui accorder M. de Montfort, pour faire une Mission dans sa paroisse. L'Evêque qui se repentoit sans doute déja de l'action précipitée qu'il venoit de faire, lui accorde auffitôt ce qu'il demande. Il fait plus. M, de Montfort s'étant alors approché pour supplier sa Grandeur, qu'elle étendit cette faveur à tous ceux dont il pourroit être demandé, elle y consentit & par la rétablit le Missionnaire dans les ponvoirs, qu'elle venoit à l'instant même de lui ôter.

Mission de que de la vie.

La Mission de Brealfut commencée vers I real. Il la fête de la Toust int de cette année 1707. court rif. Le talent de l'hamme Apostolique pour gegner les an es à Dieu y parut d'une manieretoute extraordinaire. Petits & grands, artisans, soldats, tous ressentirent l'efficacité de ses paroles. Les derniers sur-.

DE M. GRIGNION.

tout se signalerent par leur assiduité à se Anix707. rendre à ses instructions, & par la docilité qu'ils y apporterent. Il sit de ces soldats, autant de héros Chrétiens, & les enrôla tous dans sa confrairie, des foldats de Saint Michel, à qui il donna à peu près les mêmes réglemens, qu'aux Pénirens blancs, dont nous parlerons dans la suite. Mais tandis qu'il travailloit avec tant de fruit, au salut du prochain, lui - même courur risque de la vie. Un soir qu'il retournoit au Presbytere, entendant beaucoup de bruit dans une maison, il y monta. C'étoit un homme qui maltraitoit cruelment sa femme. Cet homme, outré de ce que lui dit le Missionnaire, prit une hache, &, dans la fureur où il étoit contre lui, leva les bras de toute sa force, pour lui fendre la tête; le saint homme se mit à genoux pour recevoir le coup; mais les bras de ce furieux furent à l'instant engourdis, & la hache lui tomba des mains, sans saire aucun mal. Toutesois, ni cet accident, qu'on peut regarder comme miraculeux, ni les avis charitables, que M. de Montfort lui donna plusieurs sois, ne corrigerent cet homme, & ne lui firent changer de vie, de sorte qu'à la fin le Missionnaire le chargea de malédiction, & lui prédit qu'il mourroit pauvre & dans la misere La chose ne manqua pas d'arriver. J'ai connu cet homme, dit M. Dousseau Gas Ton deux, Curé de Pipriac & de Saint Quantou ; il s'appelloit Salmon, c'étoit un très

1707. méchant homme, & sa maison étoit une mais son de scandale. La prédiction de M. de Montfort sur lui sut accomplie à la lettre. Il perdit tout son bien, qui ne laissoit pas d'être assez considérable. On l'a vu les dernieres années de fa vie mendier son pain de porte en porte. Je lui ai donné l'aumône plusieurs fois, c'est de mes mains qu'il a reçu les derniers Sacremens, je l'ai vu expirer couché sur un peu de paille, dans une maison, où on le logeoit par charite.

Soins qu'il prend étät

25

Après la Mission de Breal, le zèle de ansfare de l'homme Apostolique ne resta point grance de oilif. Retiré dans la solitude des qu'il S. Lazare. avoit quelque loifir, il s'appliquoit tout entier à sa propre persection, & passoit les jours & les nuits dans l'exercice de la priere & de la pénitence. Mais le plus souvent, il la quittoit, pour coopérer au zele des Pasteurs qui desiroient ses services; ou bien il veilloit lui-même à ce qui pouvoit contribuer à perpétuer le fruit de les Missions. C'est ce qu'on voit par une lettre qu'il écrivit, le 17 Février 1708, au Recleur de Bréal qui l'avoit prié de venir prêcher à son peuple, pendant les trois jours qui précédent le Mercredi des cendres. Après s'en être exculé, sur ce qu'il avoit pris d'autres pieux engagemens pout ces trois jours, il lui promet de lui envoyer le mardi, le Frere Machurin pour réciter publiquement le Rosaire; chanter des Cantiques, & lui porter de petites croix de saint Michel, qu'il le prie de

DE M. GRIGNION.

distribuer à ses soldats. Dès le Dimanche, accipente vous les avertirez, dit-il, de s'assembler pour cela le mardi; ce qui ne servira pas peu à les retirer des excès, qui sont si sréquens en ce jour Saluez les tous de ma part, & dites leur que je les prie instamment d'ente sideles à garder leurs regles, particulièrement lundi prochain, & que je les irai voir un des Dimanches de Carême. On voit dans cette lettre les soins industrieux d'un pere, qui cherche à éloigner ce qui peut nuire à ses ensans, qu'il aime tendrement.

La derniere Mission que M. de Montfort sit dans ces quartiers-là sut à Romillé, internieur
au mois d'Août. A son retour, l'otage au moins
qui se sormoit depuis long temps contre en partie,
lui éclata de nouveau. Le Clergé de Mont, il pourvoit
sort plus indisposé que jamais, prosita d'une
pardienne de mois de Saint-Malo saison la chapette
dans cette ville, pour renouveller ses plains de saint
tes. Sur quoi le Prélat désendit au Mission Lazares
fionnaire (a) de saire des instructions ailleurs que dans les Eglises de paroisse, pas

1

Prélat & des Ecclésiassiques de Montsort, quand on considérera que sous M. Desmarets, presque tout le Clerge du Diocèse de St Malo sut insecté des nouvelles exteurs. La haute pièté & les lumières de son digne successeur, M. de la Bastie, ne pureue l'en purger entièrement. Cette gloire toit réservée à celui, qui maintement. Cette gloire toit réservée à celui, qui maintement rempir ce Siege avec sant d'édiscation. En 1778, cest-à-dire, 70 aus après le temps dont pous persons, Ma des Laurents a eu la satisfaction de pois lous ceux de ses Prêtres, qui étoient encore atrachés à l'errour, la retracter solemnellement, & se soumettre sincerements seucces les décisions de l'Eglise.

N. 1707. même dans sa chapelle de saint Lazares Des-lors l'homme Apostolique comprit qu'il devoit se retirer d'un lieu, où il ne pouvoit plus exercer librement les fonctions de son ministère. Mais avant d'exécuter son projet, il voulut donnet une gardienne à l'image de la Vierge, qu'il avoit placée dans la chapelle de son Hermitage, & il le fit d'une maniere qui narut tenir de l'inspiration. Après une Retraite qu'il avoit donnée aux filles dans l'Eglise de sa paroisse, les ayant de là conduités en procession à faint Nicolas pour honorer Notre-Dame du Resaire, il leur sit une exhortation en cet endroit; à la fin de laquelle il leur demanda quelle étoit celle d'entre elles qui se destinait pour être la gardienne de Noire Dame de ta fageffe à saint Lazare. Comme personne ne se proposoit pour cet emploi, il sit un tour dans l'Eglife, & montrant une personne au doigt: C'est vous, ma sille, lui ditil. c'est vous qui serez la gardienne de noire bonne Mere à saint Lazare. Cette bonne fille s'appelloit Guillemette Rouxel de la paroisse de Talensac, elle étoit du Tiers-Ordre de saint François, & pouvoit bien avoir alors 41 ans; elle a affuré que M. de Montfort ne la connoissoit pas, & que jusqu'alors elle ne lui avoit jamais parle. Cependant à l'instant même elle se sentit fortement inspirce d'obeit à sa parole. En consequence elle se rendit aussitot à la chapelle de saint Lazare; & là prenant son to-

gement dans une petite chambre proche An 1707 la porte, elle y a vécu jusqu'à l'âge de soixante ans, des aumônes que la piété des fideles lui apportoit, constamment occupée à prier Dieu dans cette chapelle, & à en ouvrir la porte à ceux qui venoient y honorer l'image de Noure-Dame de la lagesse.

Rien, ne retenoit plus le Missionnaire En quittat dans sa patrie. En la quittant, il déplora il lui prédit les malheurs, qui la menaçoient, comme les malun juste chatiment de ce qu'elle n'avoit pas heurs que connu le jour où le Seigneur l'avoit visi- rivés detée dans sa miséricorde. Il lui prédit , puis, quoiqu'elle fut alors dans un état florissint. la sésolation où elle seroit en peu réduite. & dans laquelle nous la voyons de nos jours, plus d'un tiers des maisons étant tombées en ruines & tout-à-fait désertes. & la plupart des familles un peu confidérables l'ayant abandonnée, pour aller s'éta--blir ailleurs.

Nantes fur le lieu où le conduisit son L'homme zele pour le saiut des ames, ou plutôt l'Es- de prit de Dien. C'étoit en cette ville, que fait des huit ans apparavant, il avoit fait comme dans le l'apprentissage de a vie Apostolique. Il se Diocèse de joignit d'abord au P. Joubert Jésuite, qui Nantes. donnoit une Mission à Saint-Similien, une des plus grandes paroisses des fauxbourgs de Nantes. Le zele plein de feu qui accompagnoit par-tout M. de Montfort le distingua bientôt des autres ouvriers Evangéliques; mais ce zele lui fit plus

1708. d'une fois courir risque de la vie dans de de savic.

Dangers cours de cette Mission. De jeunes libertins, qu'il court parmi lesquels il y avoit des écoliers en droit, irrités de la sainte hardiesse avec laquelle il déclamoit contre le vice, se ieurerent un foir sur lui & l'auroient als sommé de coups de pierres, si la populace ne l'eut retiré de leurs mains. Eux-mêmes se trouverent à leur tour dans le plus grand danger, & ils ne durent la conservation de leur vie qu'aux efforts de celui qu'ils avoient voule priver de la fienne. Mes chers enfans, s'écrioit le Missionnaire pour calmer la juste indignation de ceux qui l'avoient secouru, & qui ne croyoient pas pouvoir trop venger l'insulte faite à leur pere: Mes chers enfans, laissez-les aller en paix, ils sont plus à plaindre que vous & moi

desfoldats.

It est mat- Un autre jour, qu'il revenoit de la Comtraite par naucé de saint Clement, lorsqu'il étoit sue une place, qui se nomme la Motte-Saint-Pierre, il y vit la populace assemblée & entendit qu'on proféroit d'horribles imprécations, mêlées de juremens & de blasphêmes. C'étoit des artisans de la ville qui se querelloient & se battoient avec des soldres. L'homme de Dieu send aussirot la foule, somet à genoux, baise la terre. dit ma Ave , cle leve & se jette au milieudes combattans pour les séparer. Les artisans avoient le dessus, mais touchés de cet acte héroique de zele, ils se retirerent. Tout paroissoit calme. Mais à quelques

pas de là, M. de Montfort appercut une Ari 170%. table marquée de cases noires & blanches. Il demanda ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un jeu; celui-la même qui avoit donné lieu à la querelle dont il avoit été témoin, & que chaque jour il occasionnois de pareilles scènes. A cette réponse, le zélé Missionnaire entre dans une sainte colere, jette par terre cette malheureuse table, cause de tant de péchés, la foule aux pieds, & la brise en morceaux. Des, soldats, à qui cette table appartenoit, accourent à l'instant. Dans la rage, que leur cause cette perre, & l'affront qu'ils s'imaginoient avoir recu, ils se jettent sur le Missionnaire, l'accablent d'injures & de coups, lui arrachent les cheveux, & mettent son manteau en pieces. Quelques uns mêmetirent leurs épées & le menacent de les ini passer à travers du corps, s'il ne leur rend pas les cinquante francs, que cette table leur avoit coûté. Ah! repliqua le Missionnaire, je donnerois bien volontiers cinquante mille livres d'or, si je les avois, & tout le sang de mes veines, pour exterminer tous les jeux de hazard, tels que celui-là. Cette réponse ne devoit pas calmer l'esprit des furieux; mais la crainte les retint. Ils jugerent plus à propos de conduire au château celui dont ils vouloient sevenger, dans l'espérance que le Lieutenant de Roi le seroit punir & leur rendroit justice. Ils le sirent donc marcher devant eux; il alloit; con comme un criminel qu'on escor-

A cff mal 124 3 2m18

te, mais comme un vainqueur, à qui l'off rend les hommages du triomphe. La joie étoit peinte sur son visage. Il se réjouissoit de ce qu'il avoit été jugé digne de souffrir quelque opprobre pour la cause de Jesus-Christ, & récitoit à haute voix son chapelet, qu'il tenoit à la main. La moindre de ses espérances étoit la prison & les fers. Mais un homme de confidération l'ayant rencontré près de la Cathédrale, le dégagea des mains des soldats, & ne lui laiffa que le regret d'un fort, qu'il disoit. être beaucoup trop honorable pour lui.

De pareils traits ne doivent point éton-

M. de

de ner dans la vie de M. de Montfort. Ils Providen- entroient comme nécessairement dans l'ébloient au- conomie de la grace, sur un homme, en toriser la qui devoit parcitre avec éclat la sainte conduite folie de la Croix. Ce n'étoit point un naire de obstacle aux succès de ses travaux : ou plutôt Dieu, par ces succès qui tenoient du Monifori, prodige, semb oit en quelque sorte les au. toriser. Il suffisoit presque d'entendre le Missionnaire, non-seulement pour être attendri jusqu'aux larmes, quelque effort qu'on fit pour s'en défendre, mais encore pour se résondre à changer de vie; & cet empire qu'il avoit sur les cœurs; il le faisoit servir au soulagement des misétables. Quelquefois aussi, quand les moyens hu mains manquoient, le Seigneur secondoit par sa puissance les dispositions de son serviteur, & récompensoit la foi des peuples, qui venoient en foule pour l'entendre. C'est ce que plusieurs ont déposé AN. 1708. être arrivé à la Mission de Saint Similien, & le trait suivant peut servir à le faire croire (a). Mademoiselle Guihanene, sille d'une admirable candeur, qui étoit Supé. rieure de l'Hôpital de Saint Jean à Guerrande en 1766, avoit été pour entendre M. de Montfort, à Saint Similien; comme elle n'avoit pris aucune provision, elle se trouva dans l'après-midi prête à tomber en soiblesse. Cependant elle ne témoigna son besoin à personne; & dans l'intervalle d'un exercice, elle s'assir sur une pierre hors de l'Eglise. Alors une semme modestement vêtue, & d'un asoect tout a-fait vénérable, vint à elle, & lui présentant un morceau de pain, lui dit, Prenez, ma fille, & mangez ce pain. A l'instant même cette semme aisparut, & la Demoiselle a assuré, que jamais elle n'avoit goûté de pain si délicieux.

La mission de Saint Similien sut bien. Mission de tot suivie de celle de la Valette, paroisse la valette, paroisse la valette, paroisse la ville épiscopale. Ge d'un malqui s'y passa de plus remarquable sut la heureux punition d'un malheureux, le seul de la qui, par paroisse, qui n'avoit pas voulu prositer avoir ressuites fruits de la Mission. Dieu sit voir en sé d'y ascette occasion qu'il punit quelquesois sur sitere le champ le mépris qu'on sait de sa parole, & de ceux qui l'annoncent de sa part.

⁽a) Celui dont nous tenons la plupart des Mémoires de M. de Montfort, nous assure le tenir de la personne même, a qui la chose est arrivée.

184 PERSON

1. 1708. Tout le monde étoit assemblé dans l'Es glise, un des derniers jours de la Mission; & le saint Prêtre exhortoit le peuple à se préparer à l'absolution générale par la douleur la plus parfaire de ses péchés, Un tonnerre affreux qui se fit alors entendre servit à imprimer de plus en plus dans leurs cœurs les sentimens de crainte & de terreur, qu'il s'efforçoit de leur inspirer. Il n'y avoit personne qui ne fondit en larmes, & qui ne demandat miséricorde. Cet homme seul, dont on a parlé, se tenois. tranquillement au coin de son foyer, se moquant sans doute en lui-même de la simplicité de ce peuple; mais la foudre tombant tout à coup sur lui, ne lui laissa pas même un instant pour se reconnoître. C'est ici le lieu de rapporter ce qui ar-

Blies.

au'il exige riva quelques années après, à la paroisse pour ses de la Valette, au sujet de la pratique, que siques qu'il de Montsort y avoir alors établigaevoit éta- de réciter publiquement le Rosaire, moyen qu'il regardoit comme très-propre à conserver le fruit de ses Missions. Ceue pratique, après s'être sontenue plusieurs années, sut enfin tout à fait négligée. Cette négligence, dont le Missionnaire sut averti, ne lui sut pas insensible, & voici comme il en marqua son ressentiment, En 1713 après la Mission de Roussay, il s'en retournoit à Nantes. Son chemin étoit de passer par la Valette. Les habitans de Roussay qui l'accompagnoient, le pressoient de le faire. Une femme de la Valette, qui vit la

dessus son éloignement, se jette même à Ansisses pieds pour l'en conjuter. Rien ne put le stéchir: Non, non, répondit - il d'un ton qui témoignoit son mécontentement, je ne passerai point par la Valette; ils ons quitté mon chapelet. Cette correction paternelle mortisas sensiblement les habitans de ce bourg; mais elle eut tout l'esset, que pouvoit en attendre l'homme de Dieu. La récitation publique du Rosaire sut rétablie, & substitoit encore quinze ans après, lorsque M. Musot, successeur de M. de Montote vint en 1729 donner une nouvelle Mission à Valette.

Pour revenir au temps dont nous par Mission de lons, l'homme Apostolique n'avoit pas un na Chevroinstant de repos. A peine y avoit-il le liere. L'opmoindre intervalle entre la fin d'une Mis- position du sion & le commencement d'une autre. Mi l'emplehan Barin, Grand-Vicaire de Nantes, hom-passeréusie. me de beaucoup d'esprit, & d'un très grand zele, avoit conçu la plus haute estime pour M. de Montfort, depuis qu'il l'avoit entendu prêcher à la Mission de S. Similien, & il eut voulu le donner pour Apôtre à toutes les paroisses du Diocèse. sor-fout à celles qu'il savoit être plus dépourvues de secours spirituels. Celle de la Chevroliere étoit du nombre. Le Pasteur de ce lien s'opposa, tant qu'il put, aux intentions de son Supérieur, mais enfin il fallut céder à l'autorité. De pareilles dispositions n'annonçoient rien de favorable au Missionnaire; le Curé n'omitrien pour détours

An. 1708. nerses paroissiens des exercices de la Misfion; ses soins ayant été inutiles, & le grand nombre des habitans étant fort exacts à faire les exercices, un matin, tandis que M. de Montfort étoit encore en Chaire, il parut tout-à-coup au milieu du grand Autel, revêtu d'un surplis & d'une étole, pour exhorter le peuple à son tour. Il prit pour texte ces paroles de Notre-Seigneur: Misereor super turbam. J'ai compassion de ce peuple. Mes chers paroissiens, leur dit-il, étant votre Passeur, je me crois obligé de vous avertir charitablement que c'est perdre votre temps, que de venir à cette Mission? où t'on ne vous apprend que des bagatelles. Vous ferez beaucoup? mieux de rester chez vous & d'y travailler à gagner voire vie & celle de vos enfans. C'est à quoi je vous exhorte de tout mon cœur. Il poursuivit de cette maniere; & rien ne sut épargné de ce qui pouvoit offenser le Missionnaire. Celui-ci pendant tout le temps que dura ce discours, se tenoit à genoux, & les yeux baissés. Il ne se leva que quand le Pasteur cutachevé de parler, & descendit aussi-tôt de Chaire, sans dire une seule parole. Son premier mouvement fut d'aller d'abord remercier Dieu de la bonne croix, qu'il venoit de recevoir.

Cen'est pas la seule de cette espece, dont ches & mé-il fut favorisé dans le cours de cette Mission. Un autre jour, en revenant de faire la Priere du foir, il rencontrale Curé, fon Vicaire, & quelques autres personnes DE M. GRIGNION. 187

qui l'attendoient dans le Cimetiere. Ces An. 1708. Messieurs le saluerent par les injures les plus atroces. Ils le traiterent d'imposteur; de séducteur, d'homme vain, qui ne cherchoit qu'à se saire suivre par une populace, trompée par ses enchantemens, & aux depens de laquelle il cherchoit à s'enrichir. Ces reproches furent suivis des plus terribles menaces On assura le Missionnaire, que par-tout on le poursuivroit, & cette derniere parole ne fut que trop véritable. Tous les habitans de la Paroisse étoient présens à cette scene. Une pareille conduite de la part de leur Pasteur n'étoit pas propre à les édisser; mais la maniere, dont se comporta le Mission* naire fut pour eux un exemple des vertus les plus héroïques. Après avoir entendu patiemment tout ce qu'on voulut bien lui dire, il se contenta d'y répondre ce peu de paroles; j'en appelle, Messieurs, au Juge des vivans & des morts. Au reste je prie le Seigneur qu'il vous fasse tous des saints; & je vous demande pardon de tous les sujets de peine que j'ai eu le malheur de vous donner; Adieu, Messieurs.

A tous ces contre-temps, se joignit une Une sièvre maladie des plus sâcheuses. Le Mission-violente ne l'emplehe naire sut attaqué de coliques violentes & pas decontinue grosse sièvre continue. Il ne discon-tinuer ses tinua pas pour cela ses travaux; il les re-travaux. doubla même, & par un effet singulier de la Providence, il trouvoit du soulagement à ses maux dans ce qui devoit naturel-

18. 2708. lement servir à les augmenter. On le voyoit monter en Chaire dans les accès. d'une sièvre brûlante, ou dans les souffrances les plus aigues, & lorsqu'il en descendoit, ou bien lorsqu'il sortoit du Confessionnal après y avoir passé des temps considérables, il se trouvoit toujours mieux qu'il ne l'étoit auparavant. Une Mission li traversée, comme il le disoit lui-même, ne pouvoit manquer d'être fructueuse. Elle le fut en effet. Il s'y fit des conversions sans nombre. Celle qui consolale plus l'homme de Dien fut celle d'un Ecclésiastique, qui, touché de l'héroisme de ses vertus, plus encore que de la force de ses discours, de son persécuteur devint un de ses coopérateur, & sut constamment dans la suite un de ses plus zélés partisans.

Tien est en-**H**erement guéri.

Le dernier jour de cette Mission sut aussi le plus pénible. Il s'agissoit de planter une Croix, & de la porter à l'endroit destiné pour cela. Cet endroit étoit éloigné; le temps étoit rude & des plaies continuelles avoient gâté tout le chemin. Néanmoins M. de Montfort voulut que par respect, ceux qui porteroient la Croix le fissent nuds pieds. Lui-même, quoique malade se mit le premier en cerrétat, afin de donner l'exemple. Aussi-tôt plus de deux cent personnes sirent la même chose pour avoir l'honneur de porter la Croix avec lui. Arrivé au terme, tout accablé qu'il étoit de fatigue, il bénit solemnellement la Croix, & prêcha avec

DE M. GRIGNION. 189

une force étonnante. Cet acte extraordi- An. 1708, naire de zele sur ce qui le guérit entierement. Depuis ce moment, il ne ressentit

aucune atteinte de ses maux.

Cependant les menaces intentées contre l'homme de Dieu ne devoient pas rester nieintentée fans effet. Une fille de Balial, fut suscitée contre lui. pour le charger de toutes sortes d'horreurs. Elle le dénonça aux supérieurs Ecclésiastiques comme un hypocrite, comme un insame, qui, sous une apparence de la piété la plus austere, cachoit une vie scandaleuse, & le libertinage le plus affrenz. Pour preuve de ce qu'elle avançoit, elle affuroit que M. de Montfort l'avoit sollicitée au crime dans le Tribunal de la pénitence. Ce sont là de ces accusations, dont les personnes les plus saintes ne peuvent se garantir, & qu'une noire malice peut avancer d'autant plus hardiment, que l'accufé ne peut pas même ouvrir la bouche pour se disculper. Dieu ne permit pas que celle-ci nuifit le moins du monde à son fidele servireur. Cette méchante fille fut traitée par l'Evêque & par son Grand-Vicaire avec tout le mépris qu'elle méthoit; & sa calomnie ne les empêcha pas de se servir d'un ouvrier, dont le zele étoit infatigable, & la pureté de mœurs reconnue de ceux même qui lui étoient le plus contraires.

M. de Montsort sut envoyé par eux Mission de pour donner la Mission à Verton. C'est Verton. une Paroille confiderable à deux lieues

Au. 1708, de Nantes, où beaucoup de personnes. ont des maisons de campagne. La facilité qu'on a d'y transporter toutes les choses nécessaires à la vie, par le moyen de la riviere qui y passe, & qui se jette dans la Loire, fait même que plusieurs personnes y demeurent pendant l'hiver. A la fin de la Mission, l'homme de Dieu fit allumer un grand feu, & y jetta publiquement beaucoup de mauvais livres; qu'on lui avoit apportés: Chacun en fit autant. Une Demoiselle de condition qui avoit été touchée des discours du Missionnaire& qui se nommoit Mlle de Marques, s'approcha, comme les autres, du bûcher. Elle n'avoit point de manvais livres à y jetter; mais, au lieu de livres, sous les yeux de ses parens & de tout le peuple étonné de son sacrifice, elle livra aux flammes parures qu'elle avoit jusqu'alors trop aimées, & depuis ce temps, elle y renonca pour toulours.

Guérison cies.

Une guérison subite qu'opéra M. de subite d'un Montsort dans le cours de cette Mission de ses assoi dans la personne d'un Laïque qui l'accompagnoit, & qui se nommoit le Frere Pierre, dût sans doute donner plus de poids à ses paroles. Voici la chole ; telle que l'a rapportée un digne Prêtres qui en fut témoin oculaire, » Ce pauvre Frere, » dit - il, étoit si malade, qu'il ne pouvoit » pas même changer de fituation, sans » l'aide de quelqu'un. A peine pouvoit-il » parler, & ii y avoit dejà plus de douze

jours, qu'il étoit alité. M. de Mont-An. 1708 » fort & moi nous fû nes un matin, le » voir. Je le crus alors si fort en danger, » que je dis à M. de Montfort, qu'on » tardoit bien à lui donner l'Extrême-» Oaction. Il ne me dit rien, mais il. » parla ainsi au malade: Pierre, où est » votre mal? Par-tout le corps. » Donnez moi votre main . . . Je ne le puis. » Tournez vous de mon côté Cela m est impossible. Avez-vous de la foi?...hélas! n mon cher frere Je voudrois bien en p avoir plus que je n'en ai. Voulez: vous m'o-» beir?.... De tout mon cour. Il lui mit p la main sur la tête, en lui disant: Je » vous commande de vous lever, en une heure » d'ici, & de venir nous servir à table. Nous » le quittâmes, & nous fûmes à l'Eglise » à nos fonctions ordinaires. A onze » heures & demie, comme nous allions » dîner, je trouvai Frere Pierre, qui » montoit à la chambre, où nous prenions » nos repas. Je lui demandai, comment » il se portoit; il me repondit en riant, » que le Seigneur l'avoit guéri.

De Verton, le zélé Missionnaire se rendit à Saint-Fiacre, paroisse à trois insvaux de lieues de Nantes, & dans le cours de M. de Décembre, il y commença une Mission, Monisors où, selon l'ordinaire, il eut bien des travanx à supporter, & bien des injures à souffrir, mais sur laquelle Dieu versales plus amples bénédictions. Etant ensuite retourné à Nantes, les rigueurs de l'hiver,

AN. 1709. qui furent excessives cette année de 1709, ne l'empêcherent pas de s'y employer à beaucoup de œuvres. Une des plus considérables & des plus frustueuses sut la retraite qu'il donna à la maison des Pénitentes. Dans cette nombreuse Communauté, composée alors de près de quarante Religieuses, & de près de quatre-vingt filles ou femmes, qui y sont retirées, il n'y eut pas une seule personne, qui n'en tirât de très-grands fruits, & qui ne prit de nouveau les plus fermes résolutions de se donner entierement à Dieu jusqu'à la mort. Ce fut peu de temps après cette Re-

Mission de

Réparatio traite, & vers le commencement du Cadel'Eglise. rême, que le serviteur de Dieu sut donner une Mission à Cambon. Il y avoit en cet endroit divers usages peu conformes à la sévérité de l'Evangile, les danses y étoient très - fréquentes, & les assemblées, trop peu réglées de l'un & de l'autre sexe, ouvroient la porte à bien des désordres. Le fervent Missionnaire montra si fortement le danger de tousces usages, qu'ils furent dès lors abolis; mais ce qui fit voir sur-tout la grande autorité qu'il s'étoit acquise par ses disconts & l'ascendant qu'il avoit sur les esprits, ce fut la réparation de l'Eglise de Cambon. Cette Eglise étoit grande, mais d'une extrême malpropreté. Îl n'y avoit pas un seul carreau qui fut dans sa place, ou même qui ne fut brisé; & là on auroit dit; gus

que jamais les murailles n'en avoient été An. 1709. blanchies, tant elles étoient noires & couvertes de poussiere. Dévore, comme il l'étoit, du zele de la maison du Seigneur, le saint Homme n'avoit pû voir cette Eglise dans un si triste état, sans concevoir, des le commencement de la Mission, le projet de la réparer. Voici comme il l'exécuta Un jour, après le sermon du marin, il fit sortir les femmes & les filles de l'Eglise, disant qu'il avoit quelque choses d'important à communiquer aux hommes. Les personnes du sexe étant sorties, il fit en peu de paroles à ceux-ci un discours touchant sur la décoration des Temples, & quand il les vit bien disposés, il leur demanda s'ils ne vouloient pas, chacun selon son pouvoir, contribuer à la réparation de leur Eglise. Tous répondirent, qu'ils le desiroient de tout leur cour. Ehbien, mes chers enfans, leur dit-il, mettez-vous huit sur chaque tombe; quatre sur celles qui sont moins pesantes, & deux sur chaque pavé. Cet ordre ayant été exécuté p il leur dit de porter ces pierres, avec ordre, dans le cimetiere, & dans moins d'une demi-heure tout ce qu'il y avoit de pierres dans l'Eglise y sut transporté. Le lendemain, les semmes & filles étant sorties, comme le jour d'avant, il exhorta les hommes à venir le jour suivant, munisde tout ce qui seroit nécessaire pour paver. l'Eglise, d'amener des maçons, des tailleurs de pierres, & d'apporter de la chaux,

Ax. 1709. du sable, & tous les outils dont ils auroiene. besoin. Tout sut exécuté, comme il l'avoit dit, & avec tant d'ordre & d'ardeur, que, dans un jour & demi, tout l'ouvrage fut. achevé. Il sit ensuite crépir & blanchir tout l'interieur de l'Eglise. Cette derniere opération n'avoit pu se faire sans toucher au ceintre, où se trouvoient les armes de la maison de Coissin. Le Sénéchal de Pont-Château, dont Cambon est une dependance , prit fait & cause là-dessus. Le droit sans doute étoit pour lui; mais la maniere dont il se comporta, sut trop violente. Il accabla l'homme de Dieu des reproches les plus sanglans, & le menaça de l'entreprendre en justice. Celui-ci n'en fut nullement intimidé. Il écouta paisiblement toutes les injures qui lui furent dites; & il ne parut pas se repentir de ce qu'il avoit fait, uniquement dans la vue de la gloire de Dieu, d'autant plus que l'inconvenient, qui s'en étoit résulté, étoit, à ses yeux, très foible & très-facile à réparer. L'affaire n'eut pas de suite, M. le Cardinal de Coislin, Seigneur de Cambon, n'ayant pas voulu qu'on la poursuivît.

Missionπ⊿ire.

On veut Un danger plus grand encore l'attendoit assassinerle à la fin de cette Mission, dont il sut pareillement préservé: grace, qu'il dut en partie aux prieres de plus de deux cens pauvres, qu'il avoit entretenus dans le cours de sa Mission, dans un temps où la disette étoit extrême. On avoit entendu dire qu'il devoit aller de Cambon à Pont-Château.

DIM. GRIGNION. 195

Cinq malheureux résolurent de l'attendre An. 1709. sur le chemin, & de lui casser la tête à coups de pistolets. Pour ne point le manquer, ils mirent chacun à leurs pistolets des pierres neuves. Heureusement une semme de Cambon, sans qu'ils l'apperçussent, les entendit qui tramoient ce complot, en faisant d'horribles imprécations contre le Missinaire. Elle en avertit M. de Montfort & lui donna les plus fortes preuves de la vérité de ce qu'elle lui disoit. Il n'en fut cependant pas ébranlé; quoiqu'un Prêtre, qui devoit l'accompagner l'eut assuré qu'il n'en feroit rien. Il persistoit toujours à dire que ce n'étoit qu'une ruse de l'enser pour empêcher une Mission, dont il redoutoit les fruits, & qu'une vaine crainte ne devoit pas nous empêcher d'exécuter des desseins pris pour la gloire de Dien. Mais soit inspiration, soit presentiment, il ne partit point, & resta quelques jours à Cambon, après le temps qu'il avoit déterminé pour son départ. On a su depuis que ces gens déterminés avoient effectivement été l'attendre sur le chemin, où il devoit passer, & qu'ils y étoient demeurés depuis cinq heures du matin, jusqu'à huit heures du soir.

Crossac, paroisse à trois lieues de Cam- Mission de bon, avoit alors un très-grand besoin de de Mont-secours spirituels, étant privée de Pasteur: fort abolie M. de Montfort y sut donner la Mission. l'usage où l'onstoit de tout sortes de biens, comme par-se faire entout ailleurs, il éteignit des inimitiés, terrer dans l'Eglise.

An. 1709. accommoda des procès, fit faire des reftitutions, & rendit à la maison-du Seigneur sa beauté, dont un ancien abus l'avoit depuis long-temps tout-à-fait destituée. On a déja vu les choses singulieres, que le zélé Missionnaire avoit fait ailleurs en ce genre; ce qu'il fit ici ne paroîtra pas moins étonnant. Tout le monde, sans distinction, prétendoit avoir droit de faire enterrer dans l'Eglise; en conséquence de ce droit, dont les habitans étoient extrêmement jaloux, la Nef demeuroit sans être pavée; & les inégalités, qui s'y voyoient par-tout, la rendoient plus semblable à un Cimetiere, qu'à l'intérieur d'une Eglise. C'étoit évidemment un abus. Mais on avoit envain depuis long-temps pris tous · les moyens imaginables pour l'abolir. L'autorité de l'Evêque & de ses Grands-Vicaires, les exhortations les plus pathétiques avoient été sans effet. La menace des censures Ecclésiastiques, & d'un interdit jeté sur leur Eglise n'avoit pas davantage ébranlé les esprits. Enfin on avoit procédé contre eux devant le Tribunal séculier, & un Arrêt du Parlement de Rennes, rendu en saveur des habitans, les avoit confirmés dans la possession immémoriale, où ils étoient de se faire enterrer dans l'Eglise. Les choses en étoient là, lorsque M, de Montfort vine à Crossac. Il n'eût pas été de la prudence d'appuyer sur ce point au commencement de la Mission; mais, quand il se vit le

Maître des cœurs, alors il tonna contre An. 1709. un abus si contraire à la décoration du lieu Saint. Il ne pouvoit représenter làdessus aux habitans, que ce qu'ils avoient entendu cent fois, sans en être émus; mais il le fit avec tant de force & d'onction, que sur le champ même, ils lui promirent de se desister de leurs prétentions. Après le Sermon les principaux d'entreux s'étant assemblés dans la Sacristie, signerent un acte dressé pardevant Notaire, par lequel ils renonçoient, au nom de toute la paroisse, à l'Arrêt qu'ils avoient obtenu, & promettoient de se choifir dans le Cimetiere un lieu pour y être ensevelis. Après quoi M. de Montfort fit travailler à paver l'Eglise, à la blanchir & à y faire les autres réparations nécesfaires.

Cette Mission s'étoit saite sans beaucoup Mission de de contradictions; elle sut suivie de celle Pont-Chade Pont-Château, si sameuse par l'érection teau. Produ Calvaire, que le Missionnaire y voulut magnisque faire, & par les grandes humiliations que Calvaire. que ce Calvaire lui procura. Cet événement mérite d'être raconté dans le plus grand détail. Pont-Château est une petite ville à dix lieues de Nantes, dont les habitans sont fort polis & très - portés à la piété. Ils s'affectionnerent au Missionnaire & prositerent beaucoup de ses instructions. Celui - ci, pour reconnoître leur zele & leur piété, songea à mettre en exécution dans le pays, l'idée que depuis long-temps

13

Ax. 1709 il s'étoit formée d'un Calvaire, & qu'il n'avoit pu réaliser dans sa propre Patrie. Une lande du voisinage, d'environ une lieue & demie, & dont la surface va toujours en s'élevant doucement jusqu'au centre, à pen-près comme la tête d'un champignon, lui parut très-propre pour cet effet. Un jour, après l'exhortation, il communiqua fon dessein à ses coppérateurs & au peuple rassemblé. Tous goûterent, & le premier jour il les conduisit à la lande qu'il avoit proposée; défigna l'emplacement de la Croix, & donna lui-même le premier coup de bêche pour creuser un fossé, qui put empêcher les animaux d'en approcher. C'étoit là d'abord que se bornoient ses vues; mais, l'ardeur, avec laquelle il vit qu'on se portoit au travail, lui fit naître une idée bien plus magnifique. Ce fut de créer en quelque sorte une montagne en cet endroit où il n'y avoit qu'une pente douce & facile, afin de mieux représenter par là le véritable Calvaire. Rien ne lui paroissoit impossible de ce qui pouvoit tendre à la gloire de Dieu. Il traça donc d'abord un circuit de quatre cent pieds; c'étoit là l'étendue qu'il vouloit donner à sa moutagne, dont le diamettre en tout sens devoit être d'environ cent-trente-trois pieds. Il traça ensuite un autre circuit de cinq cent pieds: entre les deux circuits il devoit y avoir des douves de quinze pieds de largeur, & c'étoit au moyen des terres, qu'on en tireroit, que la montagne devoitêtre formée. An. 1709. L'entreprise étoit de longue haleine. Elle ne put qu'être foiblement ébanchée dans le reste du temps que dura la Mission de Pont-Château. Mais, ni le Missionnaire, ni les habitans des environs ne furent rebutés par la longueur & la difficulté de l'ouvrage. Pendant près de quinze mois, qu'il dura, c'est-à-dire, pendant les fix derniers mois de 1709, & pendant plus de huit mois de l'année suivante, M de Montfort sit un grand nombre de Missions, dans les paroisses de Dandemon, Saint Sauveur, la Boissiere, la Remaudiere, Besué, Missiliac, Herbignac, Camoi, Assirac, Saint Donatien, Mione & Bouguais; lorsque les lieux n'étoient pas fort éloignés de Pont - Château, il venoit assister aux travaux du Calvaire, & ly participer tous les jours qu'il avoit de libres; autrement il se contentoit de les visiter dans l'intervalle de ses Missions. Les peuples de leur côté travailloient avec Avec quelun courage invincible. On comptoit quel- le ardeur quesois au travail jusqu'à cinq cent person- on y tranes. Tout le monde travailloit sans distinction, Messieurs, Dames, Prêtres. Il y avoit des ouvriers, qui y venoient même d'assez loin, apportant avec eux les provisions, & tous les outils qui leur étoient necessaires; lapiété, qui seule les portoit au travail, sembloit augmenter leurs forces naturelles & leur faisoit faire des choses, dont ils se seroient crus incapables entoute

An. 1709. autre occasion. On voyoit même de jeunes filles se charger dans des hottes de fardeaux qui paroissoient tout-à-fait au-dessus de leurs forces. Parmi tant de travaux, dans une si grande multitude de personnes, il n'y avoit pas la moindre confusion; & tout s'y faisoit avec le plus grand ordre, comme s'il y eut eu grand nombre de personnes préposées pour commander aux autres & pour diriger les travaux. Le silence n'étoit guere interrompu que par. le chant des Cantiques; c'étoit comme une musique céleste qui se faisoit continuellement entendre, & qui ravissoit ceux qui l'entendoient. Après les fatigues de la journée, les bonnes gens se croyoient bien recompensés, lorsqu'à la lueur d'une lampe, il leur étoit permis de voir, dans une grotte qu'on avoit pratiqueé à cet effet, les figures dont le Calvaire devoit être embelli.

du Calyai-

Quand la montagne fut tout - à - fait achevée, M. de Montfort sit construire sur la cime une muraille de quatre-vingt pieds de circuit & de cinq pieds de haut. C'est dans cette enceinte qu'il fit placer la Croix de Notre-Seigneur. Elle étoit d'une grofseur prodigieuse, & haute de cinquante pieds. Ilavoit fallu douze couples de hœufs pour la traîner jusqu'au Calvaire. Au haut de cette Croix, qui fut peinte en rouge, & à laquelle sut attaché un Christ de sept à huit pieds, on mit un Saint-Esprit. Aubas furent placées les figures de Notre-

Dame de douleur, de saint Jean & de la Ma- An. 1709. delaine. Des deux côtés, étoient les deux Croix du bon & du mauvais Larron. Elles n'étoient pas si hautes que la Croix|principale, la premiere étoit peinte en verd, la seconde en noir. Au dessus de la porte de ce circuit, étoit une figure qui représentoit le serpent d'airain; à côté étoit un Ecce Homo. De cette porte, il y avoit un chemin, en forme de coquille de limaçon, par où l'on descendoit à l'unique entrée de la montagne, qui étoit en face du Crucifix, & qui avoit de côté & d'autre un jardin, chacun de quinze pieds en quarré, & qui représentoient l'un le paradis terrestre & l'autre le Jardin des Olives. Dans un monument de cette nature, le saint Missionnaire n'avoit eu garde d'oublier sa dévotion favorite, celle du Rosaire. Autour de la muraille, qui formoit l'enceinte de quatre cent pieds, il avoit fait planter cent cinquante Sapins. & de distance en distance un Cypres pour distinguer les dixaines; de sorte qu'en faisant le tour du mont, on pouvoit en marchant reciter le Rosaire entier, & se régler par les arbres, qu'on y avoit plantés. En outre, dans l'intervalle des deux murs, il y avoit trois chapelles . & à chacune d'elles un petit jardin; & ces chapelles étoient destinées à représenter les mysteres joyeux, les mysteres douloureux, & les mysteres glorieux qui composent le Rosaire. Enfin, sur le mur du dernier circuit, étoient des piliers,

AN. 1710. qui soutenoient un Rosaire, dont les grains étoient à-peu-près de la grosseur d'un boulet de moyen calibre.

Calvaire.

Après des travaux immenses, cet ou-Monifort vrage qui n'auroit pu se faire sans des frais de procéder extraordinaires, mais que la piété seule à la béné-avoit imaginé & dont elle étoit venue à dictiondece bout, quoique dans un temps où la disette avoit comme épuisé toutes les ressources, cet ouvrage, dis-je, étoit enfin au point où on le destroit, & faisoit l'admiration de tout le pays. On le voyoit de sept à huit lieues. M. de Montfort, pour donner plus d'éclet à la bénédiction folemnelle, qu'il en devoit faire après en avoir obtenu la permission de M. l'Evêque, avoit choisi pour cela le 4 de Septembre, fête de l'exaltation de la sainte Croix. On étoit déja venu de fort loin à cette pieuse cérémonie; les bourgades voisines suffisoient à peine, pour loger tous les pélerins, la joie étoit universelle, & la dévotion pénétroit tous les cœurs; lorsque la veille du jour marqué, à quatre heure du soir, un Prêtre dépêché par M. l'Evêque de Nantes apporta à M. de Montfort la défense de bénir le Calvaire. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue dans tout le peuple y jetta la plus grande consternation. Le Mis-Monnaire sut celui qui la reçut avec le plus de tranquillité. Il se mit aussitôt en marche pour Nantes, où il ne put arriver que le lendemain matin. Le Prélat fut inexorable; ainsi, sans avoir pu rien obtenir,

il revint joindre le peuple, qui dans son An. 1710. absence avoit passé la journée dans tous les exercices d'une tendre piété. A l'exception de la bénédiction du Calvaire, tout s'étoit passé de la maniere qu'on l'avoit projetté. Le retour & la présence de M. de Montfort reveillerent encore la ferveur dans les cœurs, & il fit ce qu'il put pour calmer la peine que leur faisoit la suppression d'une cérémonie à laquelle on s'étoit attendu, & qui avoit réuni dans ce lieu, outre tous les habitans du voisinage,

plusieurs milliers de pélerins.

Une autre mortification suivit de près Iteffintercelle-ci. En quittant Pont-Château, l'hom-die dans le me Apostolique étoit venu donner une sours d'une Mission à Saint-Molf, paroisse qui en est éloignée de quatre lieues. Il n'y avoit encore que quatre jours qu'elle étoit commencée, lorsqu'un interdit lui fut fignisié de la part de l'Evêque; & pour que rien ne manquât à la mortification, il lui fut signisié par un homme, dont quelque temps avant il s'étoit séparé, & avec qui il n'avoit pas crû devoir travailler. Non-seulement il vit cet homme lui annoncer cette nouvelle d'un air qui témoignoit la satisfaction qu'il en avoit; mais il le vit substituer à sa place, desorte que rien ne manquoit à son triomphe. Cela toutefois ne tira pas de sa bouche la plainte la plus legere; il obéit avec la même tranquillité, que s'il se sur agi de la chose dumonde qui lui eût été la plus agréable. Il

AN. 1710. ne restoit plus qu'un coup de plus à frapa per pour assommer la victime, & pour rendre son ignominie complette, c'étoit la destruction de ce Calvaire qui avoit fait tant de bruit; & elle ne manqua pas d'arriver; il y eut ordre bientôt de détruire cet ouvrage, qui depuis tant de temps, occupoit le Missionnaire & les travaux d'une multitude immense de personnes.

Il vient un exécuté.

L'enfer n'avoit pû voir qu'avec des truire le transports de rage le glorieux trophée Calvaire, qu'on avoit érigé à la Croix; il cherchoit & il est tous les moyens de le renverser & de faire sentirsa vengeance à un homme qu'il regardoit, comme un de ses plus grands ennemis. Un de ces gens qui semblent n'être ccupés qu'à seconder ses desseins, & traverser tous ceux qui peuvent tendre à la gloire du Seigneur, avoit des le commencement, fait des tentatives auprès de la personne de qui dépendoit la lande, où le Calvaire étoit situé, pour qu'il mit opposition à la bonne œuvre. Cette tentative n'ayant point eu le fuccès qu'il en avoit attendu, il en écrivit à M. le Maréchal de Château-Renault, alors Commandant en Bretagne; la lettre étoit pleine de fausseiée. On y parloit du Missionnaire. comme d'un homme ambitieux qui traînoit à sa suite des millions de personnes, & du Calvaire, comme d'une forteresse, environnée de douves & de souterrains, où les ennemis pourroient se cantonner en cas de descente. En conséquence l'af-

faire fut portée en Cour, & après quel- AN. 1710. ques informations faites par des personnes, ou mal instruites, ou mal intentionnées, il vint un ordre exprès de démolir le Calvaire. Le Commandant de la milice du canton fut chargé de veiller à son exécution. Quatre à cinq cent travailleurs, rassemblés des paroisses voisines, eurent ordre de se rendre au Calvaire avec tous leurs outils. On leur avoit caché quel devoit être l'objet de leurs travaux. Quand ils virent que c'étoit pour détruire le Calvaire, toute leur force parut les abandonner. Ils se mir ent tous à genoux, & les larmes aux yeux, ils sembloient faire réparation à la croix, de l'outrage qu'on alloit lui faire. Il failut se mettre autravail; mais ces mêmes hommes, dont les bras avoient été de fer, quand il s'étoit agi d'élever le Calvaire, n'avoient plus, pour ainsi dire, que des bras de laine pour le détruire. Il y avoit déjà deux jours qu'on y travailloit, l'ouvrage n'avançoit point, lorsque l'Officier s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il ordonna qu'on sciât la la croix. A l'instant, ces bonnes gens qui craignirent que le Christ ne se brisat en tombant, s'offrirent à l'envi pour le détacher de la croix. Jamais représentation ne fut plus vive de ce qui se passa sur le Calvaire, lorsqu'on y descendit de la croix le corps même de l'Homme-Dieu. Tandis que quelques-uns faisoient l'office de Joseph & de Nicodême, tout le reste

AN. 1710 du peuple étoit à genoux & témoignoit sa douleur pas ses larmes & ses sanglots. On descendit aussi les signres du bon & du mauvais larron. Toutes les figures furent déposées d'abord dans une maison de Pont-Château; & quatre ans après, M. de Montsort les étant venu chercher, & les ayant fait conduire à Nantes avec des peines infinies, il les fit mettre dans une chapelle de la fainte Vierge, à qui on donne le nom de Notre-Dame du Calvaire. Pour ce qui est de la démolition du Calvaire, après trois mois de travail, la moitié de la montagne étant détruite, une partie des douves étant comblée, on discontinua l'ouvrage. Le Seigneur vouloit qu'il restât toujours des marques du zele de son serviteur; mais ce ne fut que bien long-temps après sa mort, que le Calvaire, qui lui avoit coûté tant de peines, devoit être rétabli. Ce fut un effet de l'insigne piété de Louis-Marie de Bourbon, Duc de Penthiévre, qui en obtint la permission de Sa Majesté. Toutes les puissances qui s'étoient réunies pour abbattre le Calvaire d'un pauvre Missionnaire concoururent alors pour le relever. Le Christ & les autres figures furent tirées de la chapelle dont on a parlé, par ordre l'Evêque de Nantes, M. de la Musanchere, & furent ensuite replacées sur le Calvaire de Pont-Château, au grand applaudissement de tous les gens de bien-

On peut croire que ce jour fut dans le An. 1710. Ciel un jour particulier de triomphe, pour Les sentile serviteur de Dieu; mais tandis qu'il mens du étoit encore sur la terre, il devoit être naire dans comme son divin Maître, un homme de cette occadouleur. La démolition de son Calvaire le sion. couvroit d'une confusion publique & le rendoit la fable du monde; il en apprix la nouvelle sans rien perdre de sa tranquillité. Au premier avis qu'on lui donna du coup qu'on méditoit, Dieu soit béni, dit-il, je n'ai point cherché ma gloire, mais uniquement celle de Dieu; j'espere en recevoir la même récompense, que si j'avois réussi. Et quand l'ordre lui en fut notifié, la paix de son ame & la sérénité de son visage n'en furent pas davantage altérés. Il se retira chez les Jésuites de Nantes, pour y saire une retraite de huit jours. Le Pere de Préfontaine, un des Directeurs de cette maison, l'y reçut & ne soupçonna pas même à son air qu'il eût quelque sujet de chagrin. Ayant ensuite appris par la voix publique ce qui s'étoit passé par rapport au Calvaire de Pont-Château, il en parla à M. de Montfort, qui lui confirma cette nouvelle; mais sans qu'il lui échappat la moindre plainte contre ceux qu'il avoit lieu de soupçonner de lui avoir attiré cette mortification. Ce que j'avois vu, dit ce Pere, ce que j'avois su de lui me l'avoient fait jusqu'alors regarder comme un grand homme de bien: mais cette patience, cette soumission à la divine Providence, dans une occasion

An. 1710. si délicate; la sérénité, la joye même, qui paroissoit sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le sirent alors regarder comme unsaint; & m'inspirerent des sentimens de respect & de vénération pour sa vertu, que j'ai toujours conservés depuis, &

Sa condui- que je conserverai jusqu'à la mort.

ie dans le resta à Nantes.

Ces sentimens, que fit voir alors le temps qu'it saint homme, il les conserva toujours, parce qu'ils étoient profondément gravés dans son cœur, & toute sa conduite y fut parfaitement conforme. Toutes sortes de raisons humaines l'engageoient à quitter une ville où il, ne pouvoit guere s'attendre qu'à des humiliations & des désagrémens de toute espece, &, où d'ailleurs il ne pouvoit plus remplir les fonctions de zele, que le Seigneur demandoit de lui, ayant été d'une maniere éclatante, & dans le cours même d'une Mission, qu'il donnoit, destitué du pouvoir nécessaire pour les exercer. Ses ennemis triomphoient, & ceux-ci étoient en grand nombre. On comptoit parmi eux sur-tout des Eccléfiastiques, dont le crédit étoit grand auprès du Prélat. Quelques - uns ne pouvoient lui pardonner d'avoir refusé de travailler avec eux; d'autres ne goûtoient nullement ses manieres, & pouvoient encore moins lui faire goûter les leurs. Il y en avoir, aux yeux de qui, sa perfection même étoit un crime, parce que n'ayant pas le courage de l'imiter, ils n'étoient pas assez humbles pour l'approuver.

Plusieurs enfin s'étoient ouvertement dé- Aw. 1719 a clarés contre ses bonnes œuvres, & ne · se consoloient point des bénédictions extraordinaires que Dieu se plaisoit à répandre par-tout sur ses travaux. Le monde, toujours ennemi de Jesus-Christ, & de ceux qui l'annoncent, se vangeoit par ses railleries d'un homme, dont les succès éclatans avoient forcé son admiration, ou du moins l'avoient pendant quelque temps contraint au filence. La multitude même des gens, qui veulent le bien, mais qui le veulent foiblement, toujours prête à juger favorablement ou défavorablement des hommes & de leurs actions, selon que le succès en décide, se déclaroit contre le Missionnaire; elle oublioit tout ce qu'elle avoit vû de plus saint en lui, tous les discours publics dont elle avoit été si vivement touchée; tous les applaudissemens qu'elle-même avoit si souvent donnés à son zele, pour ne penser qu'à l'état humiliant dans lequel elle le voyoit, & pour en conclure, que puisque les Supérieurs le traitoient de cette maniere, & qu'ils le jugeoient indigne des fonctions du saint Ministere, il falloit que sa conduite sut bien blamable & bien indiscrete, & que ce qu'on avoit pris pour zele héroïque, n'étoit qu'un enthousiasme & qu'un fanatisme méprisables. Dans le petit nombre de ceux qui l'estimoient encore, & qui ne se laissoient pas gouverner par les préjugés publics, la plûpars

même le suyoient, de peur de partager ses opprobres; & il y en avoit bien peu qui eussent assez de courage & de vertu, pour prendre hautement son parti. Ensin, on peut dire que M. de Montsort, après avoir eu part pendant un temps à l'éclat de la vie publique & miraculeuse de son divin maître, participoit alors, & cela dans le lieu même de ses plus brillans succès, & devant ceux qui en avoient été témoins, aux opprobres de sa vie sousstrante. Il le voyoit, il l'éprouvoit par les humiliations qu'il recevoit chaque jour de toutes parts; mais il étoit trop amateur de la Croix pour

pouvoit encore s'appliquer, & qu'il réussit même dans plusieurs bonnes œu-

la fuir, il resta à Nantespour boire alongs

traits & jusqu'à la lie, le Calice d'amertume qui lui étoit présenté; & ce qu'il y a d'é-

tonnant, c'est que pendant ce temps la même il ne cessa pas de saire le bien, auquel il

vres qu'il entreprit.

Diverses Bonnes Œuvres qu'il Y fait Une Dame de piété de cette ville, lui avoit donné un petit hospice, or il résidoit ordinairement, & qu'il nommoit la Providence, nom que ce lieu conserve encore aujourd'hui. Il n'y eut pas été longtemps, qu'il y fit une petite chapelle, c'est cette même chapelle, dont on a parlé, dans laquelle ont été déposées depuis les sigures du Calvaire. Il obtint permission d'y dire la Messe, & depuis ce temps, on y continue de la dire, & les Diman-

ches & Fêtes on y récite publiquement le An. 1710. saint Rosaire, ce qui y attire un grand concours de peuple. Près de ce même endroit ayant trouvé le moyen d'acheter une autre petite maison, il y retira des pauvres incurables, hors d'état de mendier leur pain, les confia aux soins de deux personnes charitables, & par là jeta les sondemens d'un Hôpital, qui manquoit à la ville de Nantes, & qui cependant y étoit tout-à-fait nécessaire (a) Il aida beaucoup aussi Mme Chapelain par ses conseils, & par les encouragemens, qu'il lui donna en homme vraiment inspiré, dans l'établissement qu'elle sit de la maison des convalescens. (b) Il établit aussi lui-même dans le Fauxbourg Saint Similien une pieuse association, composée d'ames ferventes, sous le nom d'Amis de la Croix; il leur donna des Réglemens, pleins de sagesse, & leur écrivit une lettre circulaire, pour les encourager à foutenir le nom qu'ils portoient, & leur en montrer les obligations. L'un & l'autre de ces petits écrits ont été rendus publics, & l'on y

⁽a) Cet Hôpital, après être passé en dissérentes mains, sur consié à la Sœur St Jean, qu'on sit venir exprès de la maison des Filles de la Providence de Saumur. Il est actuellement situé proche le pont de Vertais.

⁽b) Cet établissement subsista, sous la conduite de deux charitables Demoiselles, dans la cour du bon Passeur, place de Bretagne. Les convalescens y entrent avec un billet de la Supérieure de l'Hôtel-Dieu.

An. 1710. découvre le zele & l'esprit tout de seu; dont l'Auteur étoit animé.

recevoir du Dominique.

Au milieu de ces bonnes œuvres, ca-Tiers-Or- pables d'occuper tout autre que lui, M. dre de S. de Montfort en comparant sa situation actuelle avec ses travaux précédens, la regardoit comme une sorte de délassement, que Dieu lui procuroit, afin qu'il vaquat davantage au soin de son intérieur & aux exercices de la vie contemplative. C'est aussi le profit qu'il en tira: étant moins occupé, qu'auparavant, des œuvres extérieures de zele, il donna plus d'heures, chaque jour, à l'oraison, & s'appliqua à composer des cantiques spirituels; de plus, pour se lier avec un plus grand nombre de saintes ames, & pour témoigner plus particulierement sa dévotion pour le bienheureux Patriarche saint Dominique, premier promoteur du saint Rosaire & lui appartenir d'une maniere plus intime, il defira être aomis dans l'ordre de la pénitence, autrement le Tiers-Ordre, qui est sous son invocation, & il y fit profession selon les formes ordinaires, le 10 de Novembre, dans le couvent des Freres Prêcheurs à Nantes, en présence du Pere Joseph le Gault, Maitre & Prieur, & de plusieurs autres Freres & Sœurs dudit Ordre de la Pénitence.

C'est ainssi que M. de Montsort sut em-Il porte, au pértl de sa peru ae fa ployer, en secret, à sa propre perfection, secoursaux les derniers mois de mil sept cent dix. Le

commencement de l'année suivante lui An. 1710. fournit une occasion, où son courage & sa charité brillerent aux yeux de tout le navuans d'un faux. monde, d'une maniere bien éclatante. Les bourg que bords de la Loire sont sujets à ses débor- la Loire demens. Mais celui qui se fit alors, fut avoit intout-à-fait extraordinaire, à cause de la grande abondance des pluyes & des neiges, qui étoient tombées pendant cet hiver. Les campagnes voifines du fleuve furent innondées; Nantes sur-tout éprouva tout ce que ses ravages ont de plus funelte. L'eau avoit penetre dans plufieurs quartiers de la Ville; & un de ses Fauxbourgs, nommé Biesse, paroissoit entiés rement submergé. Il n'y avoit presque que les toits des maisons, qui se fissent appercevoir. Beaucoup de gens, pauvres pour la plupart, qui n'avoient pas eu la précaution de se retirer à temps, ne s'étoient sauvés qu'en montant dans leurs greniers; mais, échappés à la fureur du fleuve, ils coururent risque de périr victimes de la faim. La chose sembloit inévitable, tant il y avoit peu d'apparence qu'on put leur donner aueun secours. On se contentoit de gémir sur leur sort, ou de former pour eux des vœux impuissans. La Loire étoit devenue comme une Mer impétueule, dont on n'apperçoit plus les bords. & dont l'aspect seul inspiroit la terreur aux matelots les plus déterminés. C'étoit, de tous côtés, des courants opposés les uns aux autres, qui présageoient une

AN. 1710.

mort certaine à ceux qui auroient la hardiesse de les affronter. Rien de tout cela ne fut capable d'arrêter l'homme de Dieu. Ses entrailles étoient émues à la vue de tant de misérables, qui alloient infailliblement périr faute de secours. Il résolut de leur porter lui - même Ceux leur étoient plus nécessaires; & il espéra que s'il falloit pour cela que Dieu fit des miracles, il ne refuseroit pas d'en faire en cette occasion par une suite de cette même bonté dont il avoit déjà tant de fois éprouvé les effets, dans des occasions beaucoup moins pressantes. Il eut bientôt ramassé toutes les provisions nécessaires. Ce n'étoit pas là ce qu'il y avoit de plus difficile. Il falloit qu'il engageat plufieurs bateliers à le séconder dans son projet. Aucun d'eux ne vouloit exposer sa vie à ce qu'il leur sembloit à pure perte. Ce ne fut pas à force d'argent qu'il en vint à bout, il n'en avoit point à leur promettre. Il ne fit que leur parler, mais avec cette force & cette éloquence divine, qui subjuguoit tous les esprirs; il leur représenta combien il leur seroit glorieux de hazarder leur vie pour leurs freres, en vue de Dieu, & que, quand même ils la perdroient ainsi, ce seroit pour en trouver une autre infiniment plus précieuse; mais non, leur dit-il, mettez en Dien votre confiance, vous ne la perdrez point; Suivez-moi. Il se jette ensuite dans un des bateaux. Les Bateliers animés par son exemple & rassurés par sa confiance, se determi- AN. 1710. nent à le suivre. Ils osent tout entreprendre l'ayant à leur tête. Le bateau, qui porte le Missionnaire, fend le premier les flots. Plusieurs autres rament à sa suite. Il n'y a personne sur le rivage qui ne tremble en voyant le danger éminent auquel cette petite flotte est exposée. Néanmoins elle arrive, sous les auspices & sous la conduite du saint homme, à l'endroit où sont les misérables; elle leur porte les choses nécessaires à la vie, & revient, sans aucun mal, au lieu d'où elle étoit partie, au grand étonnement de touté la ville, qui ne put s'empêcher de reconnoître en cela une protection toute miraculeuse de la divine Providence, à l'égard d'un homme qui s'abandonnoit entierement à elle.

Un événement del cette nature étoit bien suffisant pour faire revenir tous les Montfort esprits en sa faveur, & pour donner aux Nantes. hommes, même les plus prévenus, la plus haute idée de sa sainteté. Des traits de cette espece sont d'ordinaire extrêmement exaltés, ils volent de bouche en bouche. tous les papiers publics en font mention, nos Rois même se font gloire de les récompenser. (a) Mais Dieu, jaloux

(a) En 1770, le feu Roi Louis XV. accorda une récompense à deux Curés pour un trait de courage & de charité assez semblable. Et plus récemment encore, en 1778, fon petit-fils, Louis XVI, & toute sa Cour, ont fait un accueil honorable à N. . . . de Dieppe, pour avoir retiré des eaux, plusieurs personnes qui y seroient infailliblement péries.

M. de

permet qu'on oublie bientôt les plus grands fervices qu'ils rendent à la patrie, & qu'on en fasse peu de cas. On perdit bientôt de vue l'action généreuse de M. de Montfort; son Calvaire resta démoli, lui-même ne sut pas rétabli dans l'exercice de ses fonctions. Cependant, comme un Faux-bourg entier de la Ville ne pouvoit manquer de le considérer comme son 'libérateur, il crut qu'il étoit temps pour lui de se retirer.

Fin du troisseme Livre.

